



# Les mines de la Croix de Pallières

L'histoire des mines et leur impact socio-économique sur le territoire de Tornac et ses alentours

Par Anaïs Grasset dans le cadre d'une mission  
de service civique à la mairie de Tornac

Décembre 2017

# Avant-propos

“Les mines autrefois ... L'histoire des mines métallifères de la Croix de Pallières : Tornac, Saint-Félix-de-Pallières et Thoiras” à Tornac, tel a été le titre de l'exposition réalisée en ce mois de novembre 2017 par Anaïs Grasset dans le cadre de sa mission de service civique lancée par la mairie de Tornac.

L'écrit qui vous est présenté et dont vous allez, j'en suis sûre, prendre connaissance a été le fruit d'une mission sur plusieurs mois confiée à Anaïs. Elle a passé beaucoup de temps à recueillir toutes ces informations et témoignages aux archives départementales du Gard, auprès d'anciens mineurs, de chercheurs ou d'érudits. Ce travail n'aurait pu se faire sans l'implication, la rigueur et l'efficacité d'Anaïs qui s'est très investie. C'est pourquoi, je tiens à la remercier très chaleureusement.

Beaucoup de personnes savent que j'ai toujours vécu à Tornac, excepté pour mes études. Tout au long de ces années et ce jusqu'au début des années 2010, je savais bien qu'il y avait eu une exploitation minière dans la région mais dans ce que je pouvais en entendre et en connaître, cela ne concernait que les “mines de Saint-Félix”.

J'ai donc vécu sur un territoire où pour moi les mines étaient à Saint-Félix de Pallières et où la vallée de l'Ourne était l'un des endroits les plus beaux de la commune, verdoyant, calme et où il faisait bon s'y promener, faire de la cueillette, y pêcher, s'y baigner... ce que j'ai fait pendant près de 50 ans !

Et puis au début des années 2010, il y a eu des “bruits” qui sont devenus de plus en plus insistants au sujet de l'exploitation des mines par le passé et leurs conséquences. Dès la campagne des municipales de 2014, j'ai été alertée par des administrés sur cette question. Nous nous sommes engagés, mon équipe et moi-même, à suivre ce dossier, à intervenir dans la mesure de nos moyens et surtout à informer la population sur les avancées de ce dossier. Depuis lors, je peux vous dire qu'il est devenu un dossier prioritaire dont nous souhaitons, comme vous je le sais, en connaître l'issue au plus tôt.

Les mines de la Croix de Pallières m'ont donc amenée à m'intéresser à elles et m'ont surtout fait comprendre qu'il y avait une partie de l'histoire de ma commune et des communes voisines que je ne connaissais pas. Le “déclat” s'est fait lors d'une séance de travail où je découvre au travers d'une carte, l'impressionnant réseau souterrain des galeries minières.

Voilà pourquoi, il m'a semblé pertinent de commencer un travail de collecte sur l'histoire des mines de notre secteur. Donner la possibilité à une jeune en service civique d'effectuer cette mission était une opportunité. Le conseil municipal m'a suivi et aujourd'hui huit mois plus tard, nous pouvons vous présenter les résultats autour d'une exposition et du mémoire écrit par Anaïs.

Nous avons un devoir de mémoire, nous avons un devoir d'information, nous avons un devoir de transmission.

Mieux connaître son pays qu'il soit d'adoption ou pas, pour mieux l'appréhender, pour mieux y vivre, pour mieux l'aimer, est me semble-t-il une condition indispensable pour se rencontrer, échanger, pour tisser du lien comme j'aime à le rappeler souvent.

Je souhaite que cette mission de service civique et l'exposition qui en a découlé contribuent à perpétuer le souvenir des anciennes mines de la Croix de Pallières afin que nous puissions tous, anciens comme nouveaux arrivants, partager l'histoire commune de notre village.

*Décembre 2017*

Marielle VIGNE

Maire de Tornac

# Remerciements

*Cette mission de service civique aurait été impossible sans l'engagement de la municipalité de Tornac. Ainsi, j'adresse mes remerciements à Mme Marielle VIGNE et à l'ensemble de l'équipe municipale pour leur accueil chaleureux et leur investissement dans la mission.*

*La mairie de Tornac et moi-même souhaitons remercier toutes les personnes qui ont accepté de témoigner et de partager leurs documents. Merci à Madame MARCON, Monsieur et Madame JEAN, Monsieur et Madame RICHARD, Monsieur et Madame LAGER, Monsieur CAZALY, Monsieur et Madame RIEU, Monsieur ROLLEY, Monsieur VAN HELMOND, Monsieur BOURGEAT, la famille GOMES, Monsieur CALCATELLE et Madame ROUMAJON pour leur sens du partage, leur confiance et leur aide précieuse dans mes recherches.*

*Nos remerciements s'adressent également à Monsieur WIENIN pour son temps, ses explications détaillées des techniques industrielles et la relecture de ce document.*

*Enfin, un grand merci à toutes les Tornaguaises et Tornaguais ainsi qu'à toutes les personnes qui ont manifesté un intérêt pour cette mission.*

*Anaïs Grasset*

*Service civique, mairie de Tornac*

# Sommaire

L'histoire des mines de la Croix de Pallières .....	5
La mine en tant qu'objet .....	5
Quel site ? Quel territoire ? .....	5
La découverte de l'exploitation antique .....	17
L'exploitation du XIXème siècle .....	18
L'exploitation minière et la poterie .....	29
L'exploitation au XXème siècle .....	32
L'extraction et le traitement du minerais .....	35
L'abattage du minerai .....	36
Le transport du minerai au jour .....	40
L'usine de préparation et de traitement .....	43
La mine et le territoire .....	46
La vie ouvrière .....	46
Une activité importante pour le territoire .....	55
Bibliographie .....	61

# L'histoire des mines de la Croix de Pallières

## La mine en tant qu'objet

Quel site ? Quel territoire ?

Le site de « la Croix de Pallières » correspond à l'origine au territoire d'une concession<sup>1</sup> située sur les communes de Saint-Félix-de-Pallières, Anduze, Thoiras et Tornac. Toutefois, ce toponyme est très souvent employé pour désigner l'ensemble des mines et concessions présentes localement. Cette appellation commune provient de la toponymie locale<sup>2</sup>. Dans le cadre de cet historique, nous reviendrons sur ces différents périmètres et mines.

Dans l'histoire, de nombreuses mines ont été exploitées par de nombreux particuliers et sociétés sur le territoire des communes. Chaque mine et concession ont une appellation spécifique.

Il est d'ailleurs fort probable que nos recherches n'aient pas permis d'identifier toutes les mines de l'époque, car il s'agissait essentiellement de petites exploitations, souvent utilisées par des particuliers.

Il s'ajoute à ces différents périmètres la localisation de l'ensemble des bâtiments et structures permettant le traitement et le transport des minerais. La carte ci-dessous (Figure 1) reprend les principales concessions présentes sur le territoire et la localisation des différents vestiges miniers.

---

<sup>1</sup> La concession représente à la fois, l'acte ministériel octroyant la propriété d'une mine et le droit de l'exploiter ainsi que le périmètre légal à l'intérieur duquel s'exercent ces droits. Depuis les lois du 28 juillet 1791 et du 21 avril 1810 relatives aux mines, l'acte de concession est le seul qui permette d'exploiter une substance du sous-sol classée. Une concession peut s'étendre sur le territoire de plusieurs communes. Une concession peut aussi se superposer aux périmètres d'autres concessions (uniquement si les produits exploités sont différents).

<sup>2</sup> Lieu-dit de la Croix de Pallières, limite seigneuriale et paroissiale, point de rencontre des communes d'Anduze, Thoiras, Saint-Félix-de-Pallières et Tornac.

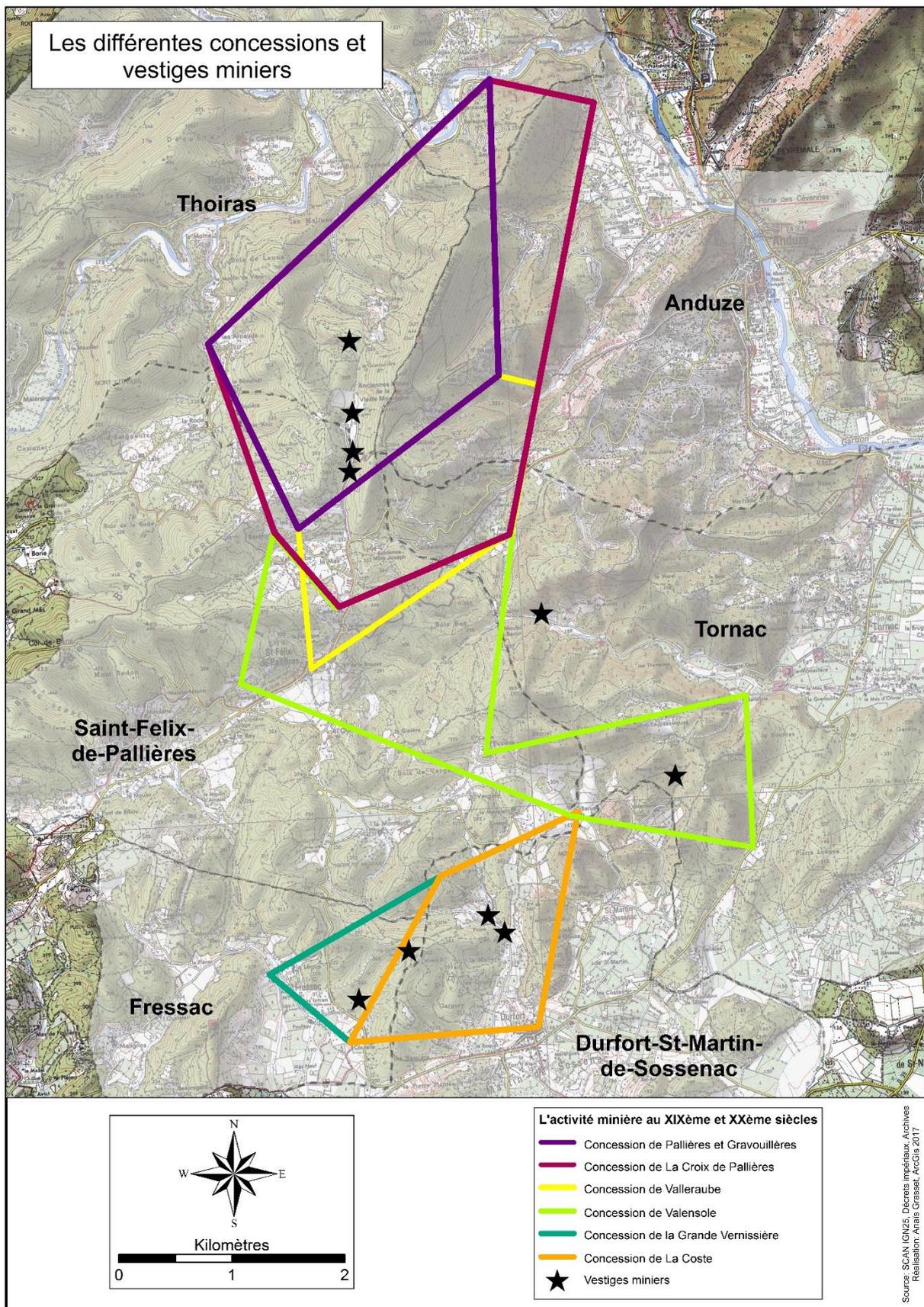


Figure 1 : Carte des différentes concessions et vestiges miniers  
 (Conception : Anaïs Grasset)

### *L'industrie de la Croix de Pallières : les vestiges miniers*

Les principaux bâtiments de l'époque moderne ont été détruits en 1991. Il reste aujourd'hui peu de vestiges. Le paysage est avant tout marqué par des terrils et des dalles en béton. Les deux sites miniers les plus importants se situaient sur les communes de Saint-Félix-de-Pallières, Thoiras et Tornac (site dit de la *Croix de Pallières* et site de la mine Joseph).

Sur le territoire de Thoiras et Saint-Félix-de-Pallières, il s'agissait du cœur de l'exploitation où l'activité était la plus importante. Ce site minier dit de *la Croix de Pallières* était réparti sur deux concessions : « La Croix de Pallières » et « Pallières et Gravouillère » (Figure 2). La majorité des bâtiments se trouvait sur ce premier site.

Proche de la limite communale, sur le territoire de Saint-Félix, se trouvait le puits n°1. La laverie, les puits n°2, n°3, n°3 bis, la cantine, les douches, la lampisterie, les ateliers, les bureaux, la salle des pompes se trouvaient plus au Nord sur la commune de Thoiras. Aujourd'hui sur ce premier site, il ne reste que les dalles en bétons de quelques bâtiments et du puits n°1. Au Nord de celui-ci, se trouve « la digue de stérile » de forme circulaire visible sur les photographies aériennes (Figure 3). Il s'agit des différents déchets de la laverie qui étaient accumulés dans cette zone. Les deux sites représentés sur la carte correspondent aux zones touchées par la pollution, on y retrouve d'importantes accumulations de déchets miniers.

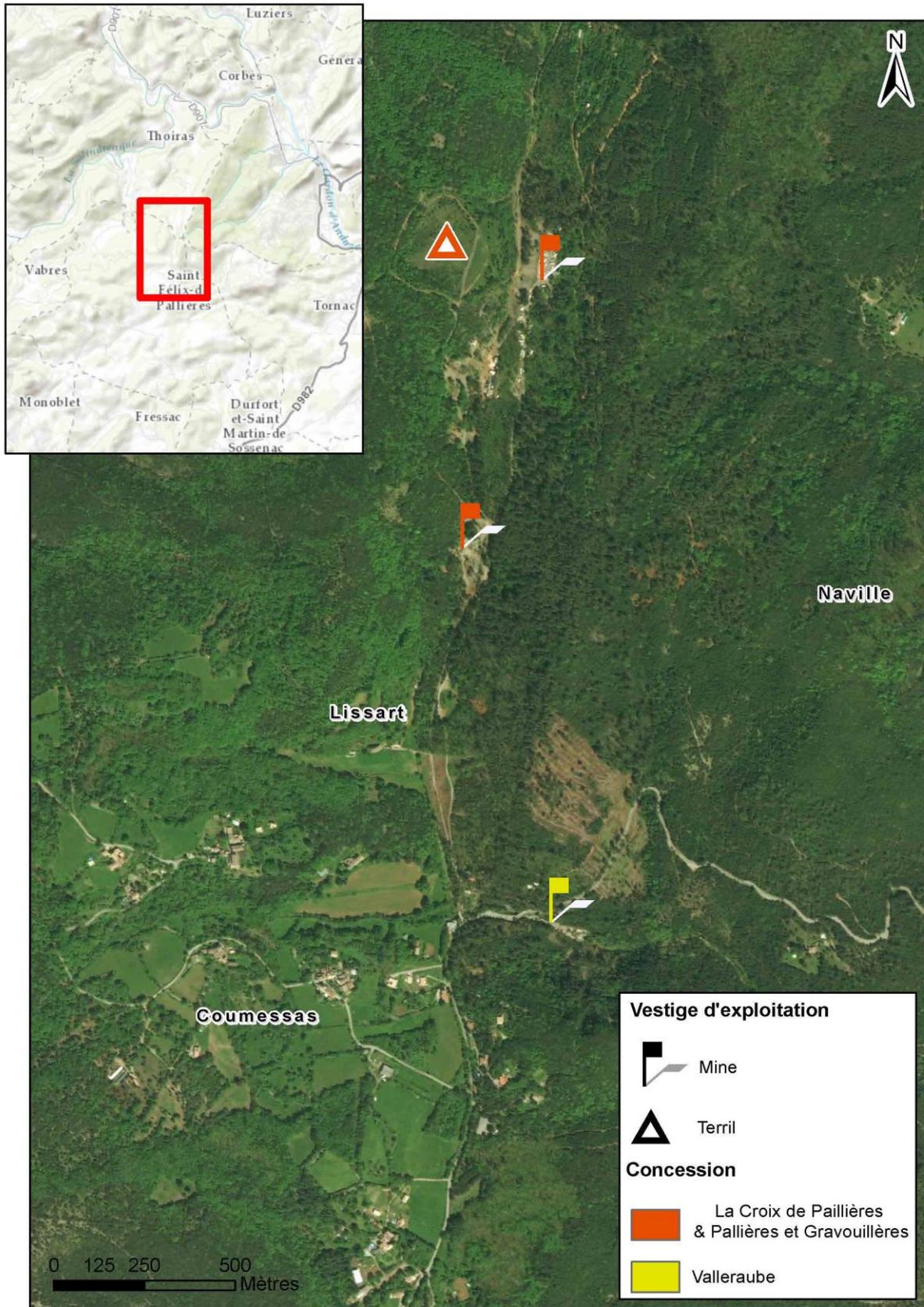


Figure 2 : Les deux principaux sites miniers  
(Conception : Anaïs Grasset)



Figure 3 : Le site de la Croix de Pallières entre 1961 et 2014

(Source : Géoportail)

L'image ci-dessus (Figure 3) présente une comparaison du site de la Croix de Pallières entre 1961 et 2014. On distingue nettement au Nord la digue de stérile de Thoiras. La photographie ci-dessous donne un aperçu de cette zone d'accumulation aujourd'hui (Figure 4). En 1961, cette dernière n'est pas recouverte par la végétation. De même, on aperçoit encore les toits des bâtiments miniers.



Figure 4 : Vue du haut de la digue de stérile

(Photographie : Anaïs Grasset)

Plus au Sud, se trouve le puits n°1 situé sur la commune de Saint-Félix-de-Pallières (Figure 5). Il reste aujourd'hui les bases en béton du chevalement. La photographie ci-dessous représente ce puits dans les années 1970 et aujourd'hui.



Figure 5 : Le puits en 1970 et aujourd'hui

(Photographies : Archives privées et Anaïs Grasset)

L'ancien puits n°1 se dresse aujourd'hui sur une zone de remblai de stérile (Figure 6). Lorsque les mineurs extrayaient le minerai, certains n'étant pas exploitables, ils les accumulaient sur le carreau de la mine à la surface. Ces déchets miniers sont encore présents aujourd'hui et caractérisent le paysage des communes.



Figure 6 : Le terril situé en-dessous du puits n°1

(Photographie : Anaïs Grasset)

Les différents bâtiments de l'époque sont visibles sur ce plan récupéré dans les archives de la Société *Vieille Montagne* (Figure 7). La limite entre la commune de Thoiras et Saint-Félix-de-Pallières se situe juste au-dessus du puits n°1.

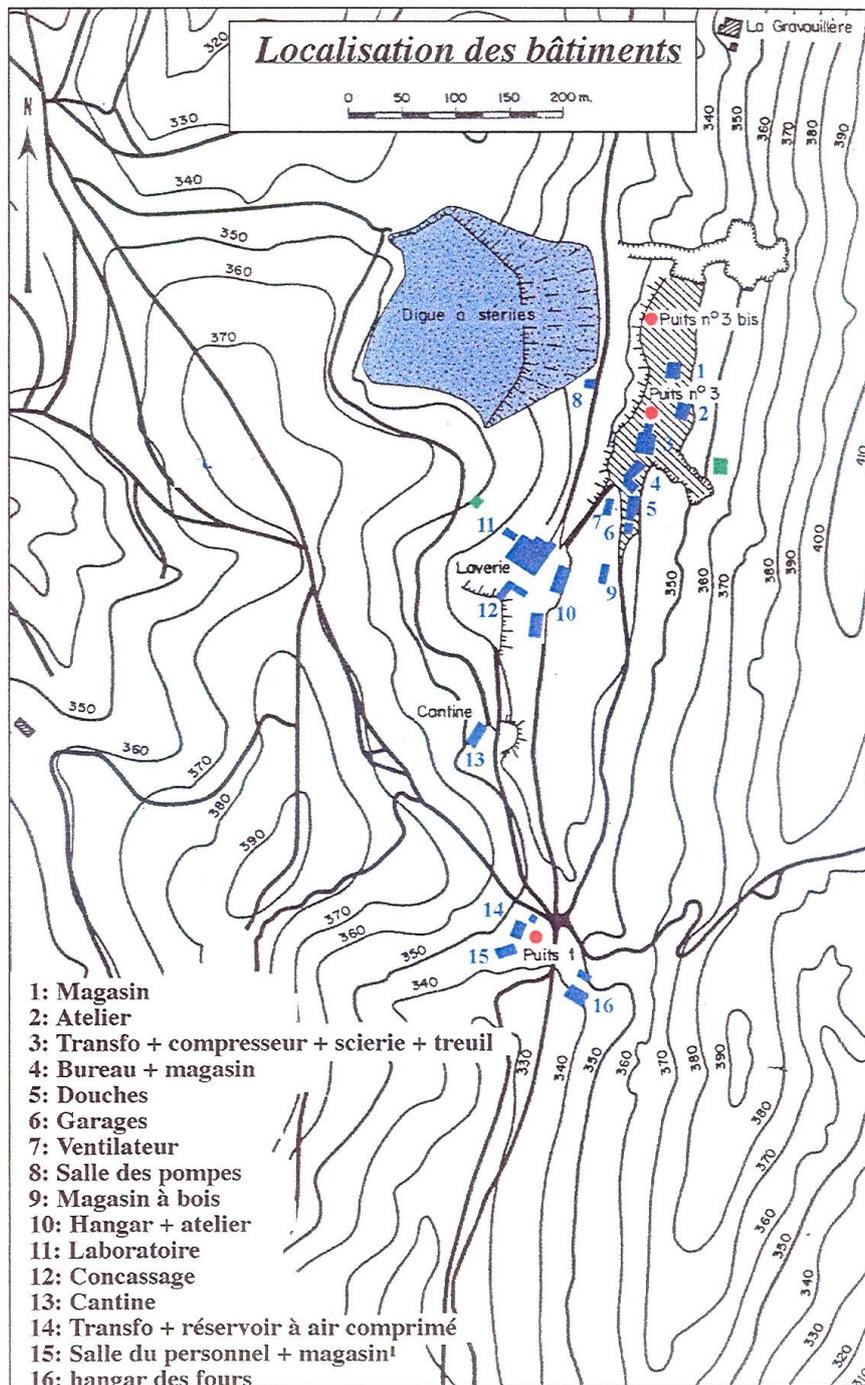


Figure 7 : Plan de localisation des bâtiments du site de la Croix de Pallières  
 (Source : UMICORE dossier de rétrocession de concession 1993 et 1995)

Juste en dessous de ce puits se trouve un ancien four de grillage datant de la fin du XIX<sup>ème</sup> début du XX<sup>ème</sup> siècle. Il s'agit d'un des plus beaux vestiges du site, qui caractérise l'exploitation et les techniques de l'époque (Figure 8). Lors de l'exploitation moderne ce four n'était plus utilisé. Dans le passé, il était alimenté en minerais<sup>3</sup> et combustible par le haut, il

<sup>3</sup> Essentiellement minerais de plomb, zinc et smithsonite dite calamine.

permettait de transformer le minerai sulfuré ou carbonaté en oxyde et le préparait pour la fonderie. Ce traitement sur place permettait d'alléger, d'épurer et d'assécher le minerai.

La cuve du dessus se terminait en pointe vers le bas, au fur et à mesure que les produits sont transformés, on les soutirait en les faisant tomber. L'utilisation d'un ringard (barre de fer) permettait de faire tomber les produits. Une fois allumé le four s'autoentretenait.

Lorsque la Société *Vieille Montagne* exploite le site, elle envoie directement le minerai traité vers une fonderie située en Aveyron. Le four n'est plus utilisé à l'époque moderne.



Figure 8 : Le four de grillage situé en-dessous du puits n°1

(Photographies : Michel Wienin et Anaïs Grasset)

Le deuxième site minier majeur est la mine Joseph. La concession (Valleraube) se trouvait sur les communes de Saint-Félix-de-Pallières et Tornac. Cette exploitation comprenait quelques bâtiments à l'époque moderne, mais le plus gros de son activité se situe au XIXème siècle. Cette mine était beaucoup plus restreinte et a fermé bien plus tôt que les autres, en 1955. L'image ci-dessous (Figure 9) représente la mine Joseph en 1961 et en 2014. En 1961, la mine ne fonctionne plus, mais la photographie aérienne permet de distinguer l'ancienne zone d'exploitation. De même, quelques bâtiments semblent être encore présents sur le site.



Figure 9 : La mine Joseph en 1961 et 2014

(Photographie : Géoportail)

Dans le passé, quelques bâtiments existaient : ateliers, garages, trémies, laboratoires, hangars, logements pour les ingénieurs. La photographie ci-dessous représente les restes d'un système de trémie et de téléphérique situés sur ce site (Figure 10). La zone d'extraction était située en-dessous du pont de la départementale. Pour faire remonter le minerai un système de téléphérique et de trémie avait été mis en place, il n'en reste plus que cette façade aujourd'hui (Figure 10).



Figure 10 : Le système de trémie et le terril de la mine Joseph  
(Photographies : Anaïs Grasset)

Enfin, un des vestiges le plus ancien (datant du XIXème siècle) est l'usine de préparation mécanique du minerai de plomb et de zinc située sur Tornac, sur la rive gauche de l'Ourne (Figure 11). Il s'agit du vestige le plus important de l'époque. Il ne reste actuellement plus que des ruines, néanmoins ces dernières donnent une idée de la taille et de la structuration de l'usine.

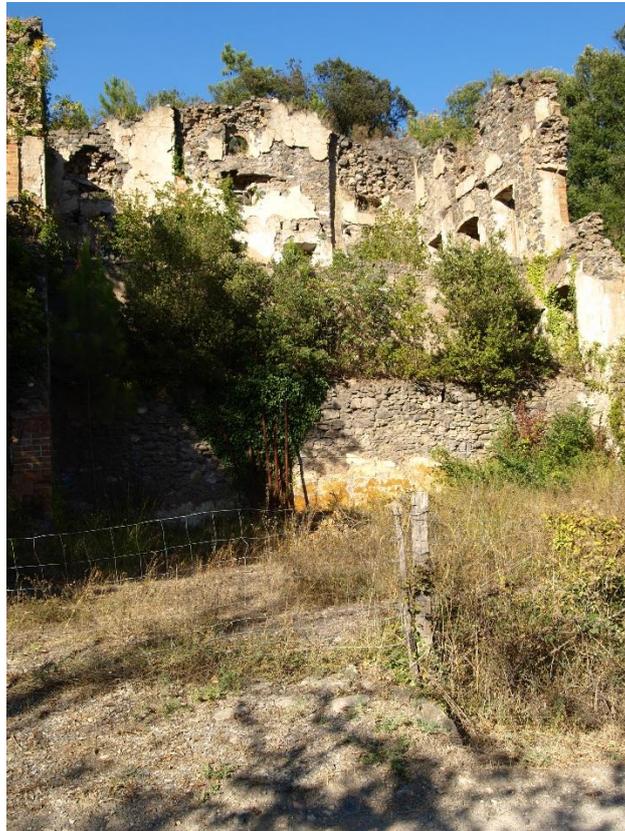


Figure 11 : L'usine de préparation mécanique du minerai à Tornac  
(Photographies : Anaïs Grasset)

Le bâtiment que l'on aperçoit sur la photographie constitue le bâtiment principal du site, le reste du bâti est séparé par un canal, sans doute destiné à l'époque à une roue hydraulique (Figure 11).

Ce canal est réduit à l'état de pans de mur. Au-delà, on distingue les restes d'un four à chaux qui servi à la construction de l'usine ainsi qu'une tranchée qui constitue certainement les ruines d'un ancien canal permettant d'amener l'eau jusqu'à l'usine. La disposition en escalier est caractéristique de ces bâtiments, elle permettait de faire circuler le minerai traité ainsi que l'eau de lavage par simple gravité. (WIENIN, 1989, Inventaire du patrimoine industriel du Languedoc-Roussillon).

### La découverte de l'exploitation antique

Les premières traces d'exploitations sérieuses sont attribuées à l'époque romaine notamment autour de la mine Joseph. Ces mines sont exploitées, par les Romains, pour la galène argentifère, source d'argent. « Le centre d'intérêt principal des Romains (bien que le cuivre cède la première place au fer dès le 3e siècle avant JC) était lié au cuivre, à l'argent et à l'or. Ils extrayaient l'argent et l'or mais le plomb était peu utilisé. [...] Le Zinc pour sa part n'était pas connu des Romains » (Rolley, Wienin). Nous disposons de peu de détails sur ces premières mines, même si la quasi-totalité des documents parcourus mentionnent cette activité antique. Toutefois, les mines de Largentière, des Malines (Saint-Laurent-le-Minier) et de la Croix de Pallières semblent avoir été exploitées à cette époque. Un des premiers propriétaires des mines, Monsieur Mirial, aurait découvert lors de travaux de prospections, une galerie antique contenant des anciennes lampes de mineurs en argile : « L'ouverture et l'exploration d'une ancienne galerie située près de là, dans la propriété du sieur Huguet, conduisirent à de très vastes cavités, jadis exploitées dont on ne soupçonnait même pas l'existence. Dans les déblais intérieurs de ces anciens travaux, on rencontra une grande quantité de calamine qui avait été laissée là comme inutile, les anciens ne recherchant, paraît-il, dans ces travaux, que la galène argentifère associée à ce minerai. [...] Les travaux dont on rencontra les traces si profondes doivent être fort anciens et remontent au moins à l'époque romaine. M. Mirial nous a montré plusieurs lampes d'argile qui en provenaient. L'une d'elles, d'un très bon travail, représente à sa partie supérieure un groupe de soldats romains, modelé avec beaucoup de délicatesse. Elles ont été trouvées à côté d'ossements humains et ne sont autre chose que des lampes sépulcrales, et non point, comme on l'avait cru au moment de leur découverte, des lampes de mineurs [...] Ces anciens travaux sont fort remarquables par leur étendue ; ils ne suivent

aucune direction déterminée, car les mineurs se laissaient guider par les filets métallifères répandus d'une manière très irrégulière »<sup>4</sup>.

Ces différentes sources relatant la présence de lampes sépulcrales font penser à Emilien Dumas<sup>5</sup> que l'exploitation minière fut antérieure à la domination des Romains, qui utilisèrent ces cavités comme sépultures. Plus tard, de nouveaux travaux vont permettre de récupérer d'autres lampes d'argiles ainsi que des outils de creusement. Il est possible que les Romains aient utilisé les cavités laissées par l'exploitation comme sépulture (Bernard, 1958). Beaucoup d'hypothèses sont imaginées concernant cette période, mais face à ces vestiges archéologiques et aux connaissances actuelles des mines antiques, il semble fortement probable que les Romains aient exploité des mines sur ces territoires.

### L'exploitation du XIXème siècle

Au XIXème siècle, différentes concessions minières et exploitants voient le jour sur le territoire. Avec le temps et les progrès techniques, les gisements furent exploités pour différentes sources. Cette période d'industrie minière se caractérise par de très nombreuses concessions et exploitants et une production relativement faible par rapport à l'exploitation moderne qui suivra au XXème siècle.

L'histoire de l'exploitation minière des communes de Saint-Félix-de-Pallières, Anduze, Thoiras et Tornac débute au cours du XIXème siècle lorsque Monsieur André Bardet découvre sur sa propriété un gisement de pyrite de fer. Il décide alors de déposer une demande de concession le 30 mars 1809. Peu de temps après, le 18 avril de la même année, son voisin Monsieur Ricaud de Marseille, propriétaire du domaine de la Gravouillère, demande une concession pour le même minerai. « Il avait l'intention d'employer la pyrite pour décomposer le sel marin et fabriquer de la soude de synthèse. Initiative très importante, en ce temps de guerre, où la soude provenant de l'étranger ne pouvait entrer dans le pays. » (Vincent, 2006).

---

<sup>4</sup> DUMAS Emilien, (1877), Statistiques géologique, minéralogique, métallurgique et paléontologique du département du Gard, Tome III Exploitations, Industrie minérale, Alès.

<sup>5</sup> Paléontologue et géologue français du XIXème siècle : document des archives départementales du Gard, Article 97 J 42 : Fonds Emilien Dumas : factum concession de la Croix de Pallières

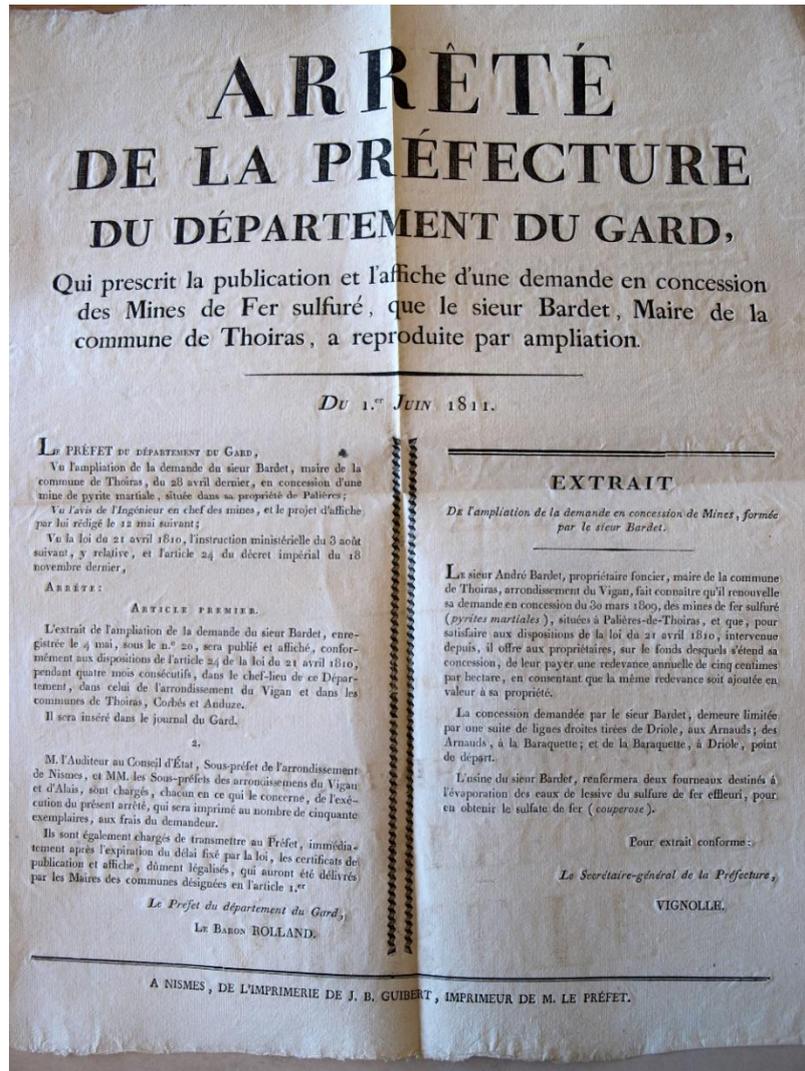


Figure 12 : Arrêt préfectoral de publication de la demande de concession de Monsieur Bardet, 1811

(Source : Archives départementales du Gard)

C'est le 29 décembre 1812 par décret impérial, que la concession de « Pallières »<sup>6</sup> de Monsieur Bardet est instituée, ce dernier la légua directement à son gendre et successeur : Monsieur Jules Mirial. Dans un premier temps, Monsieur Mirial s'en servira pour produire du vitriol (plus récemment nommé acide sulfurique). Le décret accorde le droit d'exploiter la mine de pyrite de fer et institue une concession de 2 km<sup>2</sup>. L'exploitation de ce minerai donne lieu, plus tard, à la construction de l'usine de vitriol<sup>7</sup> de Monsieur Mirial située à la Fabrique sur la commune de Thoiras.

<sup>6</sup> Exploitation de pyrite de fer.

<sup>7</sup> Vitriol ou couperose = acide sulfurique au XIX<sup>ème</sup> siècle

Mines de Pallières - lieu dit La Fabrique Usine à vitriol  
parcelle cadastrale n° 1153

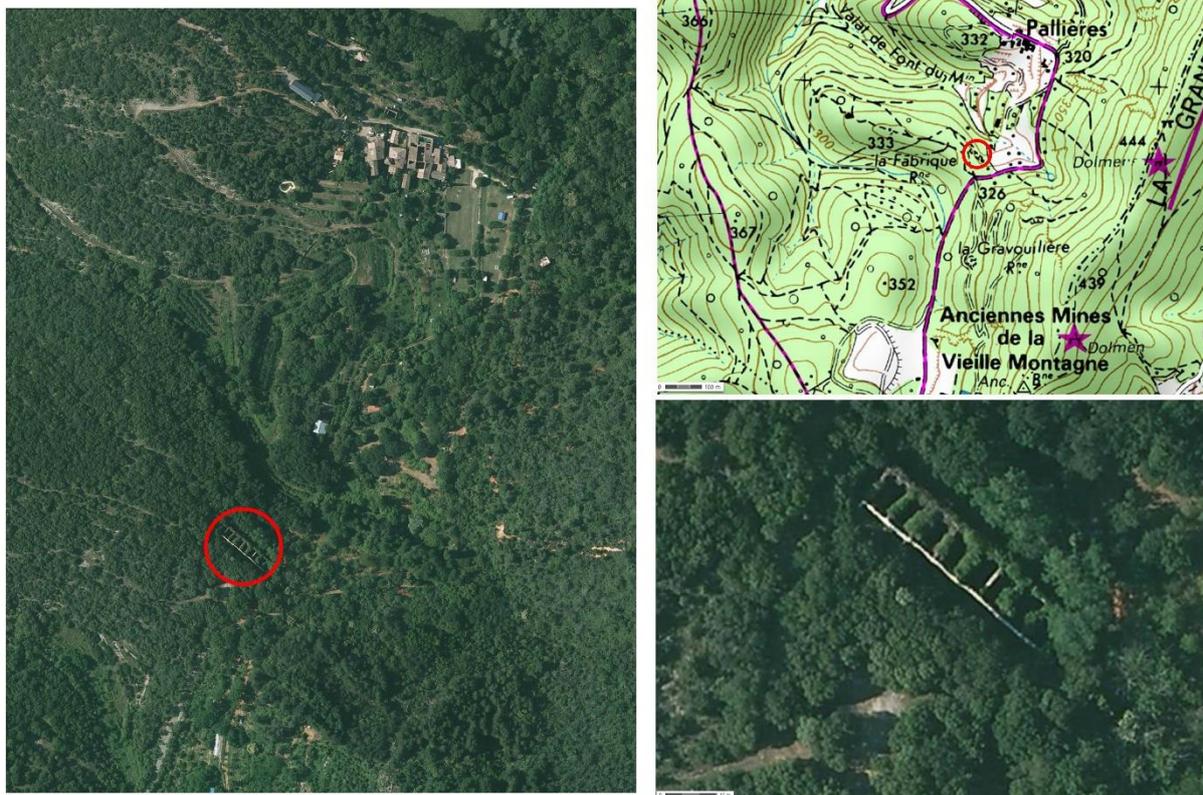


Figure 13 : Localisation de l'usine de vitriol de la Fabrique à Thoiras  
(Source : Jean-Pierre Rolley et Jean-Pierre Bouvier)

Cette première concession détenue par Monsieur Bardet et ses héritiers s'élargit au sud en 1822 avec la nouvelle concession de Gravouillère (obtenue et revendue immédiatement par M. Ricaud). Cette dernière agrandit son périmètre en fusionnant avec celle de Pallières et devient la concession « Pallières et Gravouillère » (Figure 14). L'exploitation reste artisanale et alimente principalement l'usine de vitriol Mirial (Figure 13). A cette période, la principale utilité des mines est la production d'acide sulfurique. L'usine de Thoiras fonctionnait grâce à la lixiviation, cette technique consistait, à l'époque, à arroser un tas de minerai. L'action couplée de l'oxygène et de l'eau entraînait une réaction permettant de produire de l'acide sulfurique<sup>8</sup>. Cette technique nécessitait un travail très long, un grand volume d'eau et d'importantes surfaces. L'usine ferma vers 1856. En 1870, une usine d'acide sulfurique fut construite à Salindres (Gard) et développa davantage cette activité. Dès lors, la pyrite de ces différentes concessions fut extraite et envoyée à Salindres.

<sup>8</sup>  $\text{FeSO}_4$  (pyrite) +  $\text{O}_2 \rightarrow \text{Fe}_2\text{O}_3 + \text{SO}_3$  (gaz sulfurique)  
 $\text{SO}_3 + \text{H}_2\text{O} \rightarrow \text{H}_2\text{SO}_4$  (acide sulfurique)

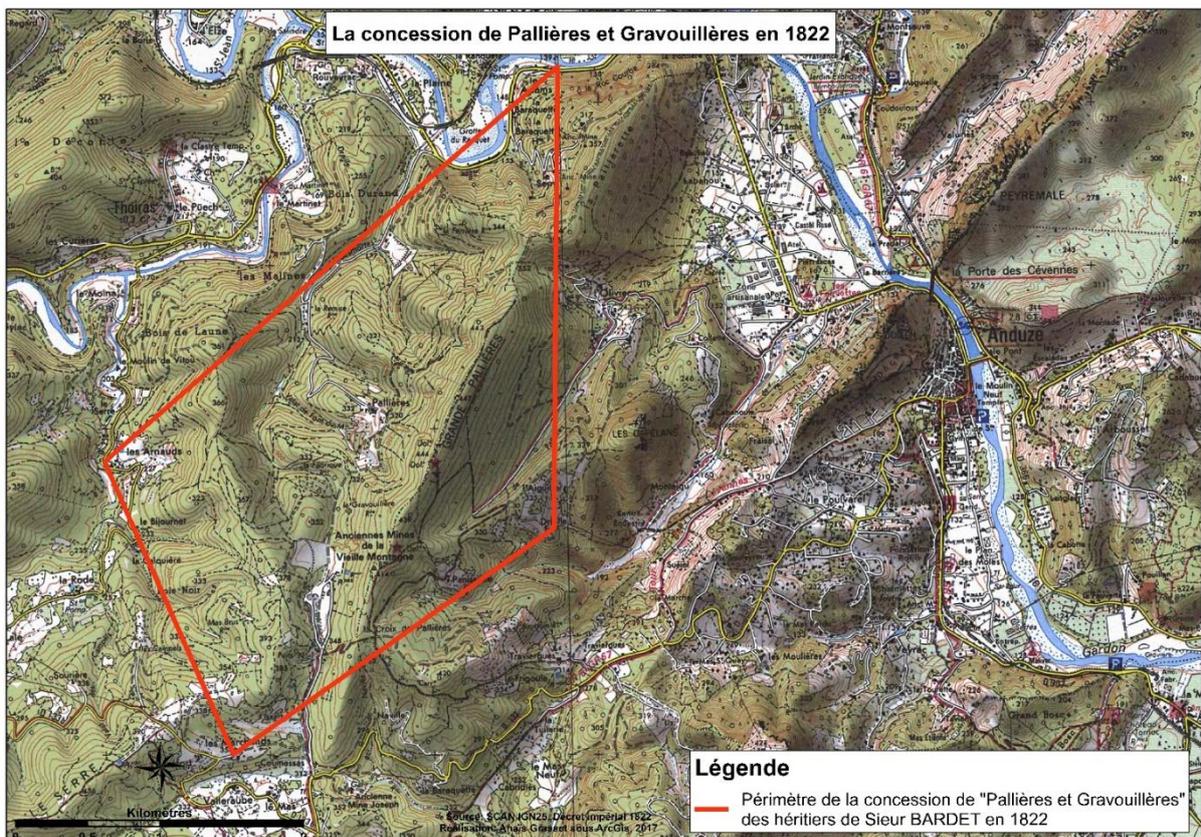
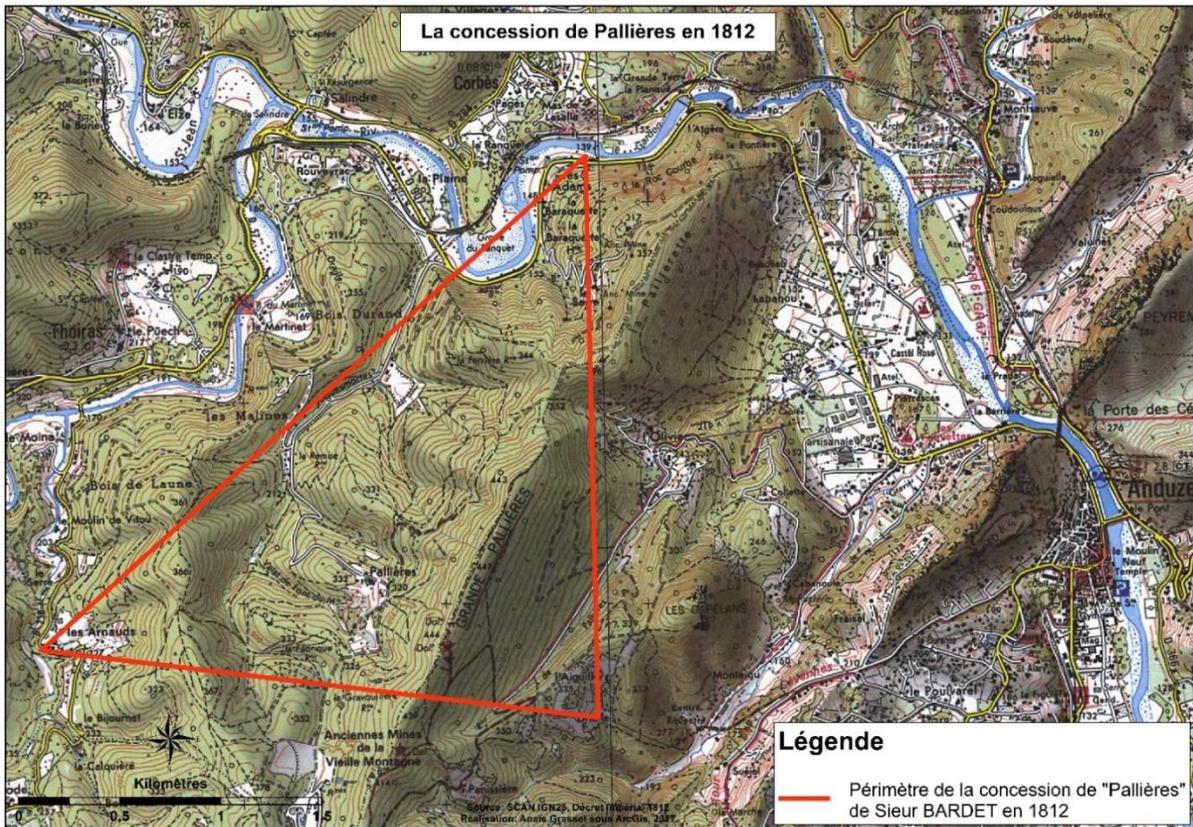


Figure 14 : Cartes des concessions de « Pallières » en 1812 et de « Pallières et Gravouillère » en 1822  
 (Conception : Anaïs Grasset)

C'est en 1844, que l'exploitation minière de la région prend de l'ampleur suite à la découverte d'amas de blende (zinc) et de galène (plomb) en profondeur. Par acte sous seing privé passé à Alais, le 19 février 1845, s'organise une association présidée par Monsieur Serre, docteur en médecine à Alais, et Monsieur Mirial, auteur de la découverte. Ce dernier fut nommé ingénieur de la Société et une demande en concession fut présentée à la préfecture le 21 du même mois. L'association Serre, Mirial et Cie se livra immédiatement à des travaux de recherche et y donna une extension assez considérable.

A partir de cette période, l'extraction de minerais se diversifie et ne se concentre plus uniquement sur la production d'acide sulfurique suite à l'extraction de la pyrite de fer.

Jules Mirial organise, en 1848, la Société des Mines et Usines de Pallières qui devient propriétaire la même année de la concession de « La Croix de Pallières »<sup>9</sup>. Cette concession de 1048 hectares est définie pour le plomb, le zinc, l'argent et métaux connexes, le fer excepté (Figure 16). Un puits de 50 mètres de profondeur est creusé dans l'affleurement du minerai. Il s'agit du premier puits creusé : le puits n°1 dit de la Croix de Pallières.

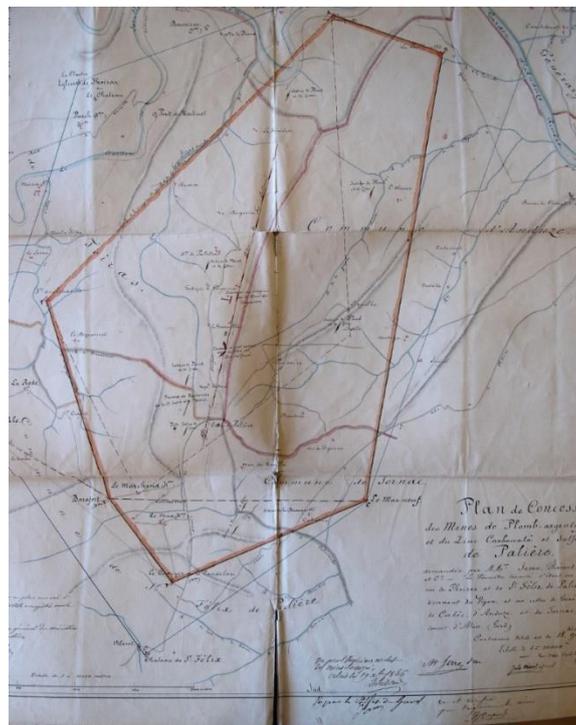


Figure 15 : Plan de la concession de « La Croix de Pallières » en 1848

(Source : Archives départementales du Gard)

<sup>9</sup> Cette nouvelle concession va absorber le périmètre de la concession « Pallières et Gravouillère » obtenue par Jules Mirial en 1822 et s'étendra plus au Nord vers Anduze et plus au Sud vers Tornac.

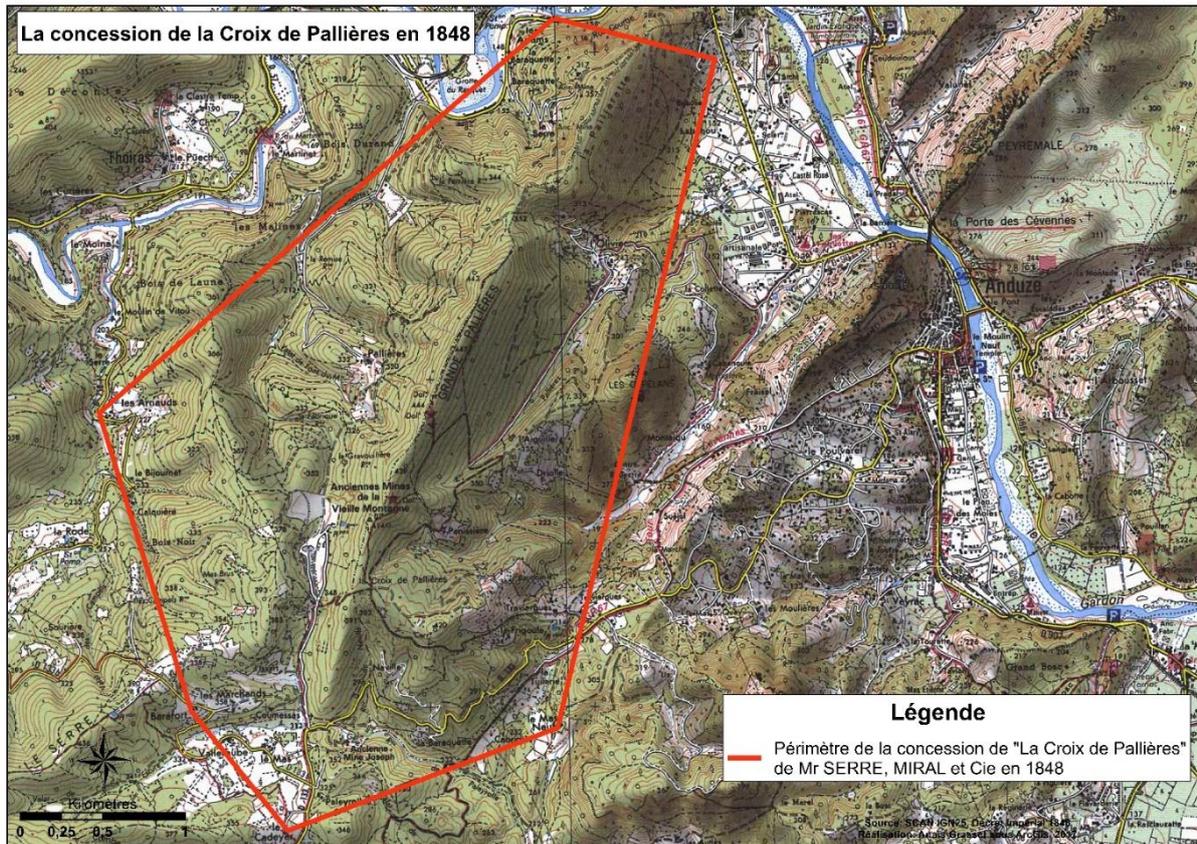


Figure 16 : Carte de la concession de « La Croix de Pallières » en 1848  
 (Conception : Anaïs Grasset)

Ces différentes concessions se situent sur le territoire des communes de Saint-Félix-de-Pallières, Anduze, Thoiras et une petite partie de la commune de Tornac.

En pleine expansion, la société des Mines et Usines de Pallières rachète en 1847 la concession de « La Coste » située à Durfort et développe la production industrielle. Les mines de Durfort-et-Saint-Martin-de-Sossenac<sup>10</sup> comprenaient trois concessions toutes exploitées à un moment par les propriétaires de « la Croix de Pallières ». Ces mines étaient très importantes pour l'industrie de Pallières puisqu'elles fournissaient un volume important de galène (plomb), minéral qui par la suite était traité sur le site de la Croix de Pallières ou à l'usine de Tornac.

La société va s'étendre progressivement sur l'ensemble du territoire et développer l'activité sur Tornac. En 1858, un décret impérial institue la concession de Valensole (Tornac et Saint-Martin-de-Sossenac) au profit de la Société des Mines et Usines de Pallières (Figure 17).

<sup>10</sup> Commune située au Sud de Tornac et Saint-Félix-de-Pallières, territoire où l'exploitation minière remonte au moins au XVIII<sup>ème</sup> siècle et où l'on recherche « l'alquifoux » permettant le vernissage des poteries.

Cette dernière est en partie située sur la commune de Tornac. C'est à partir de cette date que la commune intègre réellement l'industrie extractive de la Croix de Pallières, même si l'activité minière existait dans le passé. En effet, cette zone était exploitée au début du XIXème par d'autres propriétaires.

En 1865, la concession de « Valleraube » est instituée pour pyrite de fer toujours au bénéfice de la Société des Mines et Usines de Pallières (Figure 18). Cette dernière se situe sur les territoires de Saint-Félix-de Pallières et de Tornac et comprend essentiellement la mine Joseph. Elle recouvre les 4/5 de la surface de la concession de la Croix de Pallières déjà concédée pour le plomb et le zinc. La société peut ainsi exploiter aussi bien la pyrite de fer que le plomb et le zinc.

A cette période la Société des Mines et Usines de Pallières est le principal exploitant des mines et possède de nombreuses concessions réparties sur différentes communes.

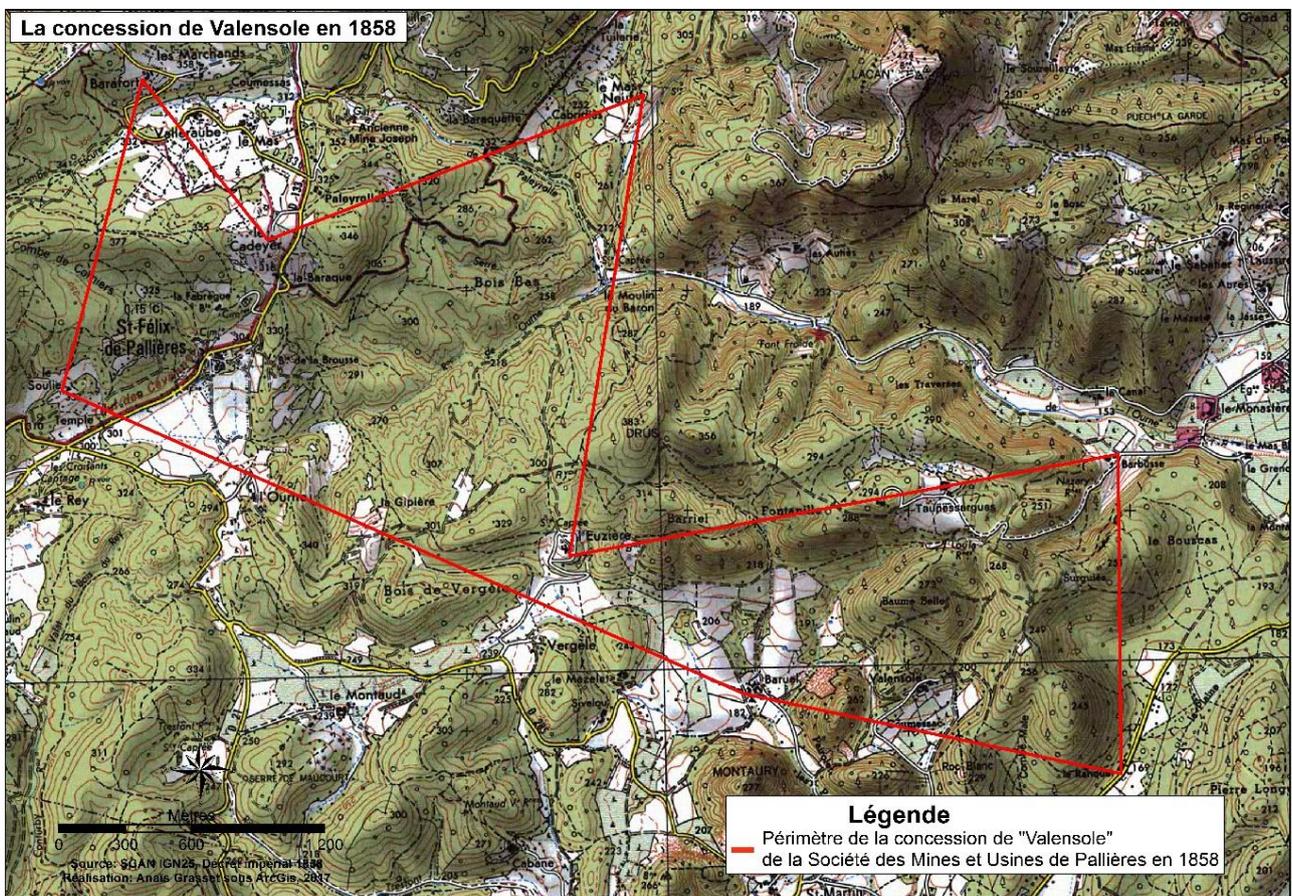


Figure 17 : Carte de la concession de « Valensole » en 1858

(Conception : Anaïs Grasset)

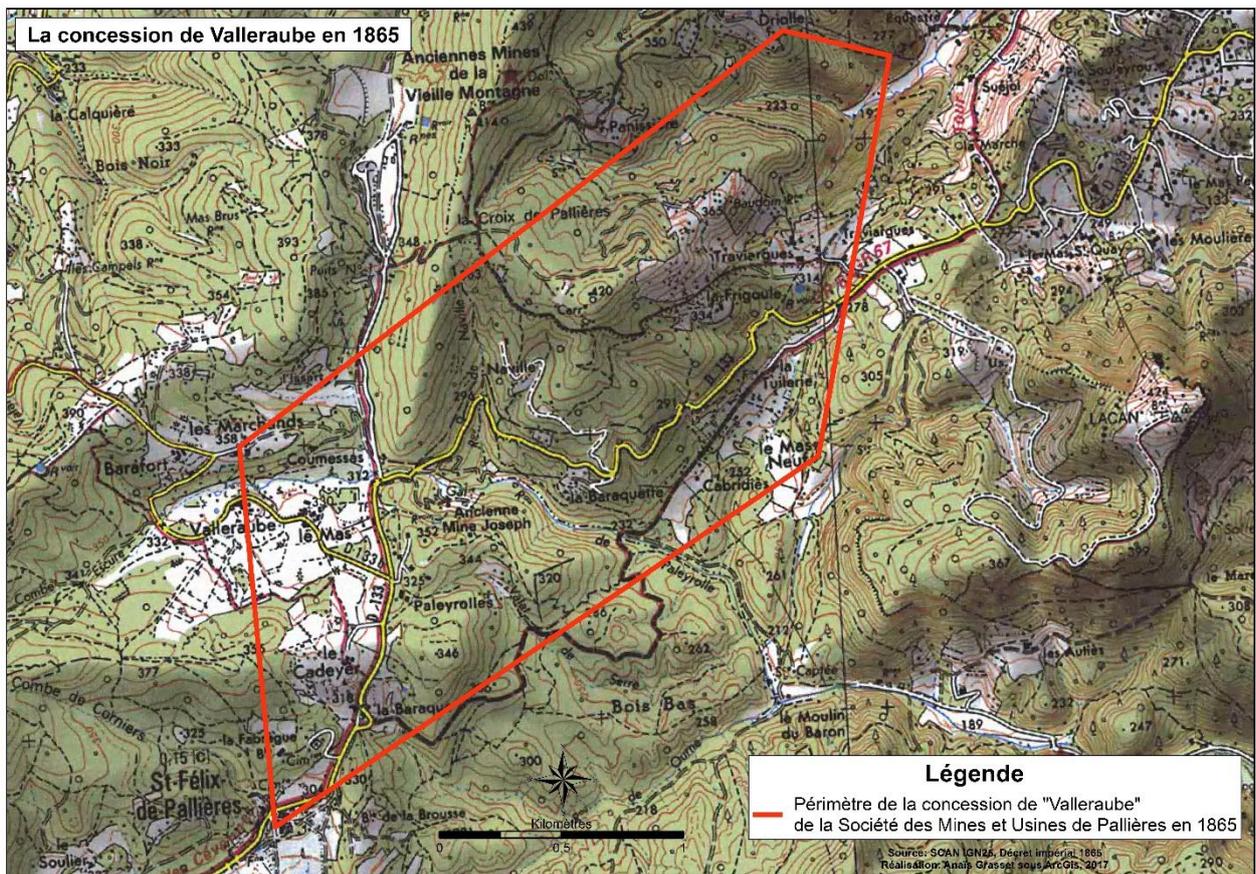


Figure 18 : Carte de la concession de « Valleraube » en 1865  
(Conception : Anaïs Grasset)

Entre les années 1859 et 1860 sous la direction de J.B. Simon<sup>11</sup>, se réalisent les premières constructions importantes (usine de préparation du minerai, maison, bureau, etc.).

A cette même période, est construite par Monsieur Simon, gérant de la Société des Mines et Usines de Pallières, l'usine de préparation mécanique des minerais de plomb et de zinc sur la commune de Tornac. Cette usine se situera sur la rive gauche de l'Ourne, au lieu-dit les Autiés. Cette dernière ne sera accordée qu'en décembre 1865 par suite d'opposition-construction réalisée, mais non inscrite au cadastre.

L'usine permet un traitement mécanique des minerais, visant à l'enrichir et le préparer à la phase métallurgique qui l'attend plus tard à l'usine de la Grand Combe. « Les minerais extraits contiennent toujours une partie de la roche stérile ou gangue dans laquelle ils sont enchâssés. [...] Bien souvent le titre ou rendement des minerais n'atteint pas un millième, et même un

<sup>11</sup> Egalement directeur de l'usine à zinc de la Grand Combe.

dix-millième, pour les métaux précieux ; un centième, pour les métaux communs. Le premier traitement à faire subir aux matières sorties de la mine, est donc de les enrichir. C'est le but de ce qu'on appelle la préparation mécanique. » (Somonin, 1867)

Il existe des doutes à propos de la date de création et de fermeture de cette usine. Les différents documents trouvés aux archives indiquent que l'usine commence son activité en 1863, la demande d'autorisation ayant été faite en 1859 par Monsieur Simon est acceptée en 1865 par Napoléon.

A l'époque, 30 tonnes de minerai sont traitées par jour. Les minerais provenant des concessions de La Croix de Pallières, Valleraube, Valensole (Tornac) et La Coste (Durfort-et-Saint-Martin-de-Sossenac) sont transportés jusqu'à l'usine de Tornac pour être traités et enrichis. Les produits alimentent ensuite l'usine de zinc de la Grand Combe. D'après certains témoignages, le minerai aurait été transporté en partie par câbles téléphériques au niveau de la mine Joseph, puis par des charrettes poussées par des enfants jusqu'à l'usine : « Le minerai était descendu plus bas, à la petite usine, par des enfants. Ils tiraient sur les charrettes, rossés de coups de bâton s'ils n'étaient pas assez rapides... »<sup>12</sup>.

Aucun document attestant de ces modes de transports n'a été trouvé aux archives, excepté pour le câble téléphérique qui existait bien au niveau de la mine Joseph. Il se peut que le transport se soit fait par charrette, ce mode de transport étant fréquent à l'époque, mais il est difficile de savoir si des enfants y travaillaient, même si à l'époque le travail des enfants était légal<sup>13</sup>.

La Société compte en 1865, 270<sup>14</sup> ouvriers contre 9 ouvriers en 1859. L'installation de la laverie et l'amodiation des différentes concessions par la Société des Mines et Usines de Pallières permettent un développement d'emplois importants dans l'industrie. Il s'agit d'une période faste dans l'exploitation minière de la Croix de Pallières.

---

<sup>12</sup>CHAUDESAIGUES Henri, (20ème siècle), Saint-Félix-de-Pallières. Souvenirs, anecdotes et autres curiosités... », Mémoires datant de la première moitié du XXème siècle. Il s'agit d'une vieille famille de Tornac et Saint-Félix, dont une partie a travaillé à la mine pendant la période *Vieille Montagne*.

<sup>13</sup> En France, la première loi concernant le travail des enfants remonte à 1813, cette dernière interdit l'emploi d'enfant de moins de 10 ans. Ce n'est qu'en 1875, que l'âge minimum est porté à 13 ans puis à 16 ans au cours du XXème siècle. Dans les mines, les enfants travaillaient essentiellement au tri manuel du minerai.

<sup>14</sup> Selon les données BASIAS, il s'agit du nombre d'ouvriers le plus important de toute la période d'exploitation.

Un barrage de 12 mètres de long sera construit sur la rivière Ourne pour permettre à l'usine de capter l'eau. A l'époque, la construction et le fonctionnement de cette usine ont provoqué d'importants conflits d'usages avec les riverains et la municipalité de Tornac.

En effet, plusieurs documents d'archives font état de différentes plaintes envoyées au Préfet du Gard. La première réclamation provient de Monsieur Robillard de Magnanville en 1863, qui estimait que le barrage impliquait un reflux des eaux sur sa propriété et empêchait le jeu de son moulin, situé au confluent des deux ruisseaux de l'Ourne et de Cabridiès.

En 1866, c'est la municipalité de Tornac qui attaque le propriétaire de l'usine à propos de l'impact de ses activités sur la qualité de l'eau de l'Ourne (Figure 19). Le Maire de Tornac envoie une réclamation au préfet, expliquant que la Société des Mines et Usines de Pallières a construit l'usine plus tôt que prévue et sur une plus vaste échelle que prévue dans le décret d'autorisation. Le Maire ajoute qu'il manque un bassin d'épuration et que les résidus solides provenant du lavage sont directement versés dans l'Ourne ce qui provoque une altération des eaux devenues impropres au lavage du linge et à l'abreuvement des troupeaux. La même année, le Préfet fait parvenir à Monsieur Pastré (directeur de l'usine à l'époque) une lettre indiquant - suite au rapport des ingénieurs des mines - qu'il leur est interdit de jeter dans le lit de la rivière les résidus solides provenant du lavage du minerai aux cribles ou aux tables à secousses<sup>15</sup>. Cette plainte concernant les bassins d'épuration sera reformulée par le Maire au Préfet du Gard en 1867.<sup>16</sup>

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, déjà, apparaissent des problèmes de pollution et une dégradation de la qualité de l'eau de l'Ourne. Dès cette période, l'industrie minière impacte le territoire de Tornac. L'usine fermera en 1875 suite à une crise des prix du zinc<sup>17</sup>. Il est possible que les plaintes du Maire liées à l'impact environnemental de l'usine aient joué un rôle dans sa fermeture. Elle sera remplacée par une autre usine située elle, directement sur la concession de La Croix de Pallières (construite avant la fermeture de l'usine de Tornac).

---

<sup>15</sup> Tables de bois suspendues à des chaînes, qui reçoivent de violentes secousses permettant au minerai de se classer et de se trier en fonction de sa densité.

<sup>16</sup> Texte présent dans les délibérations du conseil municipal de Tornac en 1867.

<sup>17</sup> WIENIN, 1989, Inventaire du patrimoine industriel Languedoc-Roussillon, DRAC, dossier sur l'usine de préparation de produit minéral de Tornac (Les Auties).

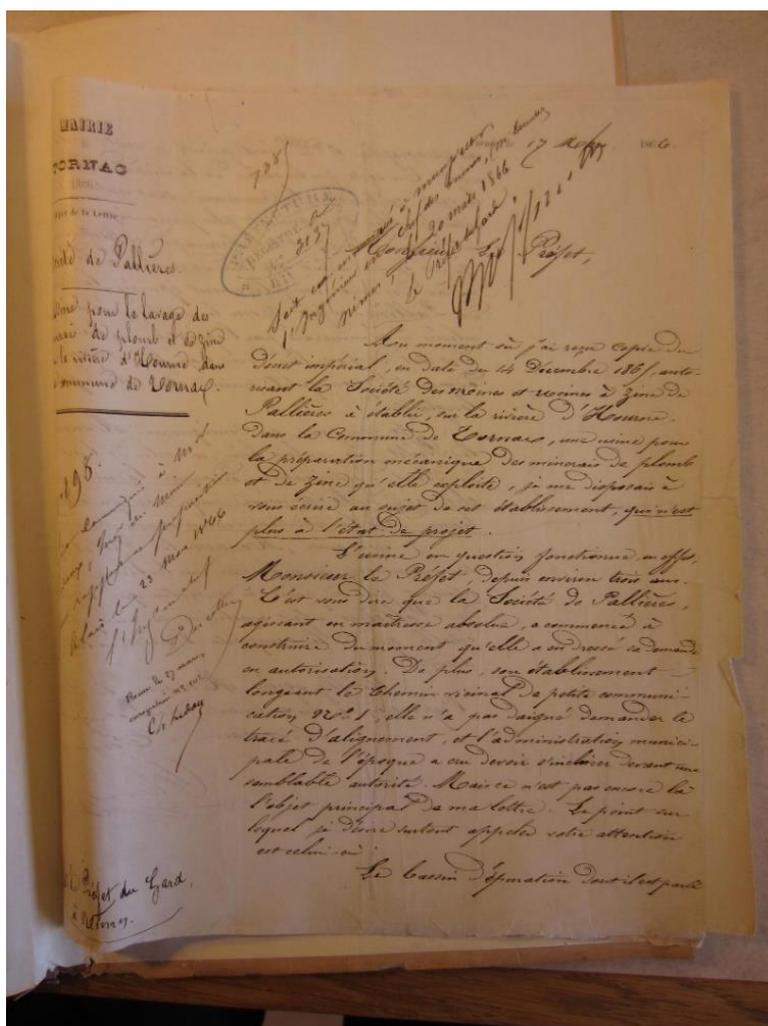


Figure 19 : Lettre de plainte au préfet du Gard du maire de Tornac, à propos de l'usine en 1866

(Source : Archives départementales du Gard)

Un document d'archive, écrit par Monsieur J-B Pastré évoque une estimation des tonnages extraits par sa société. Il mentionne une extraction moyenne journalière de 50 à 60 tonnes environ, avec une teneur moyenne de 25% de plomb et de 100 à 120 grammes d'argent aux 100 kilos de plomb. Ce qui prouve que la grande majorité de l'exploitation se concentre sur le plomb, mais aussi sur l'argent. Il explique que la construction de l'usine de Tornac permettra d'enrichir ces minerais en séparant la quasi-totalité du quartz et de la pyrite de fer et ainsi de porter les minerais à une teneur maximale de 45%.

En 1874, la Société des Mines et Usines de Pallières amodie la concession de « La Coste » à un nouvel exploitant : la Société des Zincs du Midi. Durant cette période, deux grandes sociétés vont exploiter les concessions.

Puis en 1883, on assiste à un arrêt des différentes mines et usines du territoire. Selon Michel Vincent<sup>18</sup>, les recherches de zinc et de plomb s'interrompent à ce moment-là et le rétablissement du droit d'importer du soufre de Sicile engendre une concurrence importante dans l'extraction de la pyrite de fer.

Après un temps d'arrêt, l'exploitation de Valleraube fut reprise plusieurs années après, par les frères Chauvet. Au même moment, ils exploitèrent de manière artisanale le site de la Gravouillère (commune de Thoiras) et découvrirent des gisements de plomb et de zinc, au niveau du puits n°3. Cette découverte va relancer les exploitations et susciter l'intérêt de la Société belge *Vieille Montagne*.

## L'exploitation minière et la poterie

Lors de l'exploitation au XIXème siècle, la commune de Tornac a été impactée par deux concessions minières. La première est la concession de Valleraube dont nous avons parlé, qui comprend en partie la mine Joseph. Cette dernière se situe à cheval sur les communes de Saint-Félix-de-Pallières et Tornac. La deuxième se situe sur les communes de Tornac et Durfort-et-Saint-Martin-de-Sossennac, il s'agit de la concession de Valensole. Avant que celle-ci soit instituée en 1858, des mines étaient exploitées de manière artisanale un peu partout sur le territoire de la commune. A l'origine, il existait une mine de plomb et d'alquifoux nommée, comme le hameau de Tornac, « Barbusse » ou « Baumbelle ». Le premier document retrouvé à ce sujet date de 1811, un décret préfectoral prescrivant la publication et l'affiche d'une demande de concession faite par Monsieur Novis, Laune et Teissier. Cette dernière intègrera plus tard, en 1858, le périmètre de la concession de Valensole au profit de la Société et Usines des Mines de Pallières.

---

<sup>18</sup> VINCENT Michel, « Les mines des Cévennes. Histoire des concessions et des chemins de fer miniers », Saint-Hilaire-de-Brethmas, Terre cévenole, 2006.

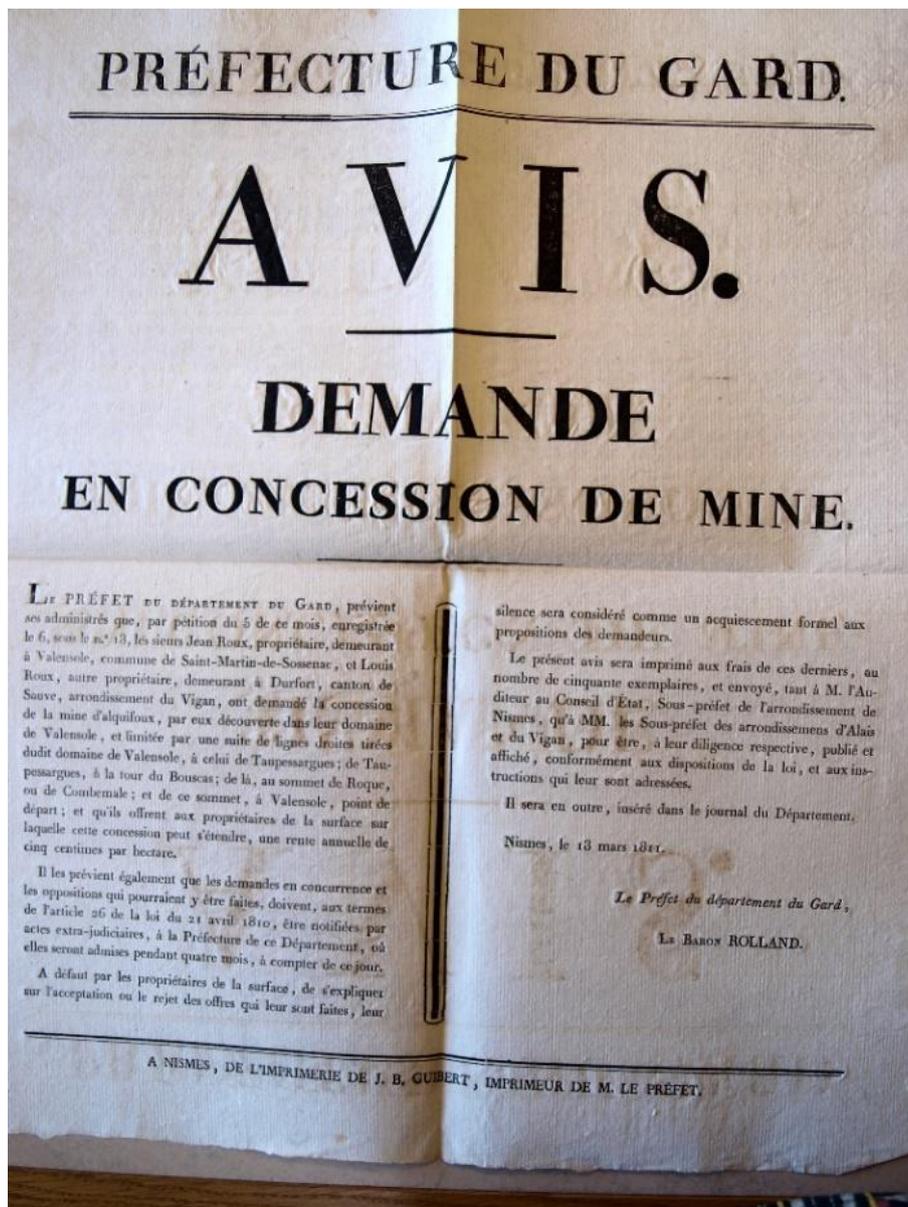


Figure 20 : Avis de la préfecture pour la demande d'une concession nommée « Valensole », 1811

(Source : Archives départementales du Gard)

A l'époque, l'alquifoux (sulfure de plomb)<sup>19</sup> est utilisé par les potiers pour le vernissage des poteries. « La poterie constituait l'un des plus anciens débouchés pour le minerai de plomb. « Plomber, en termes de potier de terre », explique l'Encyclopédie, c'est « vernisser de la vaisselle de terre avec de la mine de plomb » [...] Etablies de longue date, les techniques n'avaient pas évolué. Chauffé et mélangé à la silice en proportions adéquates, l'alquifoux - c'est-à-dire : le minerai à l'état brut ramassé dans les affleurements et réduit en poudre - était ensuite appliqué comme enduit protecteur sur les poteries. La matière première provenait de

<sup>19</sup> Galène pure, en cristaux cubiques ou à clivages cubiques, non argentifère destiné aux enduits et émaux.

minières ouvertes au gré des besoins soit par des paysans, soit par les potiers eux-mêmes. » (Garçon, 1995). L'alquifoux est utilisé dans le vernissage des vases d'Anduze. Cette technique représenta une véritable révolution dans les savoir-faire des potiers et plus tard dans la fabrication du vase d'Anduze. L'alquifoux permet une immense variété de coloris et assure une étanchéité jusque-là inconnue.



Figure 21 : Vases d'Anduze  
(Source : Route du vase d'Anduze)

La poterie était une activité très importante dans la région, à travers ses fameux vases, la région d'Anduze et de Tornac connaît depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle une économie variée où l'artisanat, et notamment la poterie, ont joué un rôle essentiel. « L'activité des potiers, attestée au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, connaît une forte extension au XIX<sup>ème</sup> siècle. Leurs ateliers s'intègrent alors dans une économie dynamique où prospèrent les filatures, les bonneteries, les chapelleries, et où s'intensifient les activités minières. » (Tavès, 2006). Tornac, autant, qu'Anduze a été concerné par ce travail de la terre<sup>20</sup>.

En effet, trois centres principaux regroupaient les potiers : la partie basse de la ville d'Anduze, le quartier de Labahou et la commune de Tornac (Tavès, 2006). On peut d'ailleurs voir exposer au musée du Vieux Nîmes des jarres datant du XIX<sup>ème</sup> siècle faites dans la commune. Il est difficile de dater les premières implantations de potier à Tornac, mais « plusieurs textes notariés attestent d'une implantation extrêmement ancienne au mas Blanc, au mas d'Aspères, au mas Sambuc, au mas Barbusse, à la Molière et à la Baraquette. » (Tavès, 2006).

---

<sup>20</sup> A l'époque, de nombreuses familles de potier exercent leur activité à Tornac. Une famille très ancienne de potiers, les Gautier, est originaire de la commune. (Tavès, 2006).

La localisation de la mine de Barbusse n'est donc pas un hasard, elle a participé au développement de l'artisanat de la commune au XIX<sup>ème</sup> siècle. « Les gisements des minéraux nécessaires au vernissage sont nombreux dans la région et ne posaient pas de problème particulier. En 1811, Jean-Pierre Novis, propriétaire à Taupessargues dans la commune de Tornac, déposa la demande d'une concession pour des mines de plomb et d'alquifoux au hameau de Barbusse » (Tavès, 2006). La complémentarité de ces deux activités eut un impact important sur le territoire de Tornac et son économie.

Pour résumer, au XIX<sup>ème</sup> siècle et jusqu'au déclin de l'industrie minière, quatre concessions ont existé sur le territoire de Saint-Félix-de-Pallières, Anduze, Thoiras et Tornac. De même, trois grandes concessions situées sur les communes de Durfort-et-Saint-Martin-de-Sossenac et Fressac ont fréquemment été reliées à l'industrie extractive de la Croix de Pallières. Ces dernières exploitaient du plomb, du zinc et de la pyrite de fer. Le plomb était utilisé, entre autres, pour faire de l'alquifoux et vernir les poteries. La pyrite de fer était exploitée pour créer de l'acide sulfurique utilisé pour différents produits.

### L'exploitation au XX<sup>ème</sup> siècle

Entre la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et le XX<sup>ème</sup> siècle, l'exploitation minière du territoire connaît une phase de déclin, mais la découverte par les frères Chauvet, alors concessionnaires de « Valleraube », de plomb et de zinc dans le domaine de la Gravouillère attise la curiosité de la Société belge *Vieille Montagne*.

La Société des mines et fonderies de zinc de la *Vieille Montagne* est une entreprise belge créée en 1837. Durant le XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècle, cette entreprise spécialisée dans l'extraction et le traitement du zinc et du plomb argentifère va prospérer et occuper une place très importante dans l'industrie minière européenne (Garçon, 1998).

La reprise des exploitations de la Croix de Pallières par la société *Vieille Montagne* va relancer l'économie industrielle de la région, notamment dans les années 1950 où le nombre d'ouvriers atteindra 175 personnes.

La découverte des frères Chauvet va pousser la société *Vieille Montagne* à réinvestir le site. En 1913, la société amodie la concession de « La Croix de Pallières » à la Société des Mines et

Usines de Pallières. La *Veille Montagne* devient alors l'exploitant principal des mines. Cette dernière mène de nombreux travaux :

- Poursuite du puits n°1 (profondeur maximale de 140 mètres)
- Abandon du puits n°0
- Puit n°3 de la Gravouillère
- Puits intermédiaires (n°2)
- Fonçage du puits n°3 bis

Les travaux dans les sites des puits n°1 et n°2 n'engendrèrent pas de résultats intéressants, la société concentra donc ses efforts au niveau de la « Gravouillère » et du puits n°3. En 1920, un rééquipement complet est réalisé sur le site par la *Veille Montagne*, le puits n°3 est approfondi jusqu'à 75 mètres et en 1926 est construite l'usine de traitement du minerai (broyage et concentration) proche du puits n°2.



Figure 22 : Le puits n°1 et son chevalement métallique en 1971

(Photographie : Archives privées)

En 1922, l'entreprise s'étend toujours plus et sollicite l'amodiation des concessions de « Pallières et Gravouillère » et « Vallerabe ».

L'abattage de la blende (zinc) connue par les travaux du puits n°3 commence en 1920 et s'arrête en 1932 suite à un effondrement du cours du zinc et du plomb probablement lié à la crise économique (la Grande Dépression). « En 1931, la crise économique persistant, la mine de la Croix de Pallières tourna au ralenti, 18 ouvriers travaillaient au fond et 27 aux travaux du jour. L'épuisement du minerai, l'effondrement du cours du plomb et du zinc obligèrent la société à interrompre les travaux, le 20 janvier 1932. A cette date, la mine occupait 50 ouvriers. Les premiers licenciés furent les travailleurs italiens, remerciés sans ménagement. Les restants furent occupés au remblayage. Fin avril, on laissa la mine se noyer et le reste du personnel fut renvoyé » (Vincent, 2006). L'activité est stoppée lors de la seconde guerre mondiale et reprend activement en 1947 autour des puits n°1 et 3 reliés par des galeries. Le puits n°1 servant à l'extraction du minerai. Les périodes les plus fastes de l'exploitation se situent après les deux guerres mondiales, durant les années 1950 notamment. En 1954, 100 ouvriers travaillaient au fond et 75 au jour répartis entre les différentes concessions de la « Croix de Pallières », « Pallières et Gravouillère » et « Valleraube ».

En 1947, un nouveau puits est ouvert à la mine Joseph. Sur la période de 1948 à 1955, la production fut de 24 000 tonnes de plomb et de zinc. Cette dernière finit par être complètement abandonnée en mai 1955.

En 1966, la Société *Vieille Montagne* devient amodiataire ou concessionnaire exclusif des concessions :

- Amodiataire : de La Croix-de-Pallières, Valleraube, Pallières et Gravouillère et Valensole
- Concessionnaire : de La Coste et la Grande Vernissière

Suite à une période faste, l'exploitation des mines de la Croix de Pallières s'achève en 1971 après épuisement des réserves<sup>21</sup>. En 1991, les bâtiments du carreau sont détruits.

---

<sup>21</sup> La société *Vieille Montagne* mentionne que le site ferme suite à un épuisement des gisements, mais de nombreux mineurs maintiennent encore aujourd'hui qu'il s'agit davantage de raisons économiques et d'une stratégie de la part de la société. Ces derniers maintiennent qu'il reste, à l'heure actuelle, des minerais exploitables.

L'industrie minière dite la Croix de Pallières s'est étendue sur de nombreuses communes : Saint-Félix-de-Pallières, Anduze, Thoiras, Tornac, Durfort-et-Saint-Martin-de-Sossenac et Fressac. Au milieu du XIXème siècle, la société des Mines et Usines de Pallières développe de manière importante cette industrie et en fait une source d'emploi relativement importante pour la région. A partir du XXème siècle, la Société des Mines et Fonderies de Zinc de la *Vieille Montagne* prend le relais et modernise l'exploitation. La période d'exploitation la plus active du site se situe après la seconde guerre mondiale. Le gîte de la Gravouillère était le plus important du groupe de Pallières avec une production totale estimée à 80 000 tonnes de zinc, 34 000 tonnes de plomb et 30 tonnes d'argent<sup>22</sup>. De 1848 à 1971, la concession de « La Croix de Pallières » aurait produit 108 591 tonnes de métal (22 600 tonnes de plomb et 66 000 de zinc). Concernant la mine Joseph, cette dernière aurait livré 24 000 de tonnes de plomb.<sup>23</sup>

A titre de comparaison, le gisement de la Croix de Pallières est le troisième de ce secteur minier par son importance, après la mine des Malines (plus de 500 000 t) et de Largentière (300 000 t).

### L'extraction et le traitement du minerais

Au-delà de l'histoire et de l'origine du site minier de la Croix de Pallières, il est intéressant de comprendre ce que l'on exploitait et comment on y parvenait. Cette sous-partie reprend les principales phases réalisées au sous-sol et en surface de la mine, afin de traiter et d'enrichir le minerai. Tout d'abord, de nombreuses tâches sont effectuées dans le sous-sol par les mineurs, afin d'extraire le minerai de la roche. Ensuite, de nombreuses techniques et machines permettent de traiter le minerai et de le rendre plus riche, afin de bien le préparer avant de commencer le processus métallurgique. Concernant les tâches des mineurs, nous disposons essentiellement d'informations datant de l'exploitation moderne des mines. L'explication des techniques d'extraction du minerai se concentrera donc sur celles utilisées au XXème siècle, lorsque la société *Vieille Montagne* devient propriétaire des mines.

---

<sup>22</sup> Ces tonnages correspondent uniquement à la concession de « Pallières et Gravouillère ». Source : dossier de rétrocession de la société *Vieille Montagne*, aujourd'hui nommée UMICORE

<sup>23</sup> Estimation de la Direction Régionale de l'Industrie, de la Recherche et de l'Environnement dans les années 1990.

Concernant l'enrichissement du minerai, nous comparerons les techniques modernes avec celles utilisées à l'usine de Tornac au XIXème siècle. Afin d'illustrer mes propos des citations d'anciens mineurs interviewés ont été insérées au texte<sup>24</sup>.

### L'abattage du minerai



Figure 23 : Un mineur en train de boiser une galerie  
(Photographie : Archives privées)

Rappelons tout d'abord qu'il s'agit sur ces concessions d'extraction de minerai de plomb, de zinc et de pyrite de fer. Avant de creuser et d'abattre la roche, les ouvriers réalisent en amont un travail de repérage et de forage, afin de déterminer le potentiel du sous-sol et localiser le minerai recherché.

*« On passait après le sondage. Le sondage se faisait, ils sortaient des carottes, ils marquaient les emplacements où ils avaient fait les sondages et puis suivant qu'il y avait du minerai plus ou moins on attaquait les galeries. »*

*Témoignage n°2*

---

<sup>24</sup> L'intégralité des entretiens est disponible en annexe.

Après cette phase de sondage, les mineurs commencent le travail et creusent les galeries et les cheminées qui leur permettront d'exploiter le minerai.

*« Alors, on faisait un cheminement pour monter, comme un puits, quoi. Une cheminée en haut et puis on partait avec des galeries, des étages quoi, des niveaux. »*

*Témoignage n°2*

Lorsque les différents niveaux de galeries sont établis, les mineurs y accèdent soit par des échelles, pour les niveaux les plus hauts, soit par les puits et les cages, pour les niveaux les plus bas. Les puits permettent de relier les différents étages de la mine à la surface et assurent la descente et la remontée des hommes, du matériel et du minerai.

La première grande étape est l'abattage, c'est-à-dire l'extraction du minerai de la roche. Dans le passé, l'abattage se faisait essentiellement à la main, un des outils le plus connu étant la pointerolle. Plus tard, les progrès techniques permettront une mécanisation, l'apparition d'outils plus performants comme le perforateur mécanique, ainsi que l'utilisation d'explosif. Au fur et à mesure que les mineurs avancent, ils boisent les galeries c'est-à-dire qu'ils placent le cadre, qui après garnissage, maintiendra le toit et les parois.

*« Une vraie forêt de bois c'était. Tout était boisé. Des fois on grattait le minerai sur 4 ou 5 mètres de hauteur. On mettait de ces piles que c'étaient des arbres entiers pour tenir le plafond » Témoignage n°1*

Le cadre est un ensemble de trois poutres. Deux poutres verticales dites « piles » supportent une troisième poutre horizontale entourant la galerie dite le « chapeau ». Les cadres sont espacés d'environ 80 cm à 1 mètre et éloignés de l'avancement<sup>25</sup> de 50 cm pour être protégés des prochains tirs. Entre les cadres et la paroi, se trouvent des rondins de bois plus petits (« garnis » ou « petits bois ») et des planches qui retiennent la roche ou le remblai et constituent le garnissage.

---

<sup>25</sup> Il s'agit du front d'avancement de la galerie.

*« On faisait des trous au perforateur, on boisait au fur et à mesure, on faisait des tirs. Alors un poste faisait le tir, l'autre déblayait, tantôt l'un, tantôt l'autre ».*

*Témoignage n°2*

Il existe différents postes lorsqu'on travaille à la mine. On peut être mineur, boiseur, tireur, au roulage ou encore manœuvre. Chaque poste assure une partie des étapes d'extraction du minerai : on fore, on creuse, on abat, on soutient, on tire et on transporte.

L'apparition de la poudre et de l'explosif ont permis d'accélérer sensiblement l'avancement des galeries. Trois grandes étapes se succèdent : un travail de perforation suivi de différents tirs et un déblaiement de la roche.



Figure 24 : Des mineurs dans une chambre  
(Photographie : Archives privées)

Un mineur raconte sa journée dans les années 1950-1960 et décrit les différentes étapes qui amènent ensuite à la remontée du minerai à la surface :

« Le chef de chantier et le mineur responsable pratiquent une rapide inspection de la galerie qui mène au chantier et au chantier même, pour voir si aucun incident ne s'est produit la nuit (éboulement par la pression du toit, etc.). En cas de dégâts importants, le chef de poste doit être immédiatement averti et décidera ce qu'il faut faire. Si tout va bien, le mineur et son

manœuvre se mettent au travail. Le mineur purge, c'est-à-dire fait tomber les blocs ou plaques qui sont restés pendus au plafond après le tir de la veille, pendant que le manœuvre va chercher les wagons et tous les deux se mettent à charger la pelle (à main). A peu près, 15 ou 20 wagons de 600 litres chacun, soit 3 ou 4 heures de travail.

Lorsqu'il reste que deux ou trois wagons à charger, le manœuvre va chercher les bois (rondins et planches) pour boiser. [...] Mineur et manœuvre installent ensuite, les flexibles d'eau<sup>26</sup> et d'air qui seront sur le perforateur et le poussoir qui serviront au minage. Nous préparons environ, selon la dureté de la roche, 20 ou 25 mines de 1m50 de profondeur chacune.

On souffle les trous pour sortir les impuretés et on remet le matériel en place, à l'abri du tir. C'est le moment de penser au repas, qui va être pris assez rapidement, en une demi-heure. Après avoir dîné<sup>27</sup>, nous prenons le sac à dos pour la poudre et la boîte pour les détonateurs. Le tout doit être porté séparément. Le chef de poste qui se trouve à la poudrière nous distribue la poudre et les détonateurs et inscrit le nombre prélevé sur son cahier des charges<sup>28</sup>. Rapidement, retournés au chantier, les mineurs vérifient les trous avec le bourroir de 2 mètres, en bois, ou plastique, pour voir s'il ne reste rien qui pourrait gêner l'introduction des cartouches. Le mineur place les cartouches amorcées, avec le détonateur au fond du trou et complète ensuite par 5 ou 6 cartouches derrière. Après avoir introduit les 5 ou 6 cartouches amorcées, le mineur complète la charge de chaque trou de mine, selon la longueur. A la fin, tous les trous seront obstrués par un bouchon de terre glaise, pour empêcher que le trou fasse canon. Au mineur maintenant de procéder au raccordement des fils électriques qui seront ensuite raccordés à la ligne du tir, dont le branchement est vérifié et mis en court-circuit à l'emplacement du poste de tir qui se trouve à une centaine de mètres de l'avancement selon les chantiers. Vingt minutes avant la sortie, les ouvriers partent du chantier qu'ils ont gardé jusqu'à présent, une fois le tir chargé. Ils vont vers le poste de tir et pratiquent une ultime révision [...] pour déceler un détonateur éventuellement défectueux. Si tout va bien, la ligne de tir sera branchée sur l'exploseur sur lequel se trouve la poignée pour faire exploser le tir. Après, c'est la remontée, tout le monde quitte le fond. Les ventilateurs se mettent en route

---

<sup>26</sup> Les outils permettant de creuser étaient équipés d'arrivée d'eau pour éviter l'émission de poussière lors du contact avec la roche, limitant ainsi les risques d'inhalation par les mineurs. La silicose est une maladie fréquente chez les mineurs, elle est due à l'inhalation de poussières de silice dans les mines.

<sup>27</sup> Repas du midi.

<sup>28</sup> Registre du dépôt d'explosifs et des détonateurs.

pour faire partir les gaz nocifs ». Suite à ces différentes phases, les mineurs transportent le minerai au jour.

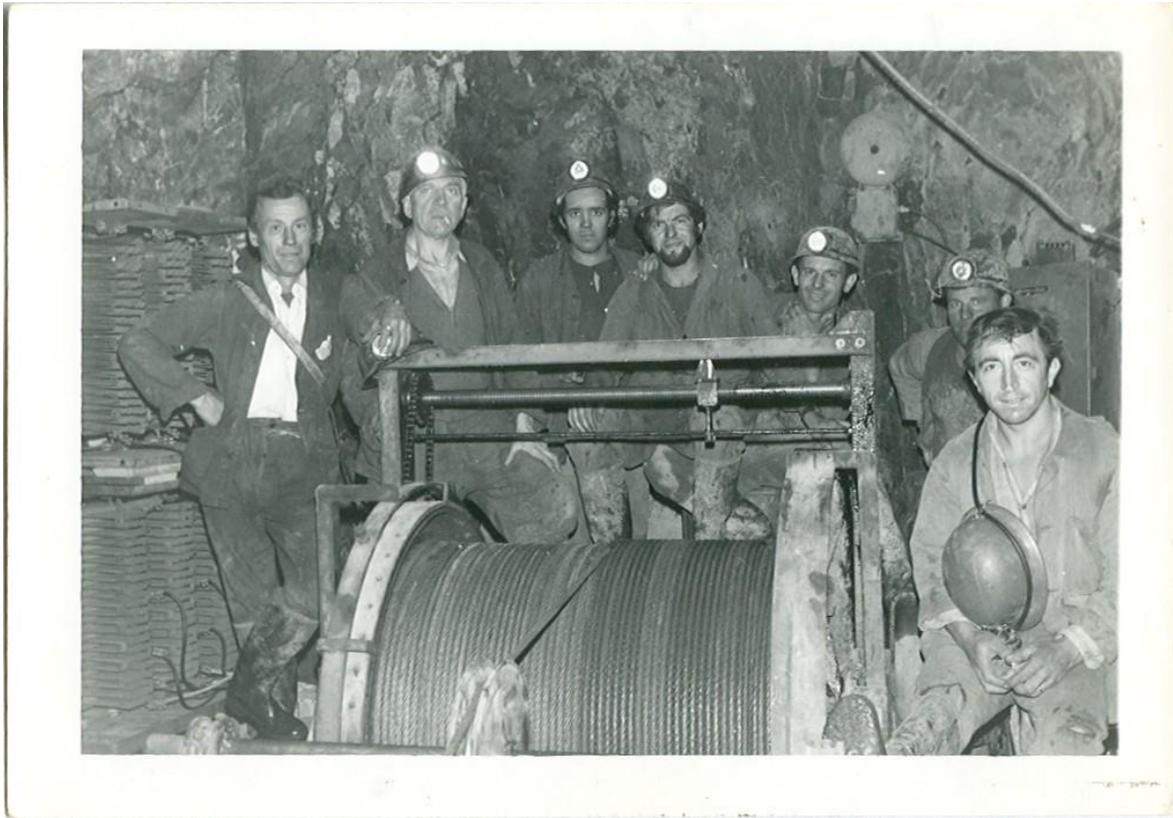


Figure 25 : Un groupe de mineurs au fond devant un treuil électrique servant à faire remonter des wagonnets dans une galerie en pente.

(Source : Archives privées)

## Le transport du minerai au jour

Le transport du minerai sur voie ferrée s'appelle le roulage. Des galeries spécifiques étaient creusées pour remonter le minerai à la surface.

*« Nous on faisait chaque semaine une rame de 40 berlines. On allait en-dessous des trémies pour charger, dessus les trémies c'étaient les mineurs qui arrachaient le minerai. Ils mettaient ça dans les trémies et nous dessous on tirait. Une berline, combien elle faisait ? Deux tonnes. On attachait tout ça, les quarante, puis on emmenait tout ça au puits 1 et on encageait. Alors une cage montait à plein et l'autre descendait à vide ».*

*Témoignage n°1*

A l'époque, les berlines remontaient le minerai par le puits n°1.

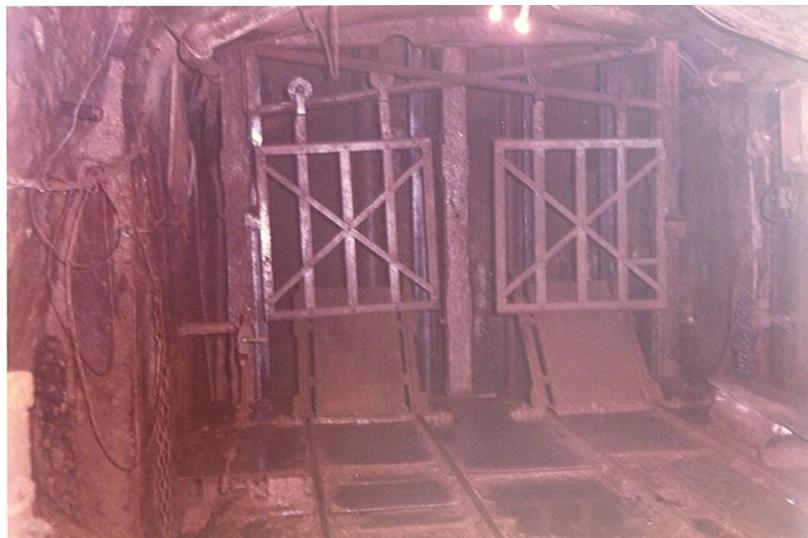


Figure 26 : Les berlines transportant le minerai et les cages du puits reliant le sous-sol à la surface

(Source : Archives privées)

Dans le passé, on effectuait un tri manuel à la surface des puits, il s'agissait souvent de femmes et d'enfants. Ils triaient le minerai en fonction de sa taille et de sa qualité, pour l'envoyer ensuite à l'usine de préparation mécanique.

A l'époque moderne, le tri ne se fait plus par des ouvriers, il est réalisé soit par des systèmes mécaniques avant son arrivée à l'usine soit directement à l'usine. Au niveau du puits n°1 et de la mine de la Croix de Pallières, le minerai était remonté à la surface par les mineurs à travers un système de trémie, il était ensuite chargé dans des camions bennes qui le dirigeaient vers

la laverie pour être concassé et traité. Pour que les méthodes de traitement soient efficaces, il faut que la granulométrie du minerai soit fine et régulière.

Concernant la mine Joseph, un système de trémie et de téléphérique faisait remonter le minerai extrait. Situés en-dessous, des camions le récupéraient et le remontaient vers la laverie de la Croix de Pallières.



Figure 27 : Système de transport du minerai au niveau des cages du puits de la concession de La Coste à Durfort  
(Source : Archives privées)

Au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, la laverie<sup>29</sup> de la Croix de Pallières n'existe pas et les minerais des différentes concessions sont transportés à la laverie de Tornac pour être traités et enrichis. Lorsque la Société *Vieille Montagne* exploite les mines (à partir du XX<sup>ème</sup> siècle), une laverie est construite et tout est concentré au niveau de la Croix de Pallières proche des principaux puits, ce qui en termes de transport est moins coûteux.

---

<sup>29</sup> Autre appellation pour l'usine de préparation et de traitement du minerai.

## L'usine de préparation et de traitement

En fonction des périodes, différentes méthodes de traitement du minerai se sont succédées. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'usine de préparation mécanique de Tornac effectue un enrichissement du minerai grâce à des techniques et machines mécaniques.

En effet, l'usine permettait un traitement mécanique du minerai visant à l'enrichir et le préparer à la phase métallurgique qui l'attendait plus tard à l'usine de la Grand Combe. Lorsque le minerai arrivait à la laverie, différentes machines permettaient de trier et traiter la roche. Le minerai était d'abord concassé puis en fonction de sa qualité et de son calibre, il était envoyé dans les ateliers de préparation mécanique. Dans ces ateliers, plusieurs machines le préparaient et retiraient le plus de parties stériles afin de récupérer un minerai avec une forte teneur en plomb ou en zinc. A l'époque, il s'agit de machines comme le bocard à eau, le trommel, la crible à piston, le caisson allemand, les tables dormantes puis les tables à secousses...

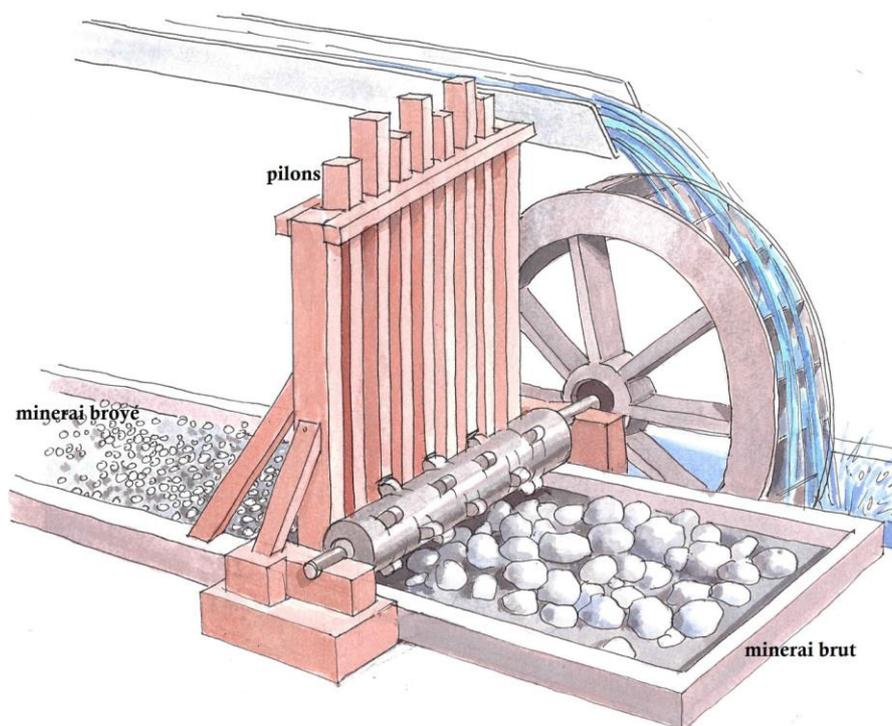


Figure 28 : Le Bocard  
(Dessin : Jacques Plan)

Par exemple, le bocard est un appareil hydraulique servant à broyer le minerai. Il est constitué d'une série d'auges métalliques contenant le minerai sur lequel retombe un lourd marteau en métal, placé au bas d'une tige verticale soulevée régulièrement par une roue hydraulique ou une machine à vapeur. Suite à l'action de cette machine, le minerai brut est broyé et peut passer à l'étape suivante de transformation.

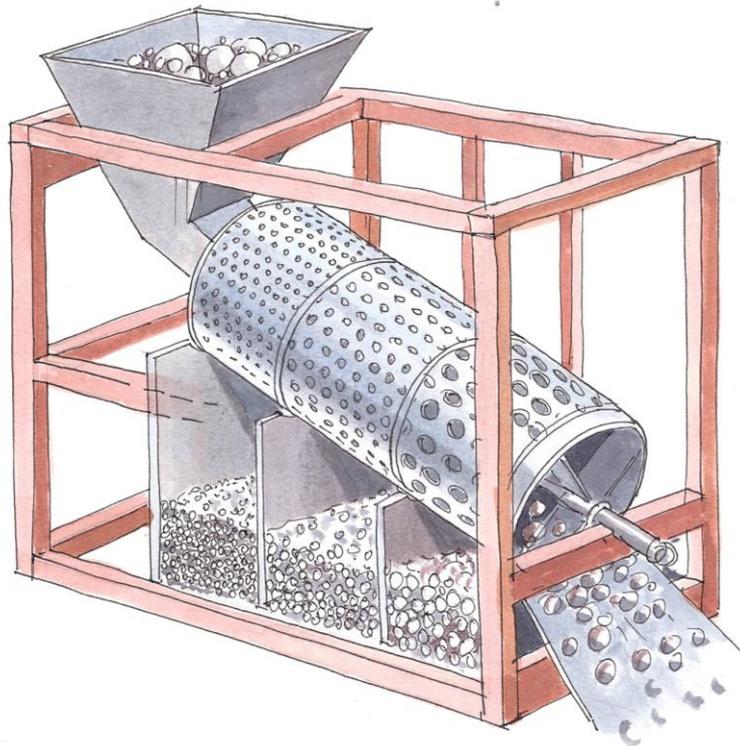


Figure 29 : Le trommel  
(Dessin : Jacques Plan)

D'autres machines existent comme le trommel. Il s'agit d'un crible formé d'un cylindre oblique percé de trous calibrés et dont la rotation fait descendre le contenu (minerai concassé). En tournant sur lui-même, il permet un classement des minerais broyés en fonction de leur grosseur. Cette étape permet de classer le minerai en fonction de sa taille après qu'il ait été broyé.

L'usine moderne, située à la Croix de Pallières, traitait le minerai de manière différente. Les progrès techniques du XX<sup>ème</sup> siècle ont permis de développer des traitements mécaniques, thermiques et chimiques du minerai permettant d'extraire séparément le plomb, le zinc et la pyrite de fer.

La première opération était le concassage qui réduisait la taille des blocs (graviers) et permettait de les préparer aux phases suivantes. Le minerai brut stocké en trémie béton, capable de résister au choc de la chute d'un bloc, passait par un concasseur à mâchoires afin de donner des morceaux de l'ordre du décimètre. La trémie vibrante séparait ces morceaux qui étaient reconcassés dans un concasseur à cône Symons fournissant une granulométrie maximale très régulière, probablement de l'ordre du centimètre, voire moins.

Dans un deuxième temps, le broyage transformait le minerai en sable fin, apte au traitement chimique. Des systèmes de classificateurs envoyaient les minerais prêts pour la phase suivante et les autres recommençaient la phase de broyage.

La dernière étape était plus complexe, il s'agissait d'un traitement permettant de séparer les minerais de leur gangue (leur partie stérile). De manière simplifiée, le minerai était déposé dans l'eau et mélangé à des produits chimiques qui allaient se fixer sur le minerai recherché et laissaient les parties stériles. Lors de la réaction chimique, les grains des minerais recherchés arrivaient à la surface en mousse et les parties stériles restaient en profondeur. La mousse de la surface était récupérée et filtrée, ce qui conduisait à un concentré de plomb, de zinc ou de pyrite. Après récupération, le reste était rejeté comme stériles et constitue aujourd'hui l'accumulation de sables fins présents sur la digue de stériles de Thoiras. L'usine de traitement de la Croix de Pallières aurait produit près d'un million de tonnes de stériles.

*« On l'appelle bassin de décantation, mais il n'y avait pas de bassin. On talussait la terre au fur et à mesure. Le stérile qu'on sortait on l'expédiait là-haut avec des manches, par la pression. On ramassait ce stérile, y'avait un type qui faisait que ça, que travailler là-haut. »*

*Témoignage n°1*

Après ce traitement, les concentrés sont transportés par camion jusqu'à la gare d'Anduze où le plomb est envoyé à l'usine Pennaroya dans le Pas-de-Calais, le zinc à l'usine *Vieille Montagne* de Viviez en Aveyron et la pyrite à l'usine Péchiney de Salindres dans le Gard (archives *Vieille Montagne*). Ces concentrés seront préparés pour être fondus et transformés en métal ou autre.

Malgré l'aspect « secondaire » de ces mines en comparaison des houillères, la commercialisation des produits dépassait le marché local pour innover différentes régions de France. En ce sens, l'activité minière ne se situe pas dans une économie de subsistance comme celle des activités artisanales de la région.

## La mine et le territoire

### La vie ouvrière

L'activité industrielle de la région a été source d'emploi durant les différentes périodes d'exploitation. En effet, les propriétaires des mines employaient essentiellement de la main d'œuvre locale. Les mineurs venaient des communes d'Anduze, Saint-Félix-de-Pallières, Thoiras, Tornac, Monoblet, Durfort, Lasalle, Sauve et Saint-Hippolyte-du-Fort. Après la seconde guerre mondiale, quelques employés étrangers travaillaient à la mine : des allemands (prisonniers de guerre), des italiens et des espagnols, mais ils étaient très peu nombreux.

Les deux périodes les plus fastes en matière d'emploi se situent autour du XIX<sup>ème</sup> siècle, lors du fonctionnement de la laverie de Tornac et pendant l'exploitation moderne de la société *Vieille Montagne* (à partir de 1950). Les mines auraient accueilli sur ces périodes un nombre relativement important d'ouvriers. Le tableau ci-dessous récapitule, à partir de deux sources, les statistiques des ouvriers entre 1856 et 1954 (Figure 30).

Dates	Nombres d'ouvriers
1856	9
1865	270
1906	17
1932	50
1948	88
1953	169
1954	175

Figure 30 : Le nombres d'ouvriers mineurs entre 1856 et 1954

(Source : Michel WIENIN base BASIAS et Michel Vincent : Les mines des Cévennes, 2006)

Ces données regroupent les ouvriers des différentes concessions de « La Croix de Pallières », « Pallières et Gravouillère » et « Valleraube ». C'est au XIX<sup>ème</sup> siècle que l'on atteint le nombre maximal d'employés à la mine : 270 mineurs auraient été employés en 1865 par

l'industrie locale. En comparaison, l'exploitation moderne (années 1950) employait moins d'ouvriers. Il s'agit pourtant de la période la plus productive. Ce nombre s'explique peut-être par les progrès techniques et la mécanisation qui ont réduit progressivement le nombre d'employés.

Le travail de mineur demeure rural et familial. La main d'œuvre est locale, provenant des petits villages aux alentours. Une transmission familiale se retrouve :

*« Ton père y avait travaillé et même mon frère je crois qu'il avait été remplacé  
aux sondages [...] Les Méjean ils y étaient tous, y compris Camille ».*

*Témoignage n°1*

Les relevés nominatifs des employés<sup>30</sup> illustrent cette transmission, on retrouve régulièrement les mêmes noms, les frères, les pères, les grands-pères travaillant ensemble à la mine. Malheureusement, ces différents relevés n'ont pas permis de retracer avec justesse le nombre d'employés sur la période. Ces derniers concernent uniquement les emplois de la concession de « La Croix de Pallières » entre 1922 et 1941. Il semble qu'à certaines dates, certaines listes manquent pour quelques communes. Il est difficile de savoir si ce manque peut être attribué à une perte de documents ou s'il reflète l'absence d'ouvriers dans certaines communes à certaines périodes. Toutefois, ces documents donnent un aperçu général de l'origine des mineurs sur cette concession. Près de 80% des ouvriers travaillant à la concession de « La Croix de Pallières » vivaient à Anduze. Les autres, résidaient principalement à Saint-Félix-de-Pallières ou à Tornac.

---

<sup>30</sup> Registres issus des archives départementales du Gard.

*Concession de la Croix de Pallières*

*Relevé nominatif des ouvriers au 1<sup>er</sup> Janvier 1930*

N <sup>os</sup>	Noms et Prénoms	commune du domicile de chacun des ouvriers	Commune sur le territoire de laquelle les ouvriers travaillent
1	Caselli Guido	<u>Anduze</u>	Chorier
2	Caselli David	"	"
3	Armand Lucien	"	"
4	Hametti Giuseppe	"	"
5	Hametti Antonio	"	"
6	Moreno Rosa	"	"
7	Munoz Rosa	"	"
8	Faire Charles	"	"
9	Longe Léon	"	"
10	Maurin Rouma	"	"
11	Bosty Marius	"	"
12	Couyre Fernand	"	"
13	Bouquet Georges	"	"
14	Piliogri Giuseppe	"	"
15	Munoz Bernard	"	"
16	Lauriol Edmond	"	"
17	Bordarin Edilmon	"	"
18	Bon Lucien	"	"
19	Abril Hignel	"	"
20	Longe Maurice	"	"
21	Codomo Abraham	"	"
22	Sequir Georges	"	"
23	Abril Angel	"	"

Figure 31 : Relevé nominatif des employés de la Croix de Pallières en 1930

(Source : Archives départementales du Gard)

Le recrutement pour l'industrie minière a joué un rôle important dans l'économie des différentes communes. Ces emplois ont permis une amélioration du niveau de vie de certaines familles. A l'époque, le métier de mineur y était considéré comme un travail « stable »<sup>31</sup> et bien rémunéré. L'expression « *Femmes de mineurs, femmes de seigneurs* », qui se retrouve dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle, illustre cette idée.

<sup>31</sup> Stable dans le sens où, à l'inverse d'un agriculteur, le mineur est sûr d'être rémunéré tous les mois, ses revenus ne dépendent pas de facteurs extérieurs (climat, catastrophes naturelles...)

En effet, de nombreux mineurs interviewés évoquent leur salaire et leurs conditions de vie. La grande majorité, paysan avant d'être mineur, compare les deux métiers et explique le changement qu'a représenté la mine en termes de niveau de vie :

*« Ce qui nous avait amené de l'Ardèche, c'est qu'on avait une petite propriété qui n'était pas rentable, c'était trop pénible. [...] A l'époque à la mine, on gagnait trois fois mieux qu'un ouvrier agricole ». Témoignage n°1*

La plupart des mineurs interviewés étaient des paysans avant de devenir mineurs, pour eux il s'agit d'une véritable transition. Ces derniers rattachent systématiquement l'exploitation agricole à un travail pénible et précaire.

*« Nous on venait des Cévennes, on gagnait rien [...] on était locataire d'un propriétaire, alors pour la ferme il fallait donner la moitié des châtaignes, rien que pour la ferme. [...] Heureusement, il y avait un troupeau, on avait une quarantaine de bêtes. Il fallait faire les vers à soie. Les vers à soie, ils devenaient gros. Quand ils étaient prêts à faire, ils crevaient tous. Quand il pleuvait, qu'il tombait de l'eau comme ça, on allait ramasser les feuilles avec l'âne. Et moi j'en avais ras le bol, tu gagnais rien, tu crevais la faim. Et je suis parti à la mine. Et après moi tout seul je gagnais plus de sous que 3 ou 4 fermiers réunis là-haut. Et rien que ma journée valait les cinq ou six journées des autres. C'était rude mais c'était payé. Ça a toujours été payé. » Témoignage n°3*

Au contraire, d'autres témoignages évoquent une vie « d'ouvrier moyen » et considèrent le métier peu payé par rapport à la difficulté et à la dangerosité du travail. Certaines familles expliquent que les mineurs font régulièrement des « petits boulots » à côté afin d'assurer un complément financier.

Malgré les difficultés et la dangerosité, certains considèrent que le métier n'était pas plus dur qu'un autre. D'autres, analysent cette activité différemment. Deux visions du métier s'opposent, une plus idéalisée que l'autre.

« C'est un travail dur. Il faut un temps d'adaptation qui varie selon les sujets.

Nous sommes souvent exposés au risque ; les éboulements ; les cheminées donnant accès aux différents niveaux, servant également à évacuer le minerai où nous pourrions chuter dangereusement. Les grosses pièces de bois que nous devions mettre en place pour tenir le « toit » étaient très lourdes. Nous risquions souvent de se faire coincer contre les parois d'un wagonnet mal freiné. [...] Notre niveau de vie était celui d'un ouvrier moyen. Subvenir à nos besoins les plus nécessaires, vivre sans s'endetter » Témoignage n°9

Les mineurs sont confrontés à de grands dangers dans la mine. Même si ces dernières ne sont pas concernées par les coups de « grisou », les gaz toxiques qui s'échappent constituent un danger important. Les risques d'éboulements et d'inondations sont aussi fréquents. Suite aux différents témoignages que nous avons pu récolter, il apparaît que les conditions de travail des mines de la Croix de Pallières étaient bonnes. Bien-sûr, il s'agit d'un métier initialement très dangereux et très physique. Mais les normes de sécurité semblaient être respectées et il vrai que nous n'avons pas trouvé de trace d'accident grave dans les documents d'archives. Toutefois, selon les mineurs lors de l'exploitation moderne, il y aurait eu deux accidents sérieux liés à des éboulements. Le premier a été causé par un important éboulement, le mineur touché aurait perdu une jambe.

*« Je crois que celui qui s'était le plus abîmé c'est Vincentini quand le caillou était tombé sur sa jambe et que ça lui avait coupé la jambe [...] quand il va pour manger dans sa galerie, sur sa tête il y avait un rocher, ils l'avaient sondé, c'était solide... ! Il s'assoit et ban ! Il lui avait broyé la jambe. ».*

*Témoignage n°2*

Le second blessa gravement un mineur aux jambes suite à un éboulement de stérile :

« Le plus grave accident, auquel j'ai assisté c'est celui d'un ouvrier pris sous un éboulement. Ils étaient ensevelis complètement sous 80cm « de fines » de résidu de stérile de la laverie, fin comme du sable de la mer mais humide, qui nous servait à remblayer hydrauliquement.

Nous étions juste assis pour prendre sous le remblai, on s'est précipité, un camarade qui était heureusement au chantier à côté avait pu dégager sa tête pour qu'il respire. Nous l'avons dégagé prudemment, sans gants. Au bout d'un moment, nos mains étaient ensanglantées. C'était vers les années 1960 et la direction ne nous donnait pas de gants qui sont maintenant obligatoires. On creusait un trou au milieu d'une butte et le risque d'être nous-mêmes ensevelis nous guettait. [...]

Le corps dégagé à trois nous nous sommes aperçus que ses jambes étaient prises derrière une poutrelle à la hauteur des tibias qui étaient brisés tous les deux. Quand nous nous sommes aperçus de cela nous avons téléphoné au jour, à la maîtrise, qui faisait venir immédiatement le docteur du village le plus proche. Il est venu nous rejoindre et il a fait deux piqûres, une de solucamphre et une de morphine. Ce qui nous a permis de respirer un peu, nous avons de cette terre fine dans les yeux, les oreilles et la bouche. Puis, nous avons fini de dégager le corps. Nous l'avons mis sur un brancard et avons dû à 4 ou 6 le porter à la galerie principale pour le poser sur un wagonnet et le rouler jusqu'au puits d'extraction où se trouvaient les cages. C'était pas facile de l'allonger dans la cage et j'ai dû le prendre sur mes genoux pour le remonter. Les secousses de la cage faisaient crisser ses membres brisés, j'ai encore aujourd'hui le bruit dans mes oreilles. Arrivés au jour, l'ambulance était là pour l'emporter à l'hôpital des mineurs à Rochebelle, pour lui donner les soins nécessaires. »

Témoignage n°9

Là encore, il semble que deux visions se confrontent. Certains mineurs expliquent que les accidents étaient rares et qu'ils se sentaient relativement en sécurité. D'autres, comme ce témoignage, sont marqués par certains accidents ainsi que la dangerosité du métier et se trouvent être beaucoup plus critiques par rapport aux conditions de travail. Le métier reste très dangereux et même si le nombre d'accidents est faible, en comparaison à d'autres bassins miniers, les mineurs sont soumis au risque. Ce danger entretient une très forte solidarité entre les mineurs. En effet, tous les mineurs interviewés malgré leurs divergences d'analyses évoquent leur métier avec une certaine fierté. Ils insistent tous sur les rapports qu'ils entretiennent entre mineurs et la grande solidarité qui existe entre eux. La mine c'est avant tout une famille, une communauté.



Figure 32 : Les mineurs en pause au fond

(Photographie : Archives privées)

*« C'était un travail de frères qu'on faisait là, parce que n'importe lesquels on s'entendait »*

*« C'était une vie de famille, autant les chefs que le personnel ».*

*Témoignages n°2*

Quoi qu'il arrive, les mineurs s'entraident lors des accidents. Comme l'évoque un des témoignages, ils sont prêts à se mettre en danger pour les autres. Cette perception se retrouve dans l'intégralité des entretiens. La mine représente toute une vie. Ce lien social fort s'explique en partie par les caractéristiques de cette mine. Il s'agit d'une exploitation moyenne qui fonctionne en petit effectif et rassemble la population locale. En effet, cette proximité est souvent abordée lorsqu'ils évoquent les relations entre mineurs mais aussi avec leurs supérieurs.

*« Celui qui était chef, le maître mineur on jouait au ballon le dimanche ensemble. Y avait les chefs de poste, les maîtres mineurs et les ingénieurs au-dessus de nous. Mais c'était une petite mine tout le monde se connaissait bien. »*

*Témoignage n°6*

Les mineurs qui ont eu l'occasion de travailler dans d'autres mines, plus grandes, à la fermeture de la Croix de Pallières évoquent des difficultés d'adaptation à plusieurs niveaux. Le travail est perçu comme plus dur et plus dangereux.

*« A Montsalvy, là où ils nous avaient envoyé. Moi j'y suis pas resté. [...] Ils faisaient que des chambres, des chambres, des chambres. Alors ce que je vous ai raconté tout à l'heure c'est ce qui se passait. Quand vous avez dix tonnes suspendues au-dessus de vos têtes, est-ce qu'elles sont solides ou pas ? Qu'est-ce qu'il y a dessus, trois ou quatre mètres dessus, du dur, du pas dur, une couche de sable, de marne, une faille ? On peut pas le savoir et c'est là que les types se faisaient prendre. Alors il y avait deux ou trois morts par an. »*

*Témoignage n°3*

De même, les rapports avec la hiérarchie sont différents, plus conflictuels. Un mineur raconte ses relations avec ses chefs à la mine de Saint-Laurent-le-Minier :

*« Parce qu'il y en a certains des cadres toutes choses que disaient les mineurs c'était une connerie pour eux. Ils se sentaient supérieurs. Et puis rien qu'un cadre qui fait la loi anormalement, ça se dit de l'un à l'autre et ça arrive qu'il soit mal reçu. Enfin à la Croix de Pallières c'était pas vraiment ça. »*

*Témoignage n°6*

Les rapports avec la hiérarchie semblent moins conflictuels que dans d'autres bassins miniers, mais les mineurs n'oublient pas de défendre leur statut pour autant. Les syndicats CGT et CFDT sont bien présents et organisés dans l'entreprise. Il a été difficile de retrouver des documents d'archives sur les mouvements de grève effectués sur ce site, mais les témoignages recueillis évoquent certaines périodes et certains mouvements.

*« Oh oui, il y avait eu des grèves. Il y en avait quelques-uns qui voulaient renverser la voiture du directeur. Il avait une traction avant à l'époque, Monsieur Simon, le directeur. Eh bien, ils étaient quelques-uns et ils voulaient lui renverser sa voiture. C'était des revendications surtout pour l'amélioration des conditions de travail. Oui parce qu'à un moment la Vieille Montagne, elle avait fait un faux pas. Elle n'avait pas monté régulièrement les échelons des ouvriers. Mais puis après, Robert il avait les bras longs, je sais pas où c'est qu'il s'est adressé, il a fait toucher un retard à beaucoup d'ouvriers. Je crois que ça a coûté assez cher à la Vieille Montagne. C'était un syndicaliste fervent Robert ». Témoignage n°1*

D'ailleurs les mineurs comparent souvent leurs statuts avec les ouvriers des houillères d'Alès. Les mineurs de la Croix de Pallières disposaient du même régime social que ceux des houillères, la seule différence était le statut juridique de la mine<sup>32</sup>. Les mines de la Croix de Pallières sont des exploitations moyennes voire petites, mais s'insèrent dans le fonctionnement global des mines du Sud de la France.

*« C'était privé mais on avait la même caisse autonome que les houillères pour les retraites et tout. Pour la retraite, les accidents et tout ça, on était assujetti au régime des houillères. Ça formait 4 groupes : à la Grand 'Combe c'était le groupe nord, à un autre endroit le groupe est, nous c'était le groupe sud. Alors ça englobait ces petites mines comme la Vieille Montagne, Pennarroya là-haut, à Carnoulès ou Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille ».*  
*Témoignage n°1*

La Société *Vieille Montagne* n'a pas développé de véritables politiques paternalistes dans ce bassin minier. On ne retrouve aucune cité ouvrière ni aucune forme de logement ouvrier. Les mineurs habitent dans les villages aux alentours et se déplacent en voiture ou à vélo pour aller travailler. Le paysage des mines de la Croix de Pallières n'est pas marqué par une organisation urbaine reliée à la mine. Ce manque d'infrastructure minière explique en partie l'oubli progressif de cette activité.

---

<sup>32</sup> Entreprise privée, mine n'appartenant pas à l'Etat.

## Une activité importante pour le territoire

L'impact des mines sur l'économie régionale reste difficile à déterminer avec exactitude car nous ne disposons pas de statistiques d'époque. Toutefois, il est logique d'imaginer que l'activité minière a permis un développement économique de ces régions. Tout d'abord, les emplois générés par l'industrie minière ont permis de diversifier l'économie et ont certainement participé à augmenter l'attractivité de la région. De même, nous avons vu précédemment que l'activité minière a joué un rôle important dans le processus de fabrication des vases d'Anduze et l'industrie potière de la commune de Tornac. Dans tous les cas, il semble improbable qu'une telle activité ait perduré pendant près de deux siècles sans apporter aucune retombée économique pour le territoire et la société. Une archive de la municipalité de Saint-Félix-de-Pallières confirme l'importance de l'industrie minière comme source de revenu et d'attractivité pour la commune. Une délibération municipale du 7 février 1937 traite de la reprise de l'activité : « Monsieur le Maire (Coutelle Léon) fait remarquer au Conseil Municipal que la non exploitation des mines cause de sérieux préjudices à la commune. Le Conseil Municipal considérant que ladite exploitation procure à la commune un revenu intéressant, considérant que la non exploitation a causé la dépopulation de la commune, considérant que la reprise des travaux produirait sûrement une augmentation de la population et certainement beaucoup de mieux être dans certaines familles, considérant que la reprise des affaires doit permettre au concessionnaire la reprise des travaux, invite les pouvoirs publics à faire une intervention efficace auprès de la Société *Vieille Montagne*. Une copie de la présente délibération sera adressée à Monsieur le Député du Vigan et à Messieurs les Sénateurs du département ». De même, une délibération du conseil municipal de Tornac, le 2 septembre 1962 évoque les répercussions des fermetures des mines sur leur économie. Il ne s'agit pas de la mine de la Croix de Pallières, mais la délibération illustre l'importance des mines pour l'activité des familles de la commune : « Le Conseil municipal vivement ému par l'annonce de la fermeture des mines de Saint Sébastien d'Aigrefeuille, fait qui va contribuer au chômage des travailleurs de notre commune émet le vœu qu'une solution soit trouvée pour donner du travail aux mineurs frappés par cette fermeture et que par priorité soit examinée la situation des pères de famille. Le Conseil décide de soutenir l'action des mineurs réduits au chômage. ».

De nombreux témoignages reviennent sur l'importance des mines dans le développement des commerces et de l'économie locale :

*« Cette mine ça faisait bien vivre Anduze. Ici c'était pas comme maintenant, il passait sans arrêt des ambulants, des charcutiers deux fois par semaine, le boucher, le boulanger, les épiciers [...], le marchand de chaussures, de vêtements. [...] En tout cas, ça aidait bien à faire vivre les commerces de la région parce que le mineur à l'époque, il n'économisait pas ! ».*

*Témoignage n°1*

Là encore, il est difficile de déterminer avec certitude l'impact de l'activité sur la pérennité des commerces de l'époque, car ce type de marchands ambulants était relativement fréquent dans le passé. Toutefois, la consommation des mineurs devait permettre une clientèle régulière et dynamisait certainement l'économie locale. De nombreux anduziens s'accordent à dire que la fermeture des mines en 1971 a engendré un départ important de population et une fermeture des commerces de proximités. En effet, les recensements de population de l'époque enregistrent une diminution de la population entre 1968 et 1975. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, Anduze connaît une augmentation constante de sa population jusqu'à environ 3000 habitants en 1968. Dès 1975, la population passe sous le seuil de 2800 habitants.<sup>33</sup> Il reste difficile de relier cette perte à la fin de l'activité minière, mais le nombre d'employés étant important pour la commune il est probable que ce soit une des explications. Nombres d'habitants parle d'une « ville morte » à la fermeture des mines de la Croix de Pallières mais aussi des houillères d'Alès. Cette dynamique ne se retrouve pas pour la commune de Tornac car le principal de l'activité minière se situe au XIXème siècle. De plus, le nombre d'employés reste bas dans ce secteur, entre 1922 et 1941 on dénombre 1 à 3 employés par an sur la concession de la Croix de Pallières.

---

<sup>33</sup> Source : Données EHESS Cassini.

A l'époque, le métier de mineur est très respecté et influence l'organisation et les pratiques sociales des familles et même de la communauté. De nombreuses activités, en lien avec le métier de mineur, sont faites sur le territoire.

*« A Anduze il y avait une étape de cyclisme organisée, je me rappelle plus où ça passait. Il y avait une fête des mineurs à la gare d'Anduze chaque année. »*

*Témoignage n°6*

Cette étape de cyclisme se retrouve dans les délibérations municipales de Tornac. L'étape passait par le territoire de la commune et la municipalité aidait l'association du Comité d'Organisation des Mineurs de la Croix de Pallières dans le financement de leurs actions : « Le Président expose au conseil qu'il a reçu une demande de subvention du comité organisateur du Grand Prix des Mines de Saint-Felix-de-Pallières à Anduze et les invite à délibérer. Le Conseil après en avoir délibéré : Vu que quelques mineurs de Saint-Félix habitent Tornac, vu que la course traverse Tornac, décide d'allouer une subvention de 2000 francs à prendre sur les fonds libres de la commune. Le Conseil pris Mr le Sous-Préfet de bien vouloir approuver cette délibération ». Des années 1961 à 1967, la municipalité de Tornac subventionnera cette association.

De même, elle aidera les mineurs lors de mouvements de grève : « Le Président expose que depuis le 1er mars dernier, les mineurs du bassin houiller des Cévennes sont en grève de solidarité avec l'ensemble des mineurs du territoire. Cette grève se prolonge et depuis près de trois semaines, la paye ne rentre plus chez les ouvriers et malheureusement, certaines familles se trouvent dans une situation désastreuse. Nous ne pouvons-nous désintéresser du sort de ces travailleurs et de leurs familles, et dans la mesure de nos moyens, notre devoir est de les secourir. Dans un but d'humanité, je vous propose d'allouer une subvention exceptionnelle de 500 francs. Cette subvention étant versée à l'Amicale des Maires du Gard qui, pour le moyen de sa cause de solidarité en fera une équitable répartition en faveur des familles les plus déshéritées. Les crédits nécessaires seront prélevés sur les dépenses imprévues. (Adopté à l'unanimité) ». La municipalité s'investira directement dans la cause des mineurs. Ce type de réactions illustre l'importance de ce métier du point de vue de la municipalité et la forte solidarité de la société envers les mineurs.



Figure 33 : Un méchoui organisé entre les mineurs  
(Source : Archives privées)

Différentes fêtes étaient organisées autour de l'activité des mineurs. La fête de la Sainte-Barbe, patronne des mineurs, constituait une coutume très importante pour eux et était fêtée chaque année. On retrouve, comme dans d'autres bassins miniers, un fort investissement de la mine dans la vie associative du territoire et l'organisation d'évènements pour les mineurs et le reste de la population. Les ouvriers racontent que chaque année avait lieu une fête des mineurs à la gare d'Anduze. Cette dernière était apparemment très réputée et faisait venir beaucoup de monde. De même, de nombreuses activités étaient organisées sur le territoire (concours de boules, lotos, activités sportives...). La société *Vieille Montagne* organise à Noël une grande fête réunissant les mineurs et leurs familles. Un spectacle était fait par les enfants et certains parents. A cette occasion, la société distribue des cadeaux aux familles. Ce paternalisme renforce la cohésion et l'appartenance des mineurs. L'entreprise apparaît alors comme une mère nourricière offrant une aide, une protection sociale et des loisirs.

*« Moi je le vois toujours Combalusier (directeur) sur la scène, il donnait les cadeaux aux gamins. C'est vrai que les cadeaux ils étaient bien. C'était un jouet et en même temps, ils donnaient des tricots de peau, du linge pour les gamins. C'était pas mal, c'était bien. » ; « Et il y avait un spectacle, les enfants des mineurs jouaient et les parents jouaient. Monsieur Marceron il jouait, sa femme, et certains autre aussi. C'étaient eux qui montaient les spectacles, c'étaient les ingénieurs. » Témoignage n°1*

La mine apparaît alors comme une communauté à part entière, impliquant des représentations et des pratiques sociales particulières. Le monde de l'industrie minière semble omniprésent dans la vie sociale des familles.



Figure 34 : Une famille devant le puits n°1

(Source : Archives privées)

Les mines de la Croix de Pallières ont constitué une activité relativement importante pour les communes de Tornac, Anduze, Thoiras, Saint-Félix-de-Pallières et Durfort-et-Saint-Martin-de-Sossenac pendant près de deux siècles. Malgré leurs aspects « secondaires », elles ont pourvu un nombre d'emplois non négligeables et ont participé au développement de l'économie locale. A travers deux siècles d'activité, elles ont impacté l'identité des communes et le quotidien de la population. Les paysages et les vestiges représentent aujourd'hui les dernières traces de cette activité encore très prégnante dans la mémoire de certains. Il semble important de ne pas oublier ce passé. A la fois car il a représenté une partie importante de l'histoire de ces territoires, mais aussi car il questionne une société passée et son impact contemporain. Elaborer des actions de communication et de valorisation autour de la mine peut permettre une certaine médiation entre passé et présent et ainsi ouvrir le débat sur le travail de mémoire et l'intérêt de cette ancienne activité dans l'histoire et l'identité de Tornac.

## Bibliographie

- ALLUT Stéphane, BURGET Michel, FLEURY Jean, (2002), Clef pour la Cévenne : la châtelainie de Durfort : une histoire pour l'Histoire, Paris, l'Harmattan.
- BAILLY-MAITRE Marie-Christine, (2002), L'argent : du minerai au pouvoir dans la France médiévale, Paris, Edition Picard, coll. Espaces médiévaux.
- BAILLY-MAITRE Marie-Christine, (2004), Mines et métallurgie dans les Cévennes (Gard, Hérault), *Archéologie de la France – Informations*, Languedoc-Roussillon, [Consulté en 2017].
- BERNARD André, (1958), Contribution à l'Etude de la Province Métallifère Sous-Cévenole, Thèse de doctorat en sciences naturelles, Faculté des sciences de Nancy.
- BERNARD Francis, (1947), Terre de Tornac. Histoire naturelle et humaine d'un village de France, Anduze, Languedoc-Editions.
- BRGM, (2011), Actualisation des connaissances du potentiel minier français : le gisement à Zn-Pb(Ge) de la Croix de Pallières (Gard), Rapport final.
- CABANEL Patrick, (1998), Histoire des Cévennes, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 3ème édition.
- CHAUDESAIGUES Henri, (20<sup>ème</sup> siècle), Saint-Félix-de-Pallières. Souvenirs, anecdotes et autres curiosités... », Mémoires datant de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle.
- Conseil Général du Gard, (2005), Cévennes et filons métallifères : les mineurs de la *Vieille Montagne*. Plaquettes du Conseil Général du Gard.
- COUSTES Cécile, (2011), Le Bocard à Vialas en Lozère, mine et usine de traitement de la galène, minerai de plomb argentifère, Mémoire de maîtrise, Master 2 Valorisation et Médiation du Patrimoine, Université Montpellier III.
- DOMERGUE Claude, (2008), Les mines antiques. La production des métaux aux époques grecque et romaine, Paris, Ed. Picard.
- DUMAS Emilien, (1877), Statistiques géologique, minéralogiques, métallurgiques et paléontologiques du département du Gard, Tome III Exploitations, Industrie minérale, Paris Alès.

- DUPONT.C Michel, (1983), Des lumières dans la nuit. Evolution de la lampe de sûreté à flamme dans les houillères, du début du XIXème siècle à nos jours, Palaiseau, Ed PRG.
- DURAN Jean-Marie, (1995), Histoire des mines de fer et de la métallurgie en Cévennes, Alès, Association Terre Cévenole.
- Fédération historique du Languedoc-Roussillon, (1976), Mines et mineurs en Languedoc-Roussillon et régions voisines de l'Antiquité à nos jours, congrès Alès, Montpellier, Fédération historique du Languedoc-Roussillon-CNRS.
- FENELON Paul, (1955), Les mines françaises de plomb et de zinc, in : *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 26, fascicule 4, pp.272-291.
- GARCON Anne-Françoise, (1995), Les métaux non ferreux en France aux XVIIIe et XIXe siècles : Ruptures, blocages, évolution au sein des systèmes techniques, Thèse de Doctorat en Histoire : École des hautes études en sciences sociales Paris.
- GARCON Anne-Françoise, (1998), Mine et métal, 1780-1880 : les non-ferreux et l'industrialisation, Rennes : Presses universitaires de Rennes, Collection Art & Société.
- GUIOLLARD Pierre-Christian, (1983), En Cévennes, quand tournaient les molettes, Presse de Conseil Imprim, Tarbes.
- LEENHARDT René, (1972), Le gîte plomb-zincifère de la Croix-de-Pallières, Bulletin du BRGM, deuxième série, Section II, n°3, pp. 1 à 21.
- PARRAN Alphonse, (1859), Note sur les gîtes métallifères de Pallières, Annales des mines, cinquième série, Tome XV, Paris, Ed Dalmont et Dunod.
- ROLLEY Jean-Pierre, WIENIN Michel, La petite histoire du plomb et du zinc en Cévennes, site internet.
- ROUEIRE Mireille, BOISSON Françoise, LAURENT Robert (dir.), (1970), Les mines du Gard dans la première moitié du XIXe siècle, mémoire de maîtrise, Université Paul Valéry Montpellier.
- SIMONIN Louis-Laurent, (1867), La vie souterraine ou les mines et les mineurs, Paris, Deuxième Edition, Hachette. Disponible sur le site de la BNF Gallica.
- TAVES Laurent, (2006), Le vase d'Anduze, Bez-et-Esparon, Etudes et communication Editions.

- Union Minière France s.a, (1995), Renonciation à la concession de Valensole, Bagnolet.
- Union Minière France s.a, (1998), Renonciation aux concessions de La Croix de Pallières, de Valleraube, de Pallières et Gravouillères, Bagnolet.
- WIENIN Michel, (1989), Inventaire général du patrimoine industriel du Languedoc-Roussillon, DRAC, Dossier Usine de préparation de produit minéral Tornac (Les Auties).
- WIENIN Michel, (1999), Le petit patrimoine minier et industriel, *Causse et Cévennes*, n° 3.
- WIENIN Michel, (2007), La montagne, lieu de développement industriel. L'exemple du Languedoc-Roussillon, *In Situ, Revue des patrimoines*, n 8.

## Archives municipales

- Cadastre Naopélonien 1813 : Tornac et Saint-Félix-de-Pallières
- Cadastre actuel et matrices : Tornac et Saint-Félix-de-Pallières
- Délibérations municipales de Tornac et Saint-Félix-de-Pallières

## Archives départementales du Gard

- [8 S 54] Etat d'exploitation, déclaration annuelle des quantités extraites et vendues par les différents exploitants, détail des dépenses, montant du produit imposable de 1903 à 1909
- [8 S 55] Etat d'exploitation, déclaration annuelle des quantités extraites et vendues par les différents exploitants, détail des dépenses, montant du produit imposable de 1903 à 1909
- [8 S 56] Listes nominatives des employés et ouvriers occupés dans les mines ou industries annexes en 1921-1923
- [8 S 57] Listes nominatives des employés et ouvriers occupés dans les mines ou industries annexes en 1924-1925
- [8 S 58] Listes nominatives des employés et ouvriers occupés dans les mines ou industries annexes en 1926-1927

- [8 S 59] Listes nominatives des employés et ouvriers occupés dans les mines ou industries annexes en 1928-1929
- [8 S 60] Listes nominatives des employés et ouvriers occupés dans les mines ou industries annexes en 1930-1931
- [8 S 61] Listes nominatives des employés et ouvriers occupés dans les mines ou industries annexes en 1932-1933
- [8 S 62] Listes nominatives des employés et ouvriers occupés dans les mines ou industries annexes en 1934-1935
- [8 S 63] Listes nominatives des employés et ouvriers occupés dans les mines ou industries annexes en 1936-1937
- [8 S 64] Listes nominatives des employés et ouvriers occupés dans les mines ou industries annexes en 1938-1939
- [8 S 65] Listes nominatives des employés et ouvriers occupés dans les mines ou industries annexes en 1940-1941
  
- [8 S 128] Mines d'argent, plomb, zinc : Tornac IX – 1882
- [8 S 140] Mines d'argent, plomb, zinc : Tornac et Thoiras 1843-1924
- [8 S141] Mines d'argent, plomb, zinc : Tornac et Saint-Félix 1853-1863
- [8 S 142] Mines d'argent, plomb, zinc : St Félix, Thoiras et Tornac 1811-1879
- [8 S 144] Mines d'argent, plomb, zinc : Thoiras 1853-1888
- [8 S 145] Mines d'argent, plomb, zinc : Thoiras et Saint Félix 1899-1913
- [8 S 167] Mines de pyrite de fer : Thoiras 1809-1906
- [8 S 168] Mines d'argent, plomb, zinc : Saint-Félix, Durfort An VIII-1942
- [8 S 175] Mines d'argent, plomb, zinc : Saint-Felix, Valleraugue 1923-1942
- [97 J 42] Fonds Emilien Dumas (géologue) : factums concession de la Croix de Pallières

- [CA 1001] Renseignements généraux 1947-1952, dossier mines
- [CA 1002] Renseignements généraux 1947-1952, dossier CGT, Grèves
- [L 912] Tableaux Publics : Mines, tableaux de l'an 2, divers 1792-an 8
- [5 M 409] Etablissement classé dangereux ou insalubres : Saint-Félix-de-Pallières 1859-1928
- [5 M 429] Etablissement classé dangereux ou insalubres : Thoiras et Tornac 1862-1908
- [3 PFI 254] Cadastre Napoléonien et Matrices

## Archives privées

- Carnet de levés au Théodolite, Carnet de travail, de levée (chiffres, croquis galerie, actions...), Mine de Pallières n°14
- Bilan de marche mensuel moyen, laverie *Vieille Montagne*
- Bulletin de paye du 15 mai 1948 de Mr Richard Klaas, mineur pour la Société *Vieille Montagne*.
- Bulletins de paye et indemnités
- Carnet de chantier
- Carte des parcelles, bâtiments des mines de Saint-Félix-de-Pallières, faite en 1856 mise à jour en 1958
- Carte des parcelles, bâtiments des mines de Thoiras, faite en 1856 mise à jour en 1970
- Carte géologique de 1950 de la concession de Pallières
- Cartes postales anciennes de la mine de la Grande-Vernissière à Durfort
- Circulaire 1773
- Coupe travers-bancs niveau 220 ouest
- Croquis culbuteur skip, V.M.
- Croquis de sondage de 1952 secteur Gravouillères

- Croquis méthode d'exploitation *Vieille Montagne*
- Croquis projet d'équipement : trémie, 1970, V.M.
- Deux Plans des fondations de la laverie de Pallières, V.M.
- Extrait d'archives municipales de Durfort : [I 2F3 an III-1839] ; [II 2F2 an IX-1813], [III 2F1 1891-1907], [III 7F1 et 2 1939-46 et 1863-1903], [III 2F4 1954-63], [III 7F4 1946-71], [III 2O25 1989-2002].
- Extrait d'articles de Cévennes Magazine, 1987, n°35.
- Extrait d'articles du journal « L'EMPAILLE », cœur de l'hiver 2017, article « les femmes en mode mineur ».
- Extrait d'un article de Cévennes Magazine : « La Mémoire des Cévennes » Saint-Félix-de-Pallières, date inconnue.
- Film de mineurs lors de l'exploitation minière
- Les dits de Saint-Félix, mars 2005, journal municipal portant sur l'exposition.
- Lettre Cabane Camont mines de Durfort
- Listes des cartes électorales des délégués mineurs de la *Vieille Montagne* en 1958
- Livre sur les mines de fer en Cévennes
- Livret « Mémento du boiseur », guide technique mineur, société minière et métallurgique de Penarroya.
- Livret de l'exposition « Cévennes et filons Métallifères. Les mineurs de Saint-Laurent-le-Minier » du conseil général du Gard, date inconnue.
- Livret de l'exposition « Cévennes et filons Métallifères. Les mineurs de la *Vieille Montagne* » du conseil général du Gard, 2005.
- Livret du statut du mineur en 1971, texte applicable aux mines de métalloïdes et de métaux non-ferreux, mine de bauxite, de fluorine, de substances radioactives, d'asphalte et de sel. Edité par la Fédération des Chambres Syndicales des Minerais et Métaux Bruts.
- Mémoires d'Henri Chaudesaigues, début du XXème siècles

- Photographies des archives départementales à propos de la laverie de Tornac
- Photographies diverses de la mine, des mineurs, des bâtiments.
- Plan de détail (galerie/tranché) de la mine de la Croix de Pallières datant de 1970
- Plan de localisation des bâtiments miniers
- Plan de niveau (galerie/puits/trémie), 1970, Croix de Pallières
- Plan façades & charpenterie laverie, V.M.
- Plan fondation laverie, V.M.
- Plan laverie (trémie/tamis/concasseur), V.M.
- Plan laverie : broyage & transmission, V.M.
- Plan laverie V.M.
- Plan travaux entre niveau 190 et 200, 1970, V.M.
- Rapport Casio, pollution site
- Schéma laverie Pallières, les différentes étapes, V.M.
- Service des mines, arrondissement d'Alais, n°258 traitant de la réclamation de Mr Achille Daniel concernant une concession de la Croix de Pallières
- Texte, description d'une journée de mineur, Mr Klaas
- Thèse Bernard, étude provinces métallifères Cévennes



## Table des figures

Figure 1 : Carte des différentes concessions et vestiges miniers .....	6
Figure 2 : Les deux principaux sites miniers .....	8
Figure 3 : Le site de la Croix de Pallières entre 1961 et 2014.....	9
Figure 4 : Vue du haut de la digue de stérile .....	9
Figure 5 : Le puits en 1970 et aujourd’hui .....	10
Figure 6 : Le terril situé en-dessous du puits n°1.....	11
Figure 7 : Plan de localisation des bâtiments du site de la Croix de Pallières.....	12
Figure 8 : Le four de grillage situé en-dessous du puits n°1.....	13
Figure 9 : La mine Joseph en 1961 et 2014.....	14
Figure 10 : Le système de trémie et le terril de la mine Joseph.....	15
Figure 11 : L’usine de préparation mécanique du minerai à Tornac.....	16
Figure 12 : Arrêt préfectoral de publication de la demande de concession de Monsieur Bardet, 1811 .....	19
Figure 13 : Localisation de l’usine de vitriol de la Fabrique à Thoiras.....	20
Figure 14 : Cartes des concessions de « Pallières » en 1812 et de « Pallières et Gravouillère » en 1822 ....	21
Figure 15 : Plan de la concession de « La Croix de Pallières » en 1848.....	22
Figure 16 : Carte de la concession de « La Croix de Pallières » en 1848.....	23
Figure 17 : Carte de la concession de « Valensole » en 1858.....	24
Figure 18 : Carte de la concession de « Valleraube » en 1865.....	25
Figure 19 : Lettre de plainte au préfet du Gard du maire de Tornac, à propos de l’usine en 1866 .....	28
Figure 20 : Avis de la préfecture pour la demande d’une concession nommée « Valensole », 1811.....	30
Figure 21 : Vases d’Anduze .....	31
Figure 22 : Le puits n°1 et son chevalement métallique en 1971 .....	33
Figure 23 : Un mineur en train de boiser une galerie.....	36
Figure 24 : Des mineurs dans une chambre.....	38
Figure 25 : Un groupe de mineurs au fond .....	40
Figure 26 : Les berlines transportant le minerai et les cages du puits reliant le sous-sol à la surface.....	41

Figure 27 : Système de transport du minerai au niveau des cages du puits de la concession de La Coste à Durfort .....	42
Figure 28 : Le Bocard .....	43
Figure 29 : Le trommel .....	44
Figure 30 : Le nombres d’ouvriers mineurs entre 1856 et 1954 .....	46
Figure 31 : Relevé nominatif des employés de la Croix de Pallières en 1930 .....	48
Figure 32 : Les mineurs en pause au fond .....	52
Figure 33 : Un méchoui organisé entre les mineurs .....	58
Figure 34 : Une famille devant le puits n°1 .....	59

The word "Annexes" is centered on the page. To its left, there are two vertical lines: a thin green line on the far left and a slightly thicker blue line to its right, both extending vertically across the middle of the page.

## Annexes

## Lexique des termes minier

**Abattage** : Action d'arracher le minerai au massif.

**Aéragé** : Ensemble de tous les processus et dispositifs qui ont pour objet d'apporter dans les cavités minières l'air frais nécessaire, de diluer et d'emporter l'air vicié, ainsi que de rafraîchir le climat de la mine.

**Alquifoux** : Nom donné au sulfure de plomb lorsqu'il servait de matière première pour vernir les poteries.

**Amodiation** : Contrat par lequel le détenteur d'un titre minier (bail ou concession) remet en partie ou en totalité l'exploitation de ce titre à un tiers en échange d'une redevance périodique.

**Berline** : Wagonnet servant à évacuer les produits abattus.

**Blende** : Minerais de zinc (sulfure).

**Boisage** : Ensemble des étais de bois (ou acier) qui soutiennent les galeries des mines.

**Briquet** : Dans le nord de la France casse-croûte, repas du mineur au fond. Dans le sud est utilisé le terme de « musette ».

**Broyage** : Concassage fin, action permettant de réduire en poudre le minerai.

**Cadre** : Nom donné au soutènement dans une galerie. La partie horizontale est le chapeau ; les deux pièces de bois verticales sont les pieds droits.

**Carreau de mine** : Parcelle de terrain où est installé le puits ou fosse, et où se trouvent les installations techniques de surface nécessaires pour l'extraction.

**Chef porion ou maître mineur** : Agent de maîtrise le plus élevé dans la hiérarchie prenant ses ordres directement des ingénieurs et des directeurs.

**Cheminée** : Voie plus ou moins verticale pouvant servir à l'aération, au transport du matériel ou du minerai, au déplacement du personnel.

**Chevalement** : Portique au-dessus du puits, soutenant la poulie qui entraîne le câble et la cage.

**Concassage** : Opération de fragmentation de la roche ou du minerai.

**Concession** : Attribution par l'État de terrains ou de ressources naturelles à titre gratuit ou onéreux, afin de les mettre en valeur. Les lois du 28 juillet 1791 et du 21 avril 1810 sur les mines (...) ne soumettent à la concession ou à l'autorisation préalable, que les mines, minières et carrières.

**Couperose** : Ancien mot pour nommer l'acide sulfurique.

**Cuffat** : Tonneau métallique de 1 à 3 mètres cube suspendu au câble d'une machine d'extraction dans un puits. Il sert à sortir les eaux, le minerai et de système de secours pour le personnel (Avant 1930).

**Dépilage** : Technique d'extraction, qui comporte l'abattage et l'évacuation du minerai.

**Enrichissement du minerai** : Purifier, concentrer le minerai grâce à différentes techniques réalisées en usine.

**Exhaure** : Ensemble des installations permettant l'évacuation des eaux du fond vers la surface.

**Exploitation** : Ensemble des travaux qui consiste à valoriser un gisement de minerai.

**Extraction** : Transport des produits du fond vers le jour.

**Filon** : Gisement de minerai(s) métallique(s) ou de minéraux, en masse allongée, qui se trouve au milieu de couches différentes.

**Fonçage** : Action de creuser en descendant.

**Galène** : Sulfure naturel de plomb. (C'est le principal minerai de plomb. La galène est souvent argentifère, ce qui en fait aussi le plus important des minerais d'argent.)

**Gangue** : Ensemble des éléments minéraux sans valeur associé au minéral utile dans un minerai.

**Halde** : Provient d'un mot allemand signifiant " teruil ". On nomme ainsi l'amoncellement des déchets issus de l'exploitation d'une mine. On peut aussi retrouver le terme de « stérile » ou encore de « crassier ».

**Laverie** : Atelier dans lequel se pratique diverses opérations dont le but est de trier, enrichir et préparer le minerai.

**Minéralurgie** : Etape de traitement des minerais située entre l'extraction minière et la métallurgie. La minéralurgie consiste à nettoyer les minerais et à les « enrichir » en retirant la partie « stérile ».

**Puits** : Orifice vertical reliant les différents étages de la mine :

- Le puits d'extraction sert à évacuer le minerai,
- Le puits d'aérage sert à évacuer des gaz viciés, ou à introduire de l'air neuf dans la mine.
- Le puits de service sert aux autres usages (personnel, matériel, remblayage, etc).

**Pyrite** : Sulfure de fer. (Elle est utilisée comme minerai de fer et dans la fabrication de l'acide sulfurique.)

**Roulage** : Ensemble des installations ferroviaires à voies étroites utilisé pour les transports au fond et complémentaire au jour.

**Sondage** : Creusement d'un trou destiné soit à connaître la nature des terrains traversés, soit à relier deux points de la mine.

**Stériles** : Matériaux extraits dont la teneur en métal recherchée (argent, plomb, etc.) est nulle ou très faible, et qui sont dès lors écartés sans être exploités.

**Travers-banc** : Galerie de roulage en direction de la zone minéralisée. Galerie de mine horizontale recoupant les différentes formations géologiques.

**Trémie** : Dispositif en forme de pyramide renversée destiné au stockage ou au passage de matières solides en vrac.

**Vitriol** : Ancien nom donné autrefois aux sulfates (de plomb, de cuivre, de zinc, de fer...). Lorsqu'il s'agissait de sulfate de fer souvent synonyme de **couperose**.

# Témoignage n°1

Témoignage de Mr BACONNIER et Mr JEAN

Entretien réalisé par Mme MARCON et Mme JEAN en 2002

*Il s'agit du témoignage de deux mineurs qui racontent leurs souvenirs de la mine.*

- « Ça avait commencé avant que nous venions de l'Ardèche. La mine avait commencé deux ou trois ans plus tôt, mais le gros de l'embauche s'est fait autour de 50-51, avant ils étaient quelques-uns mais pas trop nombreux. On est arrivé le 9 octobre 1950 de l'Ardèche et le 10 on commençait à la mine. Ce qui nous avait amené de l'Ardèche c'est qu'on avait une petite propriété qui n'était pas rentable, c'était trop pénible, c'était que des bancels superposés. En plus, le malheur avait voulu que quand on avait rentré le fourrage, la grange avait pris feu et ça avait brûlé, alors on n'avait plus rien. Et mon frère, il avait été fait prisonnier avec un oncle de Monsieur Combalusier, un nommé Monsieur Teissier. Et Monsieur Bérenger son beau-père, nous avait dit : « Votre place elle est pas ici. ». Mon frère avait cherché des propriétés là-haut, il a dit : « Non, non je vous trouverai mieux que ça, je vais dire à mon gendre qu'il vous embauche à la mine. ». Mon frère y avait passé trois jours avec mon neveu, l'aîné, Camille qui est décédé, il en avait parlé au parrain.

**Il y avait combien d'employés à ce moment-là ?**

Cent quarante-sept ont été en tout, au moment le plus performant, avec la mine Joseph et tout. Puis, après ça avait diminué un peu, il y en avait une vingtaine qui avaient été licenciés à la mine Joseph. La mine Joseph a été la première à fermer et c'était aussi la plus ancienne. Elle a marché pendant de nombreuses années, André Maurin et même d'autres y avaient travaillé. Monsieur Bruguière c'était le chef à la mine Joseph et Monsieur Lauze. Ton père (*le père de Mme Jean*) y avait travaillé et même mon frère je crois qu'il avait été remplacer une ou deux fois aux sondages, il y avait une équipe de sondage. Et puis, ils en ont embauché quelques-uns qui venaient des Houillères d'Alès, c'était presque à la fin ça.

**Il y avait une trémie...**

Comme un téléphérique avec une grande roue sur la route et ces wagonnets aériens ils se basculaient dans une trémie. Là, quand on passe la tranchée (sur la route d'Anduze), de l'autre côté il y avait une trémie.

**Les camions se mettaient dessous, ils récupéraient le minerai et ils l'emmenaient à Anduze ?**

Non, non, ils l'emmenaient pas à Anduze, ils le montaient à la laverie. Après y'avait du plomb d'un côté, y'avait le zinc, y'avait la pyrite. C'est de la poudre fine, mais ça passait dans des cellules avec des produits pour faire le tri, mais avant ça passait dans un concasseur. Ça le concassait comme dans une carrière, en farine. Y'avait une grande trémie là-haut, quand vous arriviez sur la mine, du côté où maintenant ils ont fait l'O.N.F. et où il y a un bassin de décantation. Il y avait un grand plateau là. Eh

bien, les camions se mettaient dans un couloir qui avait été aménagé, ça coulait dans une trémie. Il y avait des gros rails et les camions pouvaient rouler dessus. Ils basculaient là, ça tombait dans la trémie. Quand c'était concassé, ça partait à la laverie avec des bandes transporteuses. Puis là-bas, ça allait dans les cellules, après ils mettaient des « poutingues », des cyanures, beaucoup de produits qui étaient toxiques.

- Moi j'ai commencé en 1956, au mois de juillet. Les Méjean y étaient tous, y compris Camille.

#### Et alors ça avait combien de profondeur ?

- Oh il me semble que c'était 140 mètres. Le puits 1, je crois que ça faisait 140 mètres.

- Et pourtant tu avais le 160 mètre et après ils étaient descendus plus bas encore.

- Oui mais il y avait un plan incliné qui montait ça, ça culbutait dans une trémie et les wagonnets ils passaient dessous pour se remplir.

- Autrement le puits principal était à 90 mètres.

#### Et les wagonnets, il y en avait combien qui descendaient ?

- Oh il y en avait peut-être 200 à 400, c'était des rames de 30 à 35.

- 35 à 40, c'est moi qui le faisait ça alors...

#### Plus ils montaient de wagonnets, plus ils étaient payés...

- Y'avait un peu de la « pique » de la chasse et le M... avec son beau-père, attention que c'était pas des cadeaux des fois ! Ils étaient à la prime, oui mais pour avoir un peu plus de primes ils sabotaient le travail. Les gens qui se laissaient trop influencer par la prime... C'est comme quand vous payez l'avancement au mètre, vous faites beaucoup de mètres, beaucoup de mètres, quitte à vous crever pour de bonnes quinzaines et de bonnes primes. Et des fois vous aviez une prime trop élevée et on pouvait pas vous la payer. Après on vous donnait un coup de ciseau sur la prime ou on vous le faisait faire en régie après, au même prix. Du moment que vous pouviez le faire à la tâche à ce prix-là vous pouviez le faire autrement. Ils vous possèdent comme ça les patrons.

- Nous on faisait chaque semaine une rame de 40 berlines. On allait en-dessous les trémies pour charger, dessus les trémies c'étaient les mineurs qui arrachaient le minerai. Ils mettaient ça dans les trémies et nous dessous on tirait. Une berline, combien elle faisait ? Deux tonnes. On attachait tout ça, les quarante, puis on emmenait tout ça au puits 1 et on encageait. Alors une cage montait à plein et l'autre descendait à vide.

- Ces rames elles étaient tirées par un treuil à air comprimé. Y'avait des trous aux rails et ça se cramponnait.

- Ce sont des rails comme ceux du chemin de fer, voyez.

### Il y avait combien de galeries ?

- Oh y'en avait pas mal de galeries. Y'avait des niveaux principaux. Y'avait le niveau 66 que ça allait partout là-haut en haut, y'avait le niveau 89, le 48, le 220 et puis le 186 et le 160.
- C'étaient les galeries principales, et c'est là, entre les galeries qu'on trouvait le minerai.
- Après ces galeries principales, il y avait des bretelles qui allaient un peu partout, de droite à gauche, pour chercher les filons de minerai. Il y avait une galerie qui était longue, qui montait au Bois Noir là-haut et qui allait à la trémie 90.
- Du fond du 1 on allait au Bois Noir, ça faisait loin quand même.
- Dans ces galeries de roulages principales, il y avait des aiguillages comme dans une gare de tri SNCF. Alors les bennes vides se stockaient d'un côté et la rame pleine qui montait au jour passait sur la voie principale pour aller au puits. Et de nouveau au puits, il y avait une gare de triage.

### Et ce minerai se présentait sous forme de boules, c'était quoi ?

- Il y a beaucoup de zinc au Bois Noir.

### Et le plomb c'était pareil ça se présentait de la même façon ?

- Le plomb, non, de ce côté-là il y en avait moins quand même, hein ? Le principal c'était là où tu travaillais toi, à la grosse boule. Alors là c'était du plomb pur.
- Y'avait des couches qui étaient énormes, énormes.
- Oh là, les berlines !
- Une vraie forêt de bois c'était. Tout était boisé. Des fois, on grattait le minerai sur quatre ou cinq mètres de hauteur. On mettait de ces piles que c'étaient des arbres entiers pour tenir le plafond. C'étaient des troncs de 7 mètres, comme ça, au moyen d'un treuil. Hein, tu te rappelles ?
- C'est qu'on en descendait quelque chose ! Au puits 3 là-bas. Alors il descendait principalement le bois, le matériel. C'est tout bouché maintenant.
- Au début, ils avaient fait une dalle, mais après, à la fin, il est venu une équipe de Rodez et d'un peu plus loin. Ils ont dynamité ces dalles. Tout est passé dans le puits en bas, et avec un gros engin ils ont chargé du remblai.
- Ils ont tout bouché.
- Et toutes les galeries. Ils m'ont demandé conseil, où c'était qu'il pouvait y avoir des vieux travaux là-haut. Ils sont venus me voir pour leur expliquer. Alors j'y suis allé, je leur ai montré toutes les galeries qui étaient suspectes à ma connaissance et ils ont tout rebouché. Ils ont effondré l'entrée des galeries.
- : Je me rappelle, ils étaient venus au-dessous de chez nous.
- A l'époque, à la mine ils avaient fait des recherches un peu partout. Au début, quand j'ai été embauché, je travaillais avec Monsieur Lauze, à côté de la cantine, là où est encore ce tilleul qui n'est

pas mort je crois. La cantine maintenant c'est rasé, c'est fini. Là, il y avait un chef qui travaillait à la laverie. Monsieur Krisque et puis sa femme faisait à manger pour les quatre.

- Elle lavait le linge aussi. Il y avait une autre femme qui travaillait aussi.

- Louise aussi lavait les bleus de travail. Pour les chefs, pas pour nous hein ! Il y avait une dame, elle venait d'Anduze, elle faisait le bureau d'Anduze et elle venait ici. Je sais pas comment elle s'appelait, elle roulait les « R », elle venait souvent à la messe avec un chapeau. Je sais pas son nom.

### Il y avait des femmes qui travaillaient à la mine ?

- Il y en avait deux ou trois au bureau d'étude mais c'est tout. Il y en avait qui triaient le minerai sur le carreau (dans le passé). A l'époque, ils triaient le minerai avec une massette, mais ils prenaient que le plus beau, tandis que nous 2 ou 3% vous savez, c'était la laverie qui triait. La laverie c'était à gauche puis du côté droit y'avait de grands hangars. Quand vous tournez pour aller sur Pallières, là il y avait un grand hangar.

- Vous vous rendez compte le travail que c'est d'arracher le minerai ? C'était versé dans les trémies au fond. Nous on chargeait, on les montait, ça retombait dans une trémie, ils y avaient les camions qui prenaient ça et l'emmenaient à la laverie pour concasser. Et après, ça partait jusqu'à Anduze et à Anduze ça partait pour le train.

### Ça allait où ?

- A l'Ardoise, au camp de l'Ardoise. Ça devait partir dans les fonderies après, de droite et de gauche. Il en partait beaucoup à Viviez, dans l'Aveyron. A un moment donné, y'avait un gros camion. Il faisait du charroi tous les jours, tous les jours, 4 ou 5 voyages. Il descendait peut-être 100 tonnes de minerai par jour à Anduze. Alors il fallait en sortir quelques-unes de berlines !

### Ça faisait combien de superficie la mine ?

- La superficie bien-sûr, mais c'était surtout la profondeur.

- En principe la mine elle est toute dans Thoiras, elle est pas dans Saint-Félix, à partir du puits 1 c'est dans Thoiras.

- Le Bois Noir c'est Saint-Félix et tout le reste c'était dans Thoiras. Le puits 1 non, c'était dans Saint-Félix. Thoiras ça commence là où Espaze il s'était cassé la jambe, entre ces deux piliers en ciment. Thoiras commence par là. Tout le côté droit c'est Thoiras. Et après, le minerai, quand c'était passé dans ces « choses », après c'était filtré. En bas, il y avait des filtres pour sécher le minerai.

- C'était dans les cellules, ça séchait et puis ça tombait dans des wagonnets qui le versait sur le quai. Et puis de ce quai, quand il y avait un bon tas ils avaient une pelleteuse qui le prenait et qui chargeait les camions pour le porter à Anduze.

### Avant le puits 1 il y a un bâtiment, je croyais que c'était un four à chaux ?

- C'était à l'époque, bien avant que nous on soit à la mine, ils le cuisaient le minerai là. Oui il y avait des fours, même il y en a qui ont récupéré quelque chose comme briques réfractaires, hein ? Il y avait une espèce de baraquement qui faisait cantine.

- C'était pas là où ils mettaient toutes les carottes ?

- Si, si, oui. Maintenant tout a été démoli. Ça n'a plus la forme de mine maintenant. Même il y avait le crassier que ça couvrait 2 ou 3 hectares, ce crassier là-bas entre la pente et le plat. Je crois que le plat il fait plus d'un hectare. Eh bien maintenant l'ONF a pris la terre végétale en face de l'Issart. Ils l'ont recouvert, ils y ont mis de la pelouse, ils ont planté des arbustes. Il y en a quelques-uns qui ont pris quand même de ces arbustes.

- Autrement, entre le puits 1 et 3, quand vous regardez sur la droite quand vous allez chercher les champignons, y'a des trous, ce sont des galeries qui ont dû lâcher dessous.

- Les plus hauts niveaux, là où il n'y avait pas de roche pour maintenir c'était que de l'argile ou quelque chose comme ça. Il y a des moments où ça s'effrite au bout de tant d'années et puis ça fait un entonnoir qui monte jusqu'au jour, ça fait ciel ouvert. Y'en a dans des endroits des trous comme ça, c'est entre le puits 1 et le puits 3, à droite. C'est dangereux pour les chasseurs, leur chien peut disparaître ou même une personne. Mais maintenant je crois que la Vieille Montagne n'a plus de responsabilité, elle n'est plus propriétaire de rien.

- Et un beau jour, quand nous sommes venus travailler un lendemain matin, je peux pas vous dire la date, je peux pas vous dire le jour, la mine a été noyée. On n'en a pas parlé de ça. Les galeries venaient vers ici, à peu près vers le Mas.

- Un malheureux tir au niveau 190 avait été fait là-bas pour l'avancement d'une galerie de recherche. Eh bien le dernier tir, il paraît que quand ils ont chargé déjà ça sortait à plein trou d'eau. Ils ont eu de la peine à charger le tir. Quand ça a explosé, la mine en un rien de temps a été noyée et la source du mas de la Rode elle s'est tarie. Il y avait une source importante à la Rode. Pour vider la mine, on faisait les trois postes et on descendait le sable, le ciment, on défrichait sur place là-bas, hein ? Il y avait trois pompes. Il y en avait deux qui roulaient continuellement vingt-quatre heures sur vingt-quatre et une secours en cas de panne.

- Ces pompes sont arrivées à endiguer l'eau, sinon ça aurait été tout noyé.

- Oh, mais ça avait noyé du niveau 48. Le 220 était noyé, on voyait l'eau juste en bas.

### Ça a duré combien de temps ? Une grosse semaine ?

- Oh plus, peut-être 2 ou 3 mois. Tout le personnel était concentré aux niveaux les plus hauts pour que ça marche un petit peu quand même.

### C'était en quelle année ?

- Je sais qu'on a travaillé après que la mine s'est noyée, mais elle ne s'est pas noyée tout au début, il y avait beaucoup de travail qui avait été fait. Pendant quelques temps, y'en a de la laverie qui sont venus au fond pour aider un peu.

### Ils ont embauché du monde supplémentaire ?

- Non, non, ils n'ont pas embauché du monde supplémentaire. Ils faisaient doubler les gens, ils travaillaient deux postes ou trois postes d'affilés.

- Ils faisaient de 7 à 3, de 3 à 11 et de 11 à 7.

### Et il n'y a pas eu d'accident ?

- Non, il n'y a pas eu d'accident.

- Et ils venaient vers ici.

- Ça a été la coïncidence de ce coup de mine qui est tombé sur cette source et c'était pas une petite source. Ça faisait quelques mètres cubes d'eau pour noyer toute la mine quand même, hein ? Ça montait à vue d'œil.

- Quand la mine marchait, du puits 1 jusqu'au pont c'était rien que des jardins. Les jardins étaient installés au bord du chemin.

### Mais vous disiez qu'il y avait des produits toxiques à la laverie ?

- Oui mais ça partait de l'autre côté-là-bas.

- L'eau qui passait à la laverie partait vers Thoiras, mais il n'en fallait qu'une quantité d'eau pour la laverie et y'en avait beaucoup trop. Au puits 1, il y avait une dislocation et ça descendait par là.

- Mais celle-là était propre.

- Puis ils ont bouché toutes les galeries, partout.

### A Paleyrolles, ils avaient fait des recherches aussi ?

- Oui, oui, mais la mine allait jusqu'à Durfort. A un moment ça s'est rouvert à Durfort.

- Oui à Durfort à un moment ça s'est rouvert, ils étaient une quinzaine à travailler là. Y avait un camion qui charriait le minerai de Durfort presque sans arrêt pour monter là-haut. C'était pareil, c'était le même minerai.

- Il était traité ici, ils portaient le brut là-haut.

## Et en matière d'organisation sociale, vous aviez des avantages comme les mineurs des houillères ?

- C'était pas l'Etat, c'était privé.
- C'était privé mais enfin on avait la même caisse autonome pour les retraites et tout. Pour la retraite, les accidents et tout ça on était assujetti au régime des houillères. Ça formait quatre groupes : à la Grand Combe c'était le groupe Nord, à un autre endroit c'était le groupe Est, nous c'était le groupe Sud. Alors ça englobait ces petites mines comme la Vieille Montagne, Peñarroya là-haut à Carnoulès ou Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille.
- Dans les mines d'état, il y avait plus d'avantages que nous, ils étaient mieux payés.
- Ils étaient mieux payés et puis ils touchaient une indemnité de chauffage et de loyer je crois plus élevée que la nôtre. Parce qu'eux, le chauffage ils le touchaient. Maintenant, je crois que c'est pareil, on leur donne de l'argent et puis ils achètent le chauffage qu'ils veulent. Mais à l'époque on leur donnait une tonne ou deux ou trois de charbon. Tandis que nous, le peu qu'ils nous donnaient c'était pas équivalent.

## Et alors les mineurs ils avaient un complément avec un jardin, des bêtes, des choses comme ça ?

- Il fallait retrousser ces manches et faire des heures supplémentaires. Tandis que vers Cendras là-haut ou même du côté de Rochebelle, la mine avait beaucoup de terrains et elle donnait un bout de jardin aux mineurs. Ils étaient locataires aux houillères. Les houillères avaient construit beaucoup de maisons.

## Mais ici il n'y avait rien, chacun était chez soi ?

- Y'avait que la Cité qu'ils avaient faite pour les ingénieurs.
- Soi-disant qu'ils devaient en faire d'autres. C'est pour ça qu'ils avaient fait une maison au bord de la route et qu'ils devaient en construire d'autres un peu plus haut.
- Moi je crois que la mine a fermé...

## En quelle année ?

- En 1970-1971
- Moi je crois que la mine a fermé quand Monsieur Marceron est décédé. Ça a fermé combien de temps après ?
- Deux ans après.
- Ben voilà, quand Marceron est parti, qu'il s'est tué en voiture...
- Marceron, lui il était attaché à ce que la mine marche. C'est pour ça que lui quand il y avait une boule de minerai riche, il savait faire le ménage pour que ça dure le plus longtemps possible. Combalusier, je l'entends toujours dire que quand il prendra sa retraite, la mine fermera et elle a fermé la mine.

Si Monsieur Marceron avait vécu peut-être ça aurait pu durer quelques années de plus...

- Parce que du minerai à Durfort il y en a encore.
- Et puis les deux dernières années, ils ont saboté la mine. Ils faisaient plus de recherches, ils tapaient que dans le bon. Parce qu'ils avaient l'ordre de faire comme ça. Fallait que ça rapporte. Oui, mais Marceron, il écoutait pas toujours ce que lui disait Combalusier. Il disait oui pour lui faire plaisir puis après il faisait à sa tête.

Qu'est-ce qu'il était Monsieur Combalusier ?

- Directeur et Monsieur Marceron Maître Mineur. Il s'était formé mais il était Maître Mineur normalement. Il s'est formé après, il faisait des études. Je sais qu'une fois qu'on allait faire les oreillettes, je sais pas si c'était pour Noël, il devait passer des examens, parce que même les mineurs il faut passer des examens.

Et sinon vous fêtiez Sainte Barbe (patronne des mineurs), par exemple ?

- Ah oui, on faisait Sainte Barbe et même on avait un cadeau pour Sainte Barbe. Même pour Noël aussi il y avait une fête. A Anduze, ça se faisait aux casernes d'Anduze.
- On réunissait toute les familles des mineurs. Alors il y avait le goûter, les enfants des mineurs avaient des jouets. Un peu de sous-vêtements et un peu de jouets.
- Moi je le vois toujours Combalusier sur la scène, il donnait les cadeaux aux gamins. C'est vrai que les cadeaux ils étaient bien. C'était un jouet et en même temps, ils donnaient des tricots de peau, du linge pour les gamins. C'était pas mal, c'était bien.

Et il y avait un spectacle, les enfants des mineurs jouaient et les parents jouaient. Monsieur Marceron il jouait, avec sa femme, et certains autres aussi. C'étaient eux qui montaient les spectacles, c'étaient les ingénieurs ...

- On faisait une fête l'été. Le Comité d'entreprise faisait une fête. Ça rapportait de l'argent et quand quelqu'un était en longue maladie on lui faisait un colis.

Et la fête se faisait aussi à Anduze ?

- Au quartier de la gare. Oui, oui, moi j'y ai été deux ou trois fois.

Oui parce que à Anduze à l'époque, il y avait un monde fou. Il y avait des mineurs, presque tous les gens d'Anduze. Enfin, beaucoup, beaucoup.

Les mineurs étaient organisés en syndicats ? Il y avait des syndicats importants ?

- On était représenté par la CGT en majorité et par la CFTC.

## Et vous avez eu des conflits à régler ? Il y a eu des périodes de grèves ?

- Oh oui, il y avait eu une grève. Il y en avait quelques-uns qui voulaient renverser la voiture du directeur. Il avait une traction avant à l'époque, Monsieur Simon, le directeur. Eh bien, ils étaient quelques-uns et ils voulaient lui renverser sa voiture. C'étaient des revendications surtout pour l'amélioration des conditions de travail.

- Il y avait Robert, il y avait le père Marron d'Anduze, et l'autre, je ne me rappelle plus qui c'était l'autre. Alors là le syndicat il était bien groupé.

- Oui parce qu'à un moment, la Vieille Montagne elle avait fait un faux pas. Elle avait pas monté régulièrement les échelons des ouvriers. Mais puis après, Robert il avait les bras longs, je sais pas où c'est qu'il s'est adressé, il a fait toucher un retard à beaucoup d'ouvriers. Je crois que ça a coûté assez cher à la Vieille Montagne. C'était un syndicaliste fervent Robert.

## Robert comment ?

- Robert Roger, son nom de famille c'était Robert et son prénom Roger. Il a pas voulu que ça se renouvelle ça. Autrement, ils vous laissaient dix ans en catégorie basse.

- Il y avait le Roux avec qui il était bien collègue. Le Roux du Poulverel.

- Benoît Roux. Lui c'était un communiste sincère. Fervent et sincère. Un bien brave homme. Si tu tombais en maladie, le Roux il venait te voir régulièrement à la maison. Même s'il y avait besoin de quoi que soit, des papiers ou comme ça, il se dérangeait. A l'époque, il avait la moto.

Un qui était sincère et honnête c'était Thérond Louis de Saint Bonnet, que son fils fait ambulancier à Lasalle. Celui-là, c'était un brave homme. Marceron il le savait que Thérond Louis c'était un communiste fervent, mais il avait un grand respect pour lui parce qu'en dehors des idées opposées, c'était un type très honnête, juste et sincère. Alors on les apprécie des types comme ça. Thérond Louis c'était la crème des hommes. Il a été un des plus jeunes maires de France.

- Voici mes bulletins de paye en 1956, mais en 1956 j'avais 16 ans. On n'avait pas le droit de descendre au fond de la mine à 16 ans, il fallait attendre 18 ans.

## Les salaires étaient convenables ?

- Oui, à l'époque, à la mine on gagnait trois fois mieux qu'un ouvrier agricole et c'est pour ça que les paysans du coin ils faisaient tous les gros yeux. Parce qu'à 3 heures de l'après-midi, ils nous voyaient arriver, qu'on avait fini la journée. Alors on était les seigneurs. Mais le matin, ont été levés plus tôt qu'eux. Mais ça, ils n'en tenaient pas compte.

- En 1962, quand on s'est marié, ses bulletins de salaires faisaient 60 à 65 000 francs et moi je travaillais à l'usine, chez Paulhan, je faisais 33 000.

- Cette mine ça faisait bien vivre Anduze. Ici c'était pas comme maintenant, il passait sans arrêt des ambulants, des charcutiers deux fois par semaine, le boucher, le boulanger, les épiciers passaient deux à trois fois par semaine, le marchand de chaussures, de vêtements. On n'était peut-être pas beaucoup plus que maintenant mais les familles étaient plus nombreuses. Les maisons sont plus habitées

maintenant peut-être qu'à l'époque. En tout cas, ça aidait bien à faire vivre les commerces de la région parce que le mineur à l'époque, il économisait pas.

### Vous étiez payés au mois ?

- A la quinzaine. Ils vous donnaient un acompte et après, à la fin du mois, ils vous faisaient un bulletin de paie avec tout le reste.

- Et le type Monsieur Vibren, le comptable, il montait d'Anduze avec une camionnette qui transportait le personnel avec sa valise pleine de billets de banque pour nous payer, là-haut, sur le carreau de la mine. Ils payaient en liquide à l'époque. Tout le temps qu'on est resté à la mine, le carnet de chèques on l'a pas connu. Même le type de la Sécurité Sociale, si vous aviez vu de la maladie ou de blessure ou les allocations familiales, il portait sa valise et il vous payait.

- Les allocations c'était pas le beau-père de Marcel Lager ? Comment il s'appelait ?

- Pierre Sinson.

- On était onze. Ma mère elle me disait : « Va chercher un acompte ». Il me faisait un papier signé, il me donnait un acompte. C'est lui qui payait tout et en plus il travaillait à la mine lui.

- Il travaillait à la mine mais le jour qu'il devait payer, il sortait 1 heure plus tôt pour se doucher et aller dans son petit bureau pour que quand les gens arrivaient, il soit prêt pour les payer. Il montait sa valise tous les matins, il l'entreposait au bureau, là-haut. Il fallait pas avoir peur ! »

## Témoignage n°2

Témoignage de Mr FABARON

Entretien réalisé par Mme MARCON et Mme JEAN en 2002

### En quelle année vous y êtes entré ?

« En 1952. Gerhard Klaas, lui, il y est entré en 1948, en tant que prisonnier. Ils étaient quatre, puis il s'est pris la nationalité Française. Ils étaient prisonniers de guerre et ils étaient venus travailler à la mine. On leur avait demandé, ils avaient été consentants pour travailler. Et alors n'importe lequel des quatre ils étaient très gentils. Qu'est-ce que vous voulez ? La guerre c'est la guerre, mais puis le reste... c'est des êtres humains, c'est différent. Autrement moi, j'ai passé une bonne république, vous savez. Je suis allé travailler à la mine, je vais vous dire pourquoi, c'est pas compliqué parce que chez moi ce qui comptait d'abord c'était la liberté, la chasse, la pêche, voilà, mon jardin... Mais autrement, c'était pour ça que j'y suis allé. Le même jour que je suis entré à la mine je pouvais aller travailler à Nîmes à la Sécurité Sociale comme contrôleur. Seulement, à ce moment-là il fallait porter la cravate, le costume et moi ça a jamais été mon fort, j'ai préféré prendre la mine. Je pouvais travailler aussi... On avait trouvé le pétrole, le gaz à Lacq. On avait trouvé du pétrole en Aquitaine et là j'avais une place pour y aller, j'ai pas voulu y aller parce que c'était trop loin, je pouvais plus aller à la chasse.

### Comment se faisait le travail au poste où vous étiez ?

A la mine j'étais au chantier. Tout le temps que j'y suis resté j'ai travaillé au fond. On était dans un chantier, au départ on faisait tout à la main, à la pelle française qu'on appelait ça (*rire*). Alors là, on était trois ou quatre à travailler. Mais puis après, les choses se sont modernisées, on nous a mis des pelles américaines et alors là on a supprimé du personnel. Au lieu de quatre, nous n'étions plus que deux. Mais moi j'ai travaillé une bonne période tout seul au déblaiement des chantiers avec les engins. Et puis après, je suis allé travailler au chantier comme mineur et j'avais Pic de Valestallière comme manœuvre, puis j'ai eu un de Vabre, c'était des derniers arrivés. Et alors ça fait que tout ça s'est bien goupillé. Mais c'était un peu la bonne famille, voyez.

On passait après le sondage. Le sondage se faisait, ils sortaient des carottes, ils marquaient les emplacements où ils avaient fait les sondages et puis suivant qu'il y avait du minerai plus ou moins on attaquait les galeries. Alors, on faisait un cheminement pour monter, comme un puits, quoi. Une cheminée en haut et puis on partait avec des galeries, des étages quoi, des niveaux.

Au début, le chevalement qu'il y avait en arrivant, en montant, il y était pas. On sortait le minerai avec des cuffats, des tonneaux, on le montait au treuil, là-bas à l'atelier. C'était au fond avant de prendre la descente qui allait à la laverie. Il y avait un câble qui reliait à la laverie et on faisait passer les choses. Et puis après, ça s'est modernisé, ça s'est supprimé, le chevalement s'est bâti on a creusé le puits 1 et là y'avait la benne qui montait, qui descendait.

Mais comme travail, à mon goût à moi c'était vraiment intéressant, d'abord on était son patron. Vous aviez un chantier, le matin Marceron passait, l'ingénieur, il passait, il disait : « Alors qu'est-ce que vous

allez faire ? » ; « Je vais faire ça, ça, ça et ça » ; « Oui, mais moi si j'étais vous, je ferais comme ça... ». Il donnait des directives mais enfin sans commander. C'est vous qui travailliez, qui jugiez si c'était plus ou moins rentable, plus ou moins fatigant. Parce que bien souvent on simplifiait pour essayer de moins se fatiguer. Mais on a eu de bons chefs, à part « le Grand » qu'on appelait, Combalusier.

Moi de temps en temps, on me sortait. Quand Reilhan Emile était là-haut à la réception et quand il était en congé, c'était moi qui prenais sa place. On me sortait du fond mais on me payait comme si j'étais au fond parce que le tarif était pas le même. Alors ça fait que je remplaçais.

A la mine Joseph il s'y travaillait, ça sortait, mais puis, y'avait pas de chemin. C'était toute une affaire d'état. Remarquez que si y'avait eu vraiment la peine, l'accès il aurait été vite fait parce que quand même, il commençait à y avoir des bulldozers et tout le fourbi. Il y avait une trémie, un peu le même genre qu'à l'ancienne laverie. C'était un câble et un tonneau suspendu dessous, comme qui dirait un seau. Ça circulait sur un câble et c'était tiré aller et retour. Mais ça c'était tout à fait au début. C'était des genres de bidons qui s'ouvraient par-dessous, voyez ? Vous tiriez la manette et paf ils se vidaient et ça repartait et allez ça redescendait au fond et ça se remplissait de nouveau. Alors là, il fallait en faire parce que à ce moment-là, on le faisait à la pelle, on vous exigeait d'en faire entre 15 et 20. Ben vous savez que pour en faire 15 ou 20, moi je vous garantis qu'il faut travailler ! Le minerai de plomb, c'est lourd. On trichait, on foutait des blocs pour que ce soit le plus vite rempli possible. C'était la question. Il s'agissait que ce soit plein dessus et puis dessous... Le minerai de plomb c'est comme une pierre, si c'est du zinc ça a une couleur mate et puis il y en a qui est plus doré, là où il y a de la pyrite. C'est du soufre si vous aimez mieux et le plomb est plus gris argent et brillant. Moi j'ai jamais gardé, j'ai jamais fait de souvenir. Les pierres, c'est terminé.

Y a eu la cantine a la mine, la petite cantine. Y'avait que les cadres qui y mangeaient parce que c'était pas possible, c'était petit.

Quand les Italiens sont venus travailler, les Belogi et compagnie, eux ils avaient pas besoin de la cantine. Vous savez avec quoi ils mangeaient ? Ils portaient un pied de céleri, ils le mettaient à tremper dans la rigole où l'eau coulait, c'était leur repas. Ça et un pain et de l'eau. Ils ont tous fait fortune, hein. Ils ont construit des maisons et tout le fourbi. Vincentini quand il est arrivé ici, il avait son cul et ses dents, c'est tout. Quand on parle de maintenant, qu'il y a beaucoup de gens qui s'expatrient mais c'est de toutes les époques, moi j'ai connu ça. Au fur et à mesure qu'il y avait du travail, on a fait venir des Polonais, des Turcs, des Italiens... D'abord on le voit maintenant aux noms des personnes. Autrement, c'est des Français comme nous.

**A propos d'une boule de minerai, objet de recherches : Vous dites que vous l'avez cherchée cette boule. Comment l'avez-vous cherchée ?**

Ah ben non, c'était pas nous, c'était Colpart, le géomètre qui nous dirigeait. Nous autres on cherchait rien, nous autres on marchait dans la direction qu'on nous disait. Ou de monter, ou de descendre, à droite ou à gauche.

*Il regarde les photos de failles ouvertes dans la montagne.*

Comme les galeries ont été mal bouchées, il y a des éboulements, c'est comme partout. On a construit des maisons là où il y a eu des mines et maintenant les murs s'effondrent parce que les mines sont fermées, on n'a pas remblayé comme il faut, c'est plein d'eau et petit-à-petit ça s'affaisse. C'était le

cas vous savez, des failles y'en avait beaucoup au-dessus du magasin après la forge, quand on montait la crête de Paillères. Là, il s'en était formé beaucoup de failles à cause de ça, des éboulements.

*Il regarde d'autres photos.*

Ça c'est Roger, j'ai travaillé longtemps avec lui comme manœuvre, c'était moi qui faisais le manœuvre et lui le mineur. C'est après que moi je suis passé mineur. De Sauve y'avait Combel, c'était le seul, de Durfort y'avait Albouy, lui était soudeur au fond. Il tirait des carottes et avec ça on analysait pour savoir s'il y avait du minerai. C'était son travail. Ils étaient deux ou trois et ils se remplaçaient. Mais enfin, lui, je m'en rappelle bien parce que y'en a beaucoup qui sont partis à droite et à gauche.

Tout le monde se connaissait, tout le monde restait dans le coin, le plus loin c'était Sauve. De Durfort y'en avait beaucoup, ils étaient cinq ou six. Mais y'avait des anciens comme nous, et puis y'en avait d'autres qui étaient entrés après, quand on allait travailler à Durfort. Quand on avait fait un détachement de Pallières, de Saint-Félix on m'avait détaché là-bas. Puis, moi j'y suis allé travailler. Mais puis c'était la fin. Je suis parti, la mine a fermé au mois de décembre, fin décembre. Et moi j'ai terminé. On a travaillé jusqu'au 14 juillet pour démolir le fond, pour tout sortir. En quelle année ? En 1971. Le 14 juillet 1971 on était resté une dizaine à peu près pour sortir tout ce qu'il y avait au fond, pour tout démolir et le monter au jour. Ils en faisaient ce qu'ils voulaient. La ferraille ils la vendaient et moi j'ai terminé un des derniers. Au fond du puits, qui est inondé maintenant, si un jour ça s'ouvrait, au burin et au marteau on avait marqué les noms. Il y a Jules, Lager et moi. Les trois noms. C'est les derniers qu'on est sorti du puits. Ça a été fini, ça a été terminé. Et puis nous c'était pour le 14 juillet, on avait tout liquidé, on avait fini. Et puis après les maçons ont bouché, ont coulé des dalles pour les puits, tout le fourbi, quoi. Et on a tout arraché, tout est levé. C'était un travail de frères qu'on faisait là, parce que n'importe lesquels on s'entendait parce que quand il y avait quelque chose qui n'allait pas... Et là ça été terminé, le 14 juillet, plus rien. Ça fait que depuis le 14 juillet, moi, je suis à la retraite. J'ai pas voulu continuer à la mine, j'ai pas voulu partir, je suis resté. J'ai bricolé à droite et à gauche comme ça quoi, voilà c'est tout. Quand la mine a fermé y'en a une partie qui est allée sur la côte d'Azur, une autre qui est partie dans l'Ardèche. Raoul il faisait chaque jour le trajet à Largentière avec Charles Martin. Tout le monde s'est éparpillé. Mais aux houillères d'Alès, ils n'embauchaient pas. On débauchait plutôt. Parce que vous voyez, vous aviez des types qui étaient venus de Decazeville, de partout. Ça fermait et ils touchaient une prime pour partir. Alors ils trouvaient du travail, ils sont venus ici, y'avait Lopez et un autre.

*Il commente une photo.*

Ça, c'est les pompes. Au fond du puits, au-dessus de la cage où on encageait, y'avait les pompes.

**Vous vous rappelez de l'année où la mine s'est noyée ?**

*Pardi*, si je m'en rappelle ! C'est l'année que mon père est mort. En 1954, je crois que c'était en 1954. Ben là de nouveau, quand ça s'est noyé il a fallu qu'on charrie tous les sacs de ciment pour faire un barrage. Et puis après la mine est restée noyée pendant, je sais pas moi, trois ou quatre mois. Avant qu'on ait mis des pompes, qu'on ait tous sorti... On doublait à ce moment-là, ça a duré quelques jours. On doublait pour faire justement ça, pour charrier des sacs de ciment. On les ouvraient pas, on faisait des piles, pour faire un barrage, pour arrêter l'eau et qu'elle continue à passer là où elle passait avant. Et cette inondation qu'il y a eu, c'était la source qui sortait à la Rode. A la Rode, du moment que le tir

a eu passé, paf, plus d'eau ! Après elle est revenue mais elle a mis longtemps. Parce que vous savez quand les choses s'arrêtent de circuler y'a des éboulements qui se produisent et il avait dû se produire des éboulements le peu de temps que s'est resté. C'est resté quand même une bonne année et demie, même un peu plus et puis la source de la Rode est revenue. Maintenant elle coule très bien.

Le samedi chacun portait une bouteille, quelque chose et on se réunissait dans le quartier où on était, les quelques-uns qu'on était quoi. Ça c'était les samedis. Une bamboula ! Le deuxième poste c'était de 3 heures de l'après-midi à 11 heures du soir. A 8 heures et demi, quelque chose comme ça, on avait un casse-croûte, enfin on mangeait et puis on faisait plus rien, la journée était terminée. Et après, on faisait ça jusqu'à ce qu'on sorte. Parce qu'on sortait à 10h30 pour se doucher, pour qu'on soit propre à 11 heures, qu'on soit prêt à partir. Et le matin quand on rentrait c'était pareil. A 7 heures on descendait, en arrivant le premier travail c'était de manger un morceau, de déjeuner. Il fallait pas se laisser aller ! Et puis alors on se mettait à travailler. Mais là on faisait la journée, le matin. A midi, on mangeait et puis on sortait à 2 heures 30, mais à midi ce devait être terminé parce que si vous n'avez pas fait votre journée le matin, l'après-midi vous arrivez pas à récupérer le temps perdu.

*Au sujet de la Sainte Barbe, patronne des mineurs, et de la fête en son honneur.*

Nous ici on faisait un repas, tous les mineurs de Lasalle nous faisons un repas au restaurant. On le faisait chez Ginoux, à la place. Chaque année, on faisait ça parce qu'on avait des vacances, on était en congé. Y'en avait quelques-uns d'Anduze qui étaient montés le faire avec nous. Ils étaient venus deux ou trois d'Anduze. On le faisait en général chez Ginoux et puis une année nous l'avons fait à Cognac. Chaque année on se payait ça. On était assez nombreux d'ici, on était une dizaine. La camionnette partait d'ici à 6 heures 30 et l'après-midi on rentrait à 15h30-15h45. On faisait le tour de Monoblet, Pailhès, Lasalle parce que ça faisait le circuit où y'avait le plus de mineurs. Ceux qui restaient plus loin, comme les Reilhan (ils étaient de Saint-Hippolyte), ils venaient à Monoblet et ils prenaient la camionnette à Monoblet.

**Et alors, quand vous faisiez les autres postes vous faisiez comment pour rentrer ?**

En moto, chacun se rendait par ses propres moyens.

**Avec un foulard rouge autour du cou ?**

Oui, il est toujours là d'ailleurs, je l'ai toujours, mais seulement il fait un peu trop chaud maintenant.

**Je m'en rappelle, en short beaucoup, souvent en short...**

Oui, oui, *pardi* ! Moi l'après-midi, ça me dérangeait pas parce que je prenais le fusil. Le matin bien souvent je partais en moto pour prendre la camionnette. Je prenais mon fusil, je le planquais sous le pont de la mine, le soir je le reprenais et en venant je chassais, je m'arrêtais pour voir les perdreaux, si j'en trouvais. Moi j'en ai un bon souvenir.

**Et vous n'étiez pas au méchoui qu'ils ont fait avant de fermer ?**

Non, en tout cas si j'y étais je m'en rappelle pas.

*Au sujet de la mine de Durfort que l'on peut voir sur une photo.*

Là-bas, c'était mort, parce que y'avait rien qui tenait droit. Dans le temps, ils avaient travaillé les mines mais ils avaient jamais boisé ni rien du tout. Alors ça avait fait des fuites partout. On travaillait mais je me demande pourquoi parce qu'on travaillait plus à consolider qu'à extraire du minerai. Et puis déjà qu'il n'était pas bien riche !

### Et ces wagonnets ?

Cette machine elle est pas de Saint-Félix. Celle-là elle est sur des rails mais celle qu'on avait ici ça marchait ! On se promenait mais les galeries étaient grandes, elles avaient entre 4 et 5 mètres de haut. On faisait des trous au perforateur, on boisait au fur et à mesure, on faisait des tirs, l'autre déblayait, tantôt l'un, tantôt l'autre. On mettait les ventilateurs pour chasser les fumées parce que vous risquiez pas de rentrer. De temps en temps, ça arrivait qu'on s'intoxiquait. Moi ça m'est arrivé une paire de fois, avec Henri d'ailleurs. Le gaz était enfermé dans le minerai. On arrosait mais ça n'empêchait pas, on s'en rendait pas compte mais puis, au bout d'un moment la tête tournait. C'était un gaz d'explosion, de poudre. Ça restait enfermé, surtout quand on faisait pas de trop gros tirs.

Toutes les machines marchaient à air comprimé. De temps en temps, il y avait une explosion, la manche cassait. Alors, on les attachait les manches parce qu'elles faisaient le serpent. Ça nous aurait coupé une jambe, hein ? Oh oui, parce que des fois la pelle marchait dessus et paf ! Mais y'a pas eu d'accident très grave. Je crois que celui qui s'était le plus abîmé c'est Vincentini quand le caillou était tombé sur sa jambe et que ça lui avait coupé la jambe. Moi, je me suis jamais blessé, jamais. Je faisais comme tout le monde, j'avais des accidents, mais des accidents pour me reposer. Quand c'était la fête votive de Lasalle, il faut être logique, alors là j'étais porté manquant pour cause d'accident de travail. Alors 8 jours, 8 jours, voilà. Autrement, je crois pas d'autre accident que celui que je vous disais sur Vincentini. Quand il va pour manger dans sa galerie, sur sa tête il y avait un rocher, ils l'avaient sondé, c'était solide ! Il s'assoit et ban ! Il lui avait broyé la jambe.

Quand le puits s'est creusé, le puits 1, le puits où il y avait le chevalement, y'a pas eu d'accident. Y'a eu qu'un Blanc George, il avait manqué et c'est ... qui l'a rattrapé, qui l'a repêché, autrement il dégringolait en bas. 150 mètres y'avait et puis y'avait rien pour se rattraper. Ça c'était quand on le creusait, au fur et à mesure. Je sais pas d'où ça vient, si c'est parce qu'on était prudent. Et puis, il y a une question de chance, Vous savez, moi personnellement des risques j'en ai jamais pris. Quand je voyais que ça marchait pas, que c'était pas solide, je foutais par terre et on recommençait. Mais on n'allait pas vers le danger. Quand vous travaillez, vous avez l'habitude de votre boulot, vous n'allait pas vers le danger. Maintenant à vous de savoir ce que vous avez à faire. Quand même, ça en vaut la peine. Alors ça fait que je travaillais, je m'en suis tiré comme on dit « les brailles honnêtes ». C'était une vie de famille, autant les chefs que le personnel. De temps en temps, on se faisait bien engueuler, de temps en temps. Avec Jules (*rire*) ! Mais enfin, ils étaient pas rancunier pour deux sous. C'était passé, c'était passé, c'était comme si on avait passé un coup d'éponge.

Alors là, maintenant qu'est-ce qu'il y a ? Y'a plus rien. Tout est rasé, c'est une des rares sociétés qui a laissé propre. A Carnoulès, ça inonde tout, les rivières, tout le fourbi. Tout a été mal fait, pas entretenu. Tandis qu'à Saint-Félix, le bassin de décantation... Y'avait le petit ruisseau qui descend jusque là-bas, au Gardon. On l'appelle « bassin de décantation » mais y'avait pas de bassin. On talussait la terre au fur et à mesure. Le stérile qu'on sortait, on l'expédiait là-haut avec des manches, par la pression. On ramassait ce stérile, y'avait un type qui faisait que ça, que travailler là-haut. Il changeait le tuyau de

place de temps en temps pour faire la bordure et puis on remplissait. Quand c'était fait, c'était étanche, on faisait couler le machin là-dedans, ça s'infiltrait et au fur et à mesure, on montait, on montait. Parce que quand on a commencé c'était là-bas en bas et puis finalement c'est là-haut. Et puis là, ils ont planté de tout. C'est là que je vous dis, par-dessus la laverie. Vous avez la dalle en bas comme quand on regarde Pallières. La laverie est dans le trou et le bassin de décantation était dessus. C'est là que Maurin travaillait avec Olivier. Ils ont nivelé, ils ont reboisé, ils ont planté des pins, des arbres, un peu de tout.

Il est resté une époque qu'à la mine on devait faire une galerie qui serait partie du fond de la mine pour aller sortir à la gare de Thoiras, là-bas pas où est la carrière de Ruas. Ça devait sortir là-bas pour que tout le minerai parte de là-bas, pas avoir à charrier d'Anduze. Mais ça s'est jamais fait. C'était prévu pour faire ça parce qu'à l'époque quand le minerai se vendait... Parce que ça a fermé, c'était pas un manque de minerai, seulement maintenant avec tout le fourbi, le minerai vaut plus rien, le charbon vaut plus rien, rien vaut rien maintenant.

Sous le Bois Noir c'est là qu'il y a eu l'inondation, mais ça prenait pas la direction de la gare de Thoiras, c'était le contraire, ça allait vers les Arnauds et même plus haut que les Arnauds, ça allait du côté de Sourillères, par-là, enfin de ces côtés. Dans cette direction quoi. C'était tout prévu pour faire ça. Alors puis, ce qui a beaucoup contrarié, faut dire une chose, ce qui a beaucoup contrarié la mine, sûrement qu'elle aurait duré davantage si Marceron avait vécu. Mais du moment que Marceron a eu cet accident... Le patron, Combalusier, « le Grand », lui a décidé autrement. Il a dit : « On liquide ». Il s'en foutait, il était à la retraite et il a pas voulu. Ça s'est sabordé vous voyez. C'est lui, c'est pas quelqu'un d'autre, c'est lui. Si Marceron avait vécu, ça aurait duré 10 ans de plus, j'en suis sûr. Parce que vraiment il était attaché et puis il aimait le travail, il aimait le personnel qu'il avait. Bon, de temps en temps, il était comme tout le monde, il avait des sautes d'humeur. Mais enfin, dans l'ensemble, pour moi c'était un type droit. Il a une fille qui est morte avec lui et ils sont enterrés là, au cimetière de Saint-Félix. C'est lui qui a rénové l'église.

Le propriétaire de la mine... Vous l'avez pas connu Teissonnières d'Anduze ? Ben son beau-père c'était le propriétaire des mines de Saint-Félix. Et puis alors c'est la « Vieille Montagne » qui les lui a rachetés. Il exploitait un peu, pas beaucoup. C'était par intermittence et puis y'avait pas les données qu'il y a maintenant. Et les patrons de la « Vieille Montagne » l'avaient emmené à Paris. Ils lui avaient fait faire la tournée des grands ducs et comme l'autre il aimait pinter, ils lui avaient fait tourner le nez et ils lui avaient fait signer les papiers. Moi je l'ai toujours entendu raconter comme ça. J'y étais pas moi. Il a vendu pour trois sous alors qu'il aurait pu en tirer une fortune sans exagérer. Un temps par tonne de minerai et ça y étais. Mais non. Tout ça c'était lui, Corbès aussi. Il avait la licence de recherche et puis la mine lui a tout pris, lui a tout racheté. Mais la « Vieille Montagne » n'est jamais allée à Corbès parce que c'était trop pauvre. »

## Témoignage n°3

Témoignage de Mr PRATLONG

Entretien réalisé par Mme MARCON, Mr et Mme JEAN en 2002

*L'entretien commence en regardant des photos et sur une discussion à propos de ces dernières.*

« Et bien on avait pris des photos dans la mine. Je pense que c'est Klaas qui avait fait ça. Là, c'est Louis Méjean, je sais pas qui c'est à côté. Là c'est un gars de Monoblet. C'est pas Monteil ?

C'est Jean Claude Monteil et Louis il tient le marteau du perforateur.

Et là c'est pas Cazaly, de Durfort ? Vous y étiez encore quand il travaillait ?

Ça change tellement !

Et oui, ça fait 30 ans !

Et là, c'est Jules, là.

Et là à côté je connais pas. C'est un jeune qui avait dû entrer, un stagiaire, je sais pas.

Ça c'est la « graille », c'est Claude Maurin. On l'appellait « la graille » parce qu'il était maigre. Une graille c'est un corbeau, c'est sec. Là c'est Albouy, je le reconnais bien. Là c'est Bernard d'Ardèche, un ardéchois.

Ça c'est Bonnefoi, c'est Bonnefoi.

Qu'est-ce qu'on change.

Vous le verrez tout à l'heure, un peu plus loin. Et ça je crois que c'est Morant, non ?

Ça c'est Klaas. C'est bien sa carrure, hein ? Il est dans le dépilage. Moi j'ai travaillé que là-dedans, en bas. J'ai fait deux ans au roulage puis après j'ai été dans des trucs comme ça. On dépilait. C'était remblayé dessus par ça, parce que vous voyez là, c'étaient des fines de la laverie, puis il y avait du grillage, du grillage de chenil, plus une toile de jute par-dessus et on versait sur la laverie, on remplissait les vasques avec ça et les boiseries passaient là-dessous. Ça se voit, là. On montait des poutres de 7 mètres.

C'était pour combler que vous mettiez ça ?

Pour tenir, c'était pour tenir. Vous voyez les deux choses qui arrivent là ? Les toiles, c'était de la toile de jute qui tenait sur le grillage pour que ces fines ne passent pas à travers. Et devant nous, on était dans la bonne boule, la boule pure, la boule qui brillait. C'est celle qui a tenu 3 ans et puis là on a fait venir tout ce... Bernal... « la graille » ... Tous les jeunes.

Et c'est comment ce minerai ? Dans la galerie vous dites que ça brillait.

Des galeries y'en a pas beaucoup qui brillent. Y'a que le défilage qui brille. Là, ça là, que vous voyez, c'était le dernier montant du morceau. Ça c'est du pur, d'ailleurs ça se voit, ça se voit. Vous voyez les poutres de longues portées qu'il y a ?

Donc là, c'était du bon ?

Oui, c'est du bon, c'est du pur. Une fois, Ulysse Bonicel il a dit à Monsieur Marceron : « Ah celui-là, ne vous fichez pas de moi, vous prenez les gens pour des cons... Vous dites que... mais c'est du plomb pur, prêt à employer ». Alors Monsieur Marceron il dit : « Quand même, Bonicel, vous exagérez ». Alors lui, qui était un fort des halles, il avait une casserole avec une queue... Il met du charbon et puis, plein gaz... Quand ça été, paf ! Il a planté sa casserole dessus, il a pas coulé, il s'est dilaté et il a fondu, mais dessus il y avait une pellicule grasse, blanche. Il a dit « Qu'est-ce que vous en dites ? », « Ah ça, tiens, je vous porterais un litre de ... ». Alors déjà qu'il tenait pas droit, qu'il buvait tout le jour, le patron lui porte un litre de ... en plus du sien. Ce jour-là, il était noir, jusqu'à 3 heures, il y voyait plus.

Mais il avait raison quand même. Il connaissait son boulot et il avait raison.

Oui, oui, oui, il connaissait le minerai aussi parce qu'il savait bien que la blende c'était marron, la pyrite c'était jaune comme le soufre, si tu la mettais au feu, elle te piquait la gorge, c'était du soufre. Et la blende c'était du zinc, du chocolat, c'était de la couleur du sable, ça faisait des nervures un peu partout.

La pyrite c'est ce qui colore encore la rivière qui passe à la mine Joseph. Elle est jaune canari.

Oui, ça c'est les acides, c'est le plus mauvais de la mine.

*Il continue à regarder les photos.*

Ça c'est des gars qui étaient à Durfort. Moi j'ai pas connu ça. J'ai pas connu les gars qui étaient à Durfort. Y'avait une équipe à Durfort qui a quitté cette mine pleine de minerai. Moi j'y suis allé à la fin.

Et alors cette photo par exemple, ça représente quoi ?

C'est une trémie, vous voyez bien le bras et la bouche et ça c'est un avancement, un débordement. Le minerai, on le faisait couler d'en haut mais ça venait de 20, 30, 40, 50 mètres, les cheminées qu'on appelait ça. On remplissait les cheminées, ici. On mettait des planches avec des rebords, à l'intérieur. Il y a des grands rebords cloués sur des grosses barres. Alors une fois que ça c'était cloué, il y a le levier, là. Ça sortait par là, ça tombait sur la berline, on la voit, on en voit un peu. Et puis, les berlines, il y avait

une double voie, on les faisait circuler, on les emmenait au puits et ça sortait. C'est là que je me suis cassé l'orteil. Il y avait Destruel, il remblayait là-dedans. C'était presque vide, il n'y avait personne au-dessus. Il s'est dit « Merde, je vais finir ça ». Alors il remblaie, le caillou tombe, un petit caillou comme ça. Il tombe sur le bord de la veine. Moi j'étais ici, ça rebondit et j'avais mon pied sous le rail. Mon orteil se trouvait par miracle sur le rail et il me l'a brisé, mon second doigt, mon second orteil. Moi j'ai senti sur le coup, mais chaque fois que ça faisait mal on n'allait pas... Des fois, tu te faisais bien mal et tu avais rien et des fois, tu avais bien mal et ça se voyait pas. Alors j'ai continué. Et puis on entend : « Bing ! ». C'était Marceron qui arrivait. Je me suis appuyé sur un pied, j'ai senti que c'était mon talon qui ripait sur du machin chaud, comme de l'eau chaude quoi. Je m'assieds, j'enlève ma botte, il a coulé un verre de sang, « Qu'est-ce que vous avez fait ? Qu'est-ce que vous avez fait ? », « Il m'est tombé un caillou comme ça et il m'a coupé l'orteil, *pardis*. ». Et c'est Bernard qui m'a pris sur le dos et qui m'a emmené au cuffat, une benne.

**Les mineurs nous ont dit qu'il n'y avait jamais eu d'accident très grave. Le plus grave c'était Monsieur Vincentini quand il a reçu une grosse pierre sur la jambe.**

Oui, j'y ai assisté moi. La seconde était pour moi. Devant notre nez, un caillou comme le dessous de la télé. On avait tout dégagé avec Vincentini et j'étais là que je tenais plus fort. Parce qu'il y en avait qui étaient plus forts, y'en avait point de la même taille. Je prenais et avec les pinces ils passaient, ils soulevaient le caillou qui était couché et puis moi je tenais avec l'épaule comme j'étais moins fort, la pince coincée pour maintenir le caillou, pour le dégager complètement. Et quand on l'a eu dégagé complètement, devant nos yeux, Plof ! L'autre est tombé. Un caillou qui faisait peut-être 500 kilos. Vous voyez, la vie elle tient à rien du tout et moi il aurait pu me tomber en plein dessus, j'aurais pas souffert et peut-être le voisin aussi. Parce que le caillou était bien comme la table, d'une épaisseur comme ça. Et il sonnait pas. Parce que, je sais pas comment vous dire, quand vous sondez quelque chose qui est massif, qui est gros, ça sonne dur, mais quand vous sondez un caillou pas gros, qui a du vide derrière, il sonne le caillou. Alors vous le sondez, vous entendez pas le vide parce qu'il y a trop d'épaisseur. Et lui il était collé, bien collé avec une couche de marne. Ça trompe pas ça, c'est comme du chewing-gum. Alors quand lui il est tombé, il était callé quelque part ce bloc, dans un angle. On avait fini, on s'est tous relogé dans la recoupe, un petit bout de galerie qu'on faisait dans le travers-banc. Y'en avait plusieurs que si une rame de wagons arrivait, que tirait Jean-Pierre, on se mettait là-dedans. Y'avait Jean-Pierre, Marcel Lager et Sinson, Sinson Pierre.

**Et là c'était une chambre que vous l'appeliez, non ? C'était quoi ça ?**

Ça c'est les pompes. C'est la salle des pompes. C'est au fond du puits. Là, on pompait dans un trou qui était plus bas que le niveau pour qu'on puisse rouler les bennes à vue, propres comme là. Et alors les pompes étaient au-dessus, sur un plancher et là le « surveilleur » des pompes, il se mettait sur la planche qui va jusque là-bas au fond. Et un jour, on y a mis Henri Novis. Henri Novis, lui, il tient pas. C'était un type très travailleur, mais il fallait que ça remue. Il fallait pas le mettre assis sur une planche. Et elle qui faisait Roah, roah... elle ronronnait la pompe. Il s'est pas endormi avec le bruit de la pompe ?! Et Combalusier, il est pas entré ?! Alors il arrive et il dit : « J'ai trouvé ce gros con de neveu du maire endormi. Ne le mettez plus là, hein. Ne le mettez plus en bas aux pompes. On peut pas s'y fier. Il dormait ! ». Là, il y a un joint d'amiante pour pas que ça perde et si des fois ça chauffait trop, elle fuyait, il fallait l'arrêter. Vite, un coup de téléphone au jour, les mécaniciens venaient vite, ils dévissaient, ils

rebloquaient et ils remettaient la pompe en marche. Il fallait faire attention. Si la pompe déclenchait, il fallait la réenclencher. Un petit coup de fil là-haut, il venait un type de l'atelier pour voir ce qu'il y avait. Chacun avait sa branche là-dedans. On appelait ça des mineurs mais c'étaient pas des mineurs. Les mineurs c'étaient nous, ceux qui ont des lampes, là. Moi j'étais dans le défilage tout le temps.

Ça c'est des veines je pense, il a dû photographier ça.

Je reconnais la blende, voyez que c'est marron ? C'est un peu noir la blende, le zinc, ça c'est le zinc. La pyrite ça c'est difficile à expliquer. Ça c'est du minerai massif. La pyrite c'est jaune, ça tire sur la couleur réelle du soufre.

Alors ça c'est drôle, on les voit tout petits !

Là, ils sont dans une galerie. On voit la galerie. C'est des chambres derrière, on dirait l'entrée de la mine Joseph. Devant leurs pieds, il y a des saloperies, des pierres, des décombres. C'est une chambre ça. C'est une chambre ça, une chambre qui est en train de se faire parce que ces machins pointus là on les minait. Si c'était une galerie c'est de la terre qu'il y aurait. Là c'est des blocs.

On allait chercher le minerai en bas à la mine Joseph et on le montait à la laverie sur les grilles du camion. Et puis sur les grilles, il y avait un concasseur avec des boules, des boules de fer. Une fois on en avait pris pour jouer à la pétanque. Elles pesaient ces boules ! Quand on prenait les nôtres on savait plus jouer. Et tous à faire la même réflexion : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? ». C'était un acier qui tapait, qui brisait le fer. Alors on a tout arrêté, on a passé du bon temps. On a passé du mauvais, mais on a passé du bon. Là, (*sur la photo*) c'est dommage que les niveaux soient pas pris, les niveaux de la mine. Il y avait le 66, le 89, le 48 et puis y'avait le 266. Le 48 il avait 160 mètres.

Et la plus profonde, c'était à quel niveau ? Elle avait quel numéro ?

C'était au 220, c'était le plus profond. Le 190 c'était le fond du chevalement. Ça faisait 190 mètres à la verticale et là y avait deux trémies. Il y avait deux camions, l'un contre l'autre. Et puis les camions passaient par là et Emile Rigal montait là. Il versait là-dedans, Emile ou Jean-Pierre. Vous l'avez connu ce Rigal ? Il était plus mince que moi, alors ces machins ils faisaient 180 kilos. Comment voulez-vous qu'il décolle ça ? Il l'a fait deux ou trois fois, puis il a dit qu'il pouvait pas le faire. On y a mis des types plus forts. En pleine force, quoi. Emile, lui, il tirait d'un bras. Klaas c'était pareil. Roger aurait fait ça. André aurait fait ça s'il avait voulu. Lui, André, il a toujours été au fond, au 66 dans une espèce de... que c'était déguelasse. C'est là qu'il y avait beaucoup de soufre, beaucoup de... ça te piquait les yeux quand tu y entrais. Il a passé une vie de blaireau avec Pradel, le petit italien. Je lui ai vendu un fusil, un 16, à Pradel. J'avais acheté ça à Bancal. Fallait être *calu* aller vendre un fusil tout neuf !!

Pradel a toujours travaillé avec André. C'est les deux seuls types de la mine peut-être qui ont toujours travaillé ensemble.

Et ça c'est une partie du chevalement ?

Oui, là on voit bien la trémie.

Ça c'est la fin en 1971...

On dirait celui de Durfort. Et là c'est quoi ? Un méchoui ?

Oui, un méchoui. Ils faisaient cuire un mouton. Vous n'y étiez pas vous ? Vous avez quitté la mine en quelle année ?

En 1972, quand elle a fermé. Il me restait 10 ans à faire. J'ai fait 20 ans et pour toucher il me fallait 10 ans de plus. Il fallait partir un peu partout, en Ardèche...

Et vous êtes parti ?

Non, je suis resté deux ans avec Grévoul. J'ai tiré une langue comme ça, on nous payait pas.

Alors vous étiez au méchoui, vous l'avez vu ?

Non parce qu'il y en a qui sont restés 7 ou 8 mois de plus. Il y en a qui savaient qu'ils pouvaient rester jusqu'à tel jour, jusqu'à tel mois et puis ils partaient. Et puis moi, je le savais ça aussi, mais dès que j'ai eu quelque chose pour travailler, je suis parti. Ils tournaient encore, ils ont tourné une paire de mois.

*Il regarde les photos.*

Lagot, il était balèze Lagot, il était grand et costaud. Albouy, Rémi Albouy. André Monteil. Ça c'est Viala et ça c'est Abric.

C'est ça il fallait avoir des planques touchantes sur ces cadres, pour pas que les fines descendent. Des planches qui se touchaient bien, des plateaux. Les fines c'était de la farine, on les faisait toujours monter entre les cadres porteurs, on mettait du foin pour pouvoir enfiler une autre planche dessous. Le poste d'après il fallait pas le coincer alors on mettait des *calosses* et une planche dessus. On appelait ça la « servante » et le collègue d'après, pour repartir, nous on avait fait notre mètre, posé notre cadre, il faisait pareil. Monsieur Marceron m'a dit : « Ça vous plait ce travail ? ». Moi j'ai dit « oui ». Parce que des fois tu avançais rien mais il fallait pas reculer. Y'en avait un, il était fainéant, il faisait rien parce qu'il voulait rien faire. Alors Jules il lui disait : « Tu te fais pas chier toi, hein ? Tu as rien fait aujourd'hui ! ». Et Monsieur Marceron arrivait aussi, alors il lui disait : « C'est possible que j'ai rien fait, mais j'ai reculé ? », « Ah non, alors soyez contents ! ». L'autre il disait rien, il fallait pas reculer.

Jules il ne savait ni lire ni écrire. Il était maître mineur par l'ancienneté, il était fort. Il faisait marcher des pompes que personne pouvait faire marcher. C'est pour ça qu'il était monté en grade sans instruction. Il est parti avec une grosse retraite, la retraite de maître mineur. C'est François André qui est allé chez lui une heure ou deux par jour pour lui apprendre à lire et à écrire. Il lui a fait école deux ans.

Vous, vous y êtes entré à quel âge à la mine ?

J'avais 21 ans, fin 1951-1952. J'ai fait 20 ans. Après, je suis allé à Pastré, en face d'Issart avec André Destruel. Comme ingénieur il y avait Monsieur Lauze. C'était un bon type Lauze. Alors moi j'étais le

novice, j'étais bête, quoi. Alors il m'avait mis à charger des petits wagonnets qui faisaient 800 kilos, des petits cuffats. J'étais allé travailler dans les bois avec Papendik, le neveu de Krisque, Wilfrid Papendick, je crois qu'il s'appelait et on m'avait envoyé charger des cuffats chez Monsieur Lauze, à Pastré. J'en avais chargé trois et demi et quand j'ai annoncé ça devant tout le monde, ils se sont mis à rire. Et moi je me demandais ce qui arrivait. Monsieur Lauze, il m'a dit : « Toi, tu es un paysan. ». J'ai dit : « Oui ». « Il faut jamais dire trois et demi, mets en cinq, mets en trois mais pas trois et demi, ça existe pas, ça c'est le travail d'un paysan, il me dit ». Lui il a été paysan, alors il m'a dit : « Tu apprendras à devenir vicieux, tu apprendras à devenir vicieux. ». C'est vrai quand tu passes avec certains, tu apprends toutes les ficelles.

### Oui, comme de mettre des gros blocs dans les seaux ?

Dans les cuffats, oui, oui, oui et que dessous c'était vide et puis le bloc là-bas, il était pendu. Ça c'était la merde. Il fallait retourner ce cuffat là-haut, au départ pour le poser, pour casser, parce qu'il était coincé...

### Et vous, vous y êtes entré pour quoi à la mine ? Par nécessité ?

Nous on venait des Cévennes, on gagnait rien, après le col du Rédarès à Cognac. On gagnait rien et puis il y avait un italien qui était à la retraite et il m'a tellement monté la tête avec la mine, il m'a dit : « Si tu veux gagner des ronds, il te faut aller à la mine. Ici on te fait faire le travail que les autres ils veulent pas faire. On te fait nettoyer les écuries, ça pue. ». On était locataire d'un propriétaire, alors pour la ferme il fallait donner la moitié des châtaignes, rien que pour la ferme. Après, tu te débrouilles. Heureusement, il y avait un troupeau, on avait une quarantaine de bêtes. Il fallait faire les vers à soie. Les vers à soie, ils devenaient gros. Quand ils étaient prêts à faire, ils crevaient tous. Quand il pleuvait, qu'il tombait de l'eau comme ça, on allait ramasser les feuilles avec l'âne. Et moi j'en avais ras le bol, tu gagnais rien, tu crevais la faim. Et je suis parti à la mine. On se fréquentait tous les deux (sa femme et lui), puis le temps est passé et je suis resté à la mine. Et après, moi tout seul je gagnais plus de sous que 3 ou 4 fermiers réunis là-haut. Et puis ils châtaignaient, ils châtaignaient à 5, 6 ou 7 et rien que ma journée valait les cinq ou six journées des autres. C'était rude mais c'était payé. Ça a toujours été payé. Je gagnais 35 000 francs par mois. C'était énorme. Une fois, à un automne, c'était les premières châtaignes, ça se vendait à ce moment-là, ça se vendait, c'était pas comme maintenant. Alors ma mère elle me dit : « Tu vois que ce mois-ci on t'a battu. ». C'est parce qu'il y avait des marrons. Mais le mois d'après, les marrons ils étaient partis. Les marrons de l'Ardèche arrivent... pour nous c'était cuit. Quand les marrons de l'Ardèche arrivaient, on vendait plus. Le mois d'après j'ai dit : « Alors et ce mois-ci, comment ça a marché ? ». Moi je rentrais 35 000 francs ou 35 100. A moi seul, je gagnais plus que les autres. Et plus ça allait, plus j'étais payé. Ça augmentait assez vite, j'étais monté de catégorie.

### Monsieur Baconnier nous a raconté qu'une fois à la mine on avait oublié d'augmenter et qu'il y avait eu une grève pour ça...

Trois pour cent. Vraiment on devait nous le donner. Aux houillères, ils l'avaient eue l'augmentation et je vois pas pourquoi nous, aux métalliques on l'avait pas eue. Avec une différence qui n'a jamais été comparée, c'est que eux avaient tant de poids de charbon et nous on avait tant d'argent. Eux, le charbon, ils l'ont gardé toute leur vie et nous après on a été cisailé, ça a pas augmenté. C'est pour ça

que le chauffage a rien payé, ça a jamais rien payé. C'est ça qui différençiaient les houillères des mines métalliques. Nous la silicose, on l'a choppait pas, si, Tallandier l'a choppée.

### Pourtant, vous travailliez aussi dans le calcaire ?

Oui, mais nous on attendait que les gaz partent. On arrosait, on faisait marcher les ventilos et on arrosait pour faire tomber le gaz, tandis que les Italiens, les Espagnols et les Polonais ils étaient *calu*, pour gagner de l'argent, ils se seraient fait couper un doigt. Ils laissaient pas évacuer les gaz... Alors, ils avaient mal à la tête. On en a eu sorti avec le cuffat. Après, quand on a percé avec le puits 3... On tirait toute la journée, ça partait à une allure ! Je te garantis qu'on avait des ventilos, je sais pas combien qu'ils faisaient de diamètre, au moins 1,50 mètres. Quand ça te soufflait, c'était d'une force terrible, on tirait toute la journée. Alors là, si tu étais malin, comme nous là, on tirait souvent mais on risquait pas de s'asphyxier, on était en plein courant d'air. Nous on était dans un dépilage et dans un dépilage si tu t'arranges, tu es pas embêté, jamais. J'ai fait 7 ans là-dedans. J'étais bien, on m'a jamais rien dit. Des félicitations, que c'est rare. Et puis, Marceron s'est tué.

### C'était le commencement de la fin...

Oui, puis il est arrivé Monsieur Pasurkovski, c'était un Polonais. Il pouvait pas voir les garçons des houillères, jamais. Il disait : « C'est une saleté celui-là, il vient des houillères. ». Il remplaçait Monsieur Marceron. J'ai dit : « Monsieur Pasurkovski, vous vous trompez, y'a des bons types là-bas, y'a de bons éléments là-dedans. Celui-là, celui-là, celui-là, c'est des crèmes, c'est bon. ». Seulement, ils savaient pas boiser, alors on faisait toujours dans ce fameux truc, dans la boule. Il me dit : « Monsieur Pratlong, vous me feriez pas ce niveau ? », j'ai dit : « Moi, je sais pas écrire ». « Vous êtes pas là pour écrire. Vous écrivez à votre façon et vous donnez ça au treuilliste. ». Le treuilliste, c'est celui qui montait les bennes, c'était fait pour ça, il écrivait. Et puis après ça a changé, après c'était Jules qui enregistrait, le chef de poste. Même Jules, à la fin, il était maître mineur. Il touchait plus les cahiers ni les crayons, il avait des galons. On rendait compte au chef de poste. Alors à Monsieur Pasurkovski, j'y ait dit non. Il m'a dit : « Si vous savez pas écrire, vous n'avez qu'à dire au chef de poste ce qui s'est passé mais il faut vous arranger pour que celui qui vient après vous, à 3 heures puisse fonctionner (nous on faisait 7h-2h30 et puis à 3h il y avait la relève jusqu'à 11 heures du soir, on faisait que deux postes). Et puis il me dit : « Vous vous occuperiez pas de ce niveau ? Parce que les types des houillères, ils cassent tout. Ils avancent pas, ils font des éboulements. Vous voyez bien qu'il faut y aller après, il faut prendre un bonhomme et y aller après. Ça marche deux ou trois jours et puis ça se recasse. ». Ils jouaient aux jeux de quilles. Ils tiraient leur tir, ils faisaient mal leur trou, ce trou allait prendre un pied droit, ils tombaient deux ou trois cadres et alors ça faisait un éboulement. « Toi va repartir là-derrrière ! » C'était difficile, hein. Alors, il m'a dit : « Il vous faudrait vous occupez du 220, arrangez-vous pour votre poste et votre manœuvre... ». Maurice Danis, ça faisait trois fois qu'il tirait, trois fois qu'il tombait les cadres, des cadres grands, mais il ne sortait rien comme minerais. C'est parce qu'ils orientaient mal leurs tirs et ça faisait trois jours que ça durait. Dans les états, on avait des planches clouées d'un cadre à l'autre et on mangeait l'un en face de l'autre, assis sur les planches. Et pour le coup, Maurice Danis, y'avait un balèze, il se met à pleurer. « Mais qu'est-ce que tu as Maurice ? », « Merde, mais ça fait trois fois qu'on tire et qu'on tombe les cadres ». J'ai dit : « Avec qui tu es ? », « Avec Maurice Coursier », « Non c'est pas possible, il se passe quelque chose. ». J'y suis allé, j'y ai dit : « Bougre de fou, tu es complètement fou. ». Au milieu de ce front de taille, il y avait une fente large comme ça, elle était invisible, par la

casse. J'ai dit : « Vous faites un bouchon. Ecoute moi bien, tu vois cette fente, là, tu fais un petit coup de mine là, là et là. Tu mets à 0 jusqu'à 6. Ça faisait six tranches qu'on pouvait tirer les unes après les autres. Quant à la fente, tu mines et tu tires ça en 0. » Alors j'ai marqué ces numéros. Il tire : « Pouf ! Pouf ! Pouf ! » J'ai dit : « Je sais pas si des cadres sont tombés, mais tes coups de mine ont éclaté le minerai, tu as le paquet, tu en as pour deux jours à déblayer. Au dernier coup de mine... Pouf ! Pas fort, sourd, enterré. »

## Et Gérard Fabre ?

Il était venu avec Bernal. Il pouvait pas soulever son bras, ses épaules tournaient quand il travaillait. C'étaient ses muscles, ils s'atrophiaient. Il avait un moral fou !

## Il est monté dans l'Aveyron après, il a fini là-haut, à Montsalvy.

A Montsalvy, là où ils nous avaient envoyé. Moi j'y suis allé puis je suis pas resté.

On y est parti nous et on y est resté 1 an et puis on est parti. J'ai dit à Jean-Pierre : « On s'en va ». La nuit il rêvait des trous, il rêvait des galeries : « Lève-toi de là, tu vas te faire enterrer ! »

C'est ce qui arrivait deux ou trois fois par an. Ils faisaient que des chambres, des chambres, des chambres. Alors ce que je vous ai raconté tout à l'heure c'est ce qui se passait. Quand vous avez 10 tonnes suspendues au-dessus de vos têtes, est-ce qu'elles sont solides ou pas ? Qu'est-ce qu'il y a dessus, trois ou quatre mètres dessus, du dur, du pas dur, une couche de sable, de marne, une faille ? On peut pas le savoir. Et c'est là que les types se faisaient prendre. Alors, il y avait deux ou trois morts par an. Merde ! J'y étais allé là. Et avant je m'étais éclaté le doigt, le second doigt de pied avec la pelle « Enco » qui faisait 150 kilos... Les pelles « Enco » c'est rectangulaire, ça roule sur des roues très épaisses et sur des rails. Ça fait 100 bennes par jour et même plus. J'y étais et j'avais mis mon pied sur le rail. Y'avait pas assez d'espace entre le cadre et mon pied et elle, j'ai senti qu'elle me pinçait. La roue me passe sur le pied. Qu'est-ce que je fais ? J'ai pas perdu mon sang froid, y'a deux manettes, une pour avancer, l'autre pour charger le godet. J'ai dit à mon manoeuvre : « Ecoute, je suis coincé. J'ai mon pied sous la roue. Ne bouge pas, ne t'effraie pas ». J'ai poussé ma manette doucement et j'ai mis mon godet de niveau pour pouvoir être libéré. Le godet était en avant, ça faisait un décalage de 40 cm par rapport à la pelle « Enco ». Je me suis mis devant le godet et puis j'ai dit au type, Zigue il s'appelait : « Maintenant recule, il faut voir ce pied ». Le pied avait éclaté, les orteils étaient fendus, les trois-là. C'était à la veille de partir et je me suis monté comme ça à Montsalvy, où était allé Fabre. J'y étais monté avec Caquounet, Dérioux et son collègue. Il avait une Renault 12 toute neuve... Putain j'avais des coliques rien que de... Et on va voir le maître mineur. Alors il voit Caquounet et il avait une éventration comme Raymond Roux, il avait un corset. Et alors il lui dit : « On vous prendra, vous, mais avant il faut que vous vous fassiez réopérer. Faut pas que vous ayez des éventrations. Et bien que vous boitez pas, vous êtes pas apte au travail ». Alors je lui dis : « Ecoutez, on n'est pas venu ici pour se disputer. Je suis venu ici pour voir si je peux me faire embaucher. Je veux du travail, c'est tout. Du travail j'en trouverai d'autres aux mines, y'a pas qu'à Montsalvy qu'il y a des mines et c'est pas un Monsieur comme vous qui va m'intimider, m'empêcher de parler et de me raisonner. Je le sais qu'il faut voir mon pied que c'était rouge ». Alors il me regarde, il me répond pas puis il me dit : « Quand

même, ce serait bête de perdre un garçon comme vous. Vous viendrez tel jour et je vous mettrai tous les trois ensemble ». On n'est plus remonté. Il était sec, pas grand mais sec.

### Il y avait Rigal et Robert.

Ils sont partis là-bas à Fréjus. Là-bas, ils étaient bien. Il paraît qu'ils étaient encore mieux qu'ici. Tu sais ce qu'il disait André Rigal ? Il m'avait dit : « Pierre, quand on se touchera la main, qu'on sera plus que trois, que tu me demanderas ce que je fais et que moi je dirai « j'ai fini » et que toi tu auras encore 5 ans de travail à faire, ça te soulèveras pas les tripes ? » Celui qui voudrait vous raconter des histoires de la mine de Saint-Félix, il en a pour... Je sais pas moi. Et souvent on le disait entre nous : « Si on le filmait tout ça ? ». Toutes les conneries qu'on faisait ! Quand on avait fini la journée, tous les soirs y'en avait un qui portait le café et d'autres le rhum. Mais quand on avait fini, hein, ça déconnaît pas, quand on avait fini. C'est là que Pente, quand il avait bien bu, il se pendait par les pieds. Il se faisait pendre par nous quatre, il retournait les pieds, il y arrivait. Destruel, il avait des dents courtes, il était solide... Alors il prenait un morceau de bois, un rondin, il déclouait un petit morceau carré, comme ça, trois pointes ça faisait, avec ses dents ! Il prenait son morceau de bois, le morceau qui dépassait... Il fallait être fort pour faire ça ! Et il y arrivait. Alors en patois il disait : « Pour faire ce que je fais, il faut pas avoir des dents grandes comme ça, il faut avoir des dents solides ».

Monsieur Pasurkovski, il a été badiné par des types qui venaient du charbon. C'est pour ça qu'il pouvait pas sentir les mineurs des houillères. Il pouvait pas travailler dans le dur parce qu'ils faisaient tout avec le pic aux houillères. Jamais, jamais ils tiraient. Ils arrachaient tout à la pince ou au pic. Le charbon c'est pas dur. Ils tiraient que sur des grandes surfaces, ils pouvaient pas tirer tout le temps parce qu'il seraient morts et re-morts avec le grisou. Et quand il y avait des risques de grisou, on tirait jamais tant qu'il y avait quelqu'un dedans. Il fallait que tout le monde soit sorti. Et même, il y a souvent des endroits qui étaient pas trop aérés. On appelait ça des « culs-de-sac ». Ils recommandaient de pas taper fort avec le pic parce que si vous trouvez un petit caillou, ça fait une étincelle et cette étincelle vous fait sauter toute la mine. Ça s'en va et ça tue tout le monde, le grise c'est très dangereux... Puis ils arrachaient le charbon comme ça, mais ils frappaient pas. Eux la choppaient la silicose parce que vous pouvez pas remplir une benne ou une berline sans faire de la poussière. Eux, ils avaient la silicose, ils avaient les poumons pris. Alors ce Pasurkovski, il avait été badiné par ces types des houillères, ils le faisaient tellement marcher qu'il pouvait pas les voir. Mais pour te dire, ce type-là c'est pas comme tout le monde... Il était au carrefour de Saint-Félix, au croisement, au temple. Il me croise, il s'arrête, il me klaxonne et il me dit : « Vous avez trouvé du travail Pratlong ? ». J'ai répondu non, « Venez avec moi en Ardèche. » Dis, un ingénieur, te dire ça ! « Je vous trouverai un logement et tout pour votre famille, venez avec moi en Ardèche. Je vous logerai moi. ». J'avais pas envie d'y aller. Les enfants voulaient pas s'en aller, mais quand un type vous parle comme ça, que c'est un ingénieur, il faut vraiment que vous soyez entré dans son estime et être capable de travailler aussi, *pardis*. Et là, les deux doigts dans le nez, il faut faire marcher un peu sa tronche. J'étais pas instruit, mais j'étais intelligent et je savais le faire. Monsieur Pasurkovski c'était lui qui a remplacé Monsieur Marceron quand il s'est tué. Monsieur Combalusier, il était chef d'exploitation. Non on l'appelait Pasur, tout le monde disait Pasur. Il était gentil ce type, il discutait avec tout le monde, tout le monde. Et même avec les types des houillères. On était bien là-bas, fallait faire son métier mais on était bien. Moi quand j'ai passé ces deux ans avec Pasurkovski, j'ai pris le 220. J'avais suivi ce type des houillères, il travaillait à ma place. Mon manœuvre c'était le Mars, il savait rien faire, il faisait presque rien, il était content... Remarque qu'il y

en a qui étaient malheureux, qui toute leur vie ont été malheureux. Ils ont travaillé toute leur vie à la charge, charger du minerai, ils savaient pas faire autre chose. Ils chargeaient du minerai, ils se crevaient tous les jours, toute l'année.

## Témoignage n°4

Témoignage de Mr CHAUDESAIGUES

Entretien réalisé par Mme MARCON et Mr et Mme JEAN en 2002

« La mine Joseph c'était une mine romaine qui avait un tunnel pour entrer dedans, et en haut il y avait des bâtiments qui ont été démolis il y a sept ou huit ans. En haut, il y avait les bâtiments des ingénieurs et en bas il y avait une petite usine, une petite laverie et à côté de la laverie il y avait des jardins, là où il y a des platanes, en bas, c'étaient les jardins des ingénieurs. C'est à Monsieur Baconnier je crois maintenant. Ils y sont toujours en bas.

En bas c'est une laverie et cette laverie elle a pas beaucoup existé parce qu'ils ont fait la laverie du Moulin du Baron. Ils ont fait un chemin et un pont qui saute le grand ruisseau et ils ont fait une usine au Moulin du Baron, plus là-bas, vers Tornac. Là le minerai ils le broyaient, ils le lavaient et ça partait à Alès.

C'était quand ? Qui vous l'a raconté ça ?

C'est mon oncle. Il était fort là-dessus. Il a dit des choses sur la mine, même que Monsieur Combalusier lui a filé la pièce. Très très ancien mon oncle ce qu'il m'a dit. Et puis en bas du temps de Monsieur Chauvet, la mine marchait encore en bas... Chauvet, le grand-père Chauvet, du Cadeyer. Avec la Vieille Montagne ça marchait encore là-haut, le premier puits, ça marchait, ça commençait à sortir du minerai... Parce qu'ils étaient pas outillés pour sortir l'eau, alors ils ont mis un travers-banc en bas, qui commencé au pré, en bas, de Soubeyran qu'on appelle. C'est dessus, au bord de l'eau, à côté de l'usine de la mine Joseph. Et après c'est Monsieur Soubeyran il a plus voulu qu'on mette le remblai (*ou le déblai ?*). Je sais où elle est la galerie, elle est à sept ou huit mètres. Et Monsieur Soubeyran il a pas voulu qu'on mette le remblai dans son pré. Alors ça a été abandonné ça. Et puis plus tard, Monsieur Combalusier voulait le faire qui parte de Tornac, le travers-banc. Vous savez ce que c'est un travers-banc ? C'est pour sortir l'eau, parce qu'ils avaient pas de pompes avant. Ça date du grand-père Chauvet.

Y'avait pas le courant, y'avait rien là-haut... Y'avait un puits avec un chevalement, c'était la vapeur qui le faisait tourner le chevalement. C'était Monsieur Martin de Lasalle qui le faisait marcher. Toute sa vie il a traversé les montagnes pour aller travailler là-bas.

Le minerai était descendu par une voie de chemin de fer après le garage. Là, c'était Monsieur Sujol qui le charriait avec des charrettes et quatre chevaux. Je l'ai vu la charrette moi, c'était là où est maintenant Madame Metman. Elles étaient chez lui, là, énorme ! Il mettait cinq tonnes pour aller à Alès. Il faisait un voyage par jour. Il mettait un jour pour aller à Alès et il revenait. Et voilà c'était sa journée ! Et puis comme ça a marché un peu ils ont acheté un camion, un des premiers Berliet, à chaînes, il était au garage et c'était mon oncle qui le conduisait. Il le chargeait à la pelle et Sujol chargeait plus bas lui, après le garage, il y a deux piliers en briques, là il vidait de par en haut et il chargeait là-dedans. Quand ils ont acheté le Berliet, mon oncle faisait deux voyages par jour, un le matin et un le soir. Ça allait pas vite les chaînes et il fallait qu'ils le charge à la main. Ils étaient plusieurs, *par di*, et il fallait un moment. C'était du plomb ou du zinc. Et puis ils ont dit à mon oncle :

« Vous pouvez pas faire davantage si on vous vide les wagonnets dans votre camion ? » Mon oncle a dit : « Oui, si je gagne du temps... ». Alors, puis ils vidaient dans son camion et il faisait trois camions par jour à Anduze. Je vous parle de 1890. En 1903, on a fait le chemin de fer. Puis Monsieur Combalusier est arrivé, ça a changé la mine, ça s'est vendu et ça n'a plus été Monsieur Chauvet mais la Vieille Montagne.

### Parce que Monsieur Chauvet c'était un particulier ?

Ah oui ! il avait été ingénieur, lui le grand-père qui est mort il y a 30 ans, c'était lui l'ingénieur. Et là-haut, il se trouvait un tunnel qui foutait le camp sous la cantine, au premier puits et Monsieur Combalusier a été abasourdi de voir ce tunnel fait pendant les Romains, tout bâti de partout. Il passe sous la mine et quand ils ont fait le puits n°1, ils l'ont manqué le tunnel. C'était par-là que les Romains sortaient le minerai.

### Et c'était profond ?

Non, dix mètres de profondeur. Ils l'ont découvert avec une pelle mécanique, il allait dans la direction de la cantine. Des travaux des Romains, il y en a partout dans les bois. Il y a des mines de fer du temps des Romains et chez moi il y a un trou énorme. Un collègue voulait le déboucher pour voir ce qu'il y avait dedans, puis on s'est brouillé et il est pas venu. Au Mas Brus, il y a d'anciens travaux partout et pour savoir de quand ils datent, c'est difficile !

Maintenant je vais vous parler de la mine Baudoin. Vous savez où sont les quatre trous dans le rocher, à la Croix de Pallières ? Eh bien, à côté ils tiraient du verre qui sûrement allait au Cadeyer pour faire des bouteilles, des machins comme ça, c'est les mines des terres rouges. Ici il y'a pas de terrain pour faire le verre, y'a que ce trou là-haut. C'est pas vieux. Après ça, vous avez une mine d'ocre, et ça, je me rappelle, c'était Monsieur Chauvet qui le tirait. C'était Monsieur Mery, d'Anduze et Pujol qui la sortaient de terre, l'ocre, ils la tiraient à la main. Une benne d'ocre et Monsieur Chauvet il allait voir quand ils chargeaient. Ils en faisaient des wagons à Anduze.

Après la mine d'ocre, ils sont montés plus haut pour chercher du minerai. Ils ont trouvé une galerie et avec la pelle mécanique (des premières qui sont arrivées ici, à Saint-Félix, une McCormick à chenilles), c'était là-haut, en face, on le voit d'ici à Baudoin, ils ont découvert une galerie romaine. Ils ont trouvé des outils, des corbeilles et des petits trous comme ça. Encore il en existe un. Les Romains tiraient le minerai avec des lampes à huiles, on en a trouvé dedans, des corbeilles, des outils mais tout ça s'est parti en Belgique. C'en est plein, y'en a peut-être cinquante, mais elles vont pas loin, à 20 mètres pas plus.

A la mine Joseph, il y avait trois bâtiments : il y avait le bureau, près de la source c'était la forge. On montait le minerai par câble jusqu'à la tranchée. On avait fait une trémie là et ça tombait tout seul dedans. Le BRGM tourne dans le coin, on l'a vu à Anduze. Parce qu'il y a une grosse boule de minerai mais elle est dans l'eau. Ici ils sont jamais venus sonder. Quand moi j'ai fait mon hangar, j'ai trouvé du minerai. Ça pèse les cailloux à la pelle, j'en ai trouvé.

Ça a flambé une fois, partout. Du temps des Allemands, ils faisaient une tranchée, une grosse tranchée pour le téléphone et on a accusé les Allemands d'avoir foutu le feu. C'était des prisonniers qui faisaient la tranchée et les Allemands les surveillaient. Et après le feu on a trouvé de tout. Mon oncle a trouvé

une auge en grès. Elle y est toujours, personne ne l'a prise, mais à quel endroit ? Ce doit être à côté des dolmens ou comme ça. C'était propre quand le feu est passé, c'était propre.

Vibrin était là, il était déjà là. C'était un ingénieur, il est mort en Algérie, tu dis ? C'est après que Marceron est venu le remplacer ? C'est ça, hein ?

Peut-être, oui. Puis Monsieur Combalusier et puis celui qui a travaillé à la mine Joseph, il faisait le patron là-bas, Monsieur Lauze. Et Combalusier, avec quatre ou cinq acolytes, ils mangeaient chez Madame Servièrre à midi. A Coumessas, pendant la guerre. Robin ! Ah oui ! Ce Robin il est mort en Algérie. Robin ! Un type *grandas*, gentil. Il était très gentil quand même...

Au Cadeyer, il y avait aussi Marceau qui travaillait à la mine...

Oui et Ginoux. Marceau donnait l'outillage et le père Ginoux marquait. Ils avaient deux belles planques là ! Mais il le fallait.

Louissette elle les a fait manger longtemps. A un moment, elle lavait et faisait manger aussi un peu, des fois.

Ils portaient des bleus pour descendre à la mine. Ils portaient que des bleus, tous. Et elle avait la Jeep à sa disposition. Ils portaient des bleus et ils venaient les chercher. Et là, c'était des braves types. Tout le monde qui voulait boire, ils y allaient. Y'avait des Allemands aussi, ils avaient fait la mère au crayon. C'était une grand-mère qui faisait 90 ans ou 100 ans déjà. C'était Monsieur Krisque qui s'occupait de la laverie. »

## Témoignage n°5

Témoignage de Mr NOVIS

Entretien réalisé par Mme MARCON et Mr et Mme JEAN en 2002

*Le mineur parle des mines de Durfort, de son travail et évoque avec Monsieur JEAN (ancien mineur) les mines de Saint-Félix. Il s'agit d'une discussion entre les deux anciens mineurs.*

« J'ai travaillé au fond. On avait foré des puits. On avait repris dans des vieilles mines. On était une vingtaine, vingt à vingt-cinq. Y'avait Perrier, Lopez, Albouy de Sauve... Ça a duré une quinzaine d'années au moins. C'était le camion de Saint-Félix qui venait nous chercher le minerai. Ça a fermé comme à Saint-Félix, en même temps. A Saint-Félix je travaillais aux sondages on faisait des forages un partout, avec Arthur Monteil et Augustin.

Y'avait le bidule, Théron...

Il était au fond.

Y'avait pas le Roumajeon qui travaillait avec vous ?

Si, Roumajeon il était aux forages aussi, il était avec Soutoul lui. On remontait les carottes, ils les traînaient et ils les analysaient.

Ils faisaient les analyses derrière le puits 1, dans cette cabane...

Oui, à côté de la cantine. Quand ça a fermé, ça a fait du mal, Anduze a dû s'en ressentir...

Et dehors vous étiez combien à travailler alors, en tout ?

A la laverie ils marchaient par trois ou quatre. Ils devaient être au moins quatre par poste. A l'atelier je sais pas combien ils étaient, entre quatre et six.

Après tu avais le laboratoire. Moi j'ai commencé à la mine j'avais 16 ans et demi...

Vers la forge je sais pas combien ils étaient là-bas aussi.

Et puis au magasin y'avait Ginoux avec... ce grand maigre, là...

Avec les noms on est mal, hein ? Moi j'ai fait près de 20 ans à la mine et puis je suis parti à l'électricité chez Valette, à Alès. Du trou on est monté à l'air, la première fois ça a fait un drôle d'effet !

Ils t'avaient trouvé une place à toi, ou quoi ?

Non c'est moi. Quand j'ai reçu ma lettre de licenciement, de suite... Je connaissais le frère de Pierre Pratlong qui y travaillait. Je le connaissais bien et c'est lui qui m'a fait embaucher de suite. Là j'ai travaillé jusqu'à la retraite.

Nous on est partis parce que le patron il nous a envoyé là-haut. Je suis parti là-haut, à Entraygues. Moi j'ai fait 1 an et demi...

A Largentière, ils étaient quatre ou cinq qui étaient montés là-haut. Y'avait Raoul Espaze... Comment c'est qu'ils s'appelaient les autres ? Ils étaient venus de la mine d'Alès. Ils rentraient tous les soirs.

On montait une voiture pleine. Heureusement encore qu'on avait le trajet de payé ! Au début, à Largentière ça a été un peu dur. Et puis c'est pareil aussi, ça a fermé. Nous on est parti en 1970 et elle a fermé (la mine de Saint-Félix) deux ans après je crois. Et André Baconnier était resté pour fermer.

Moi je suis parti en mars 1971. »

## Témoignage n°6

Témoignage de Mr CAZALY

Entretien réalisé par Anaïs Grasset en 2017

Expliquez-moi comment fonctionnait la mine ?

« J'ai travaillé 1 ans à St Félix, 5 ans à Durfort et le restant à Saint-Laurent-le-Minier (fermeture en 1992) car après à Saint-Félix et Durfort ça a fermé. (A toujours habité sur Durfort)

Là où le minerai est traité, on emploie de l'arsenic puis tout plein de trucs pour faire flotter le plomb. Pour le séparer de la roche, on le concasse puis dans les bassins on le met à tremper et toutes les écumes qu'il y a dessus c'est le plomb.

L'exploitation minière... C'était un endroit où il y avait beaucoup d'eau, on travaillait les trois quarts du temps avec ... Y avait pas de poussières c'était un des avantages. Et on... comment dire.... On extrayait ça par le puits il y avait une cage, un chevalement puis ça allait sur un tapis roulant. Je dois l'avoir le tapis roulant... Il amenait le minerai dans une trémie que les camions de Saint-Félix-de-Pallières venaient chercher pour le laver là-haut. Donc il se lavait là-haut à Saint-Félix... Voilà le puit n°1 (*photo*) c'est Saint-Félix.

Ce qu'on voit sur la photo c'est le chevalement ?

C'est le chevalement oui.

Et comment fonctionnait le système de trémie ?

La trémie, là... ça doit être là-dessous, ça partait à la laverie. La laverie se trouvait par ici (*me montrant le site sur Thoiras*). Là exactement je ne sais pas comment c'était pourtant j'y est passé des dizaines de fois par ce coin, des centaines même. Y avait un gars ici (au niveau du puits), alors les berlines... y avait un encageur au fond, paf quand y a le feu vert la berline est mise dans la cage, ça sonnait et il montait. Ben il y en avait un autre à la réception qui la culbutait, donc le minerai il le culbutait dans un... je crois que c'était déjà par camion. Je ne sais pas vu que je travaillais au fond et à Durfort c'était pas ce système.

Comment ça se passait à Durfort ?

Non c'était un skip...

C'est quoi un skip ?

Ça faisait des cages, des cages pour pouvoir descendre. En bas ça faisait un skip c'est-à-dire qu'on culbutait un wagon qu'on avait chargé à une trémie. C'était plus manuel... On allait chercher le minerai à environ... 80 mètres, on le mettait dans une trémie, c'est-à-dire qu'on ouvrait une espèce de porte

ça remplissait la berline, on repartait au puits la cage était arrivée, on avançait paf on mettait la pression d'air ça culbutait.

*Il me montre les photos anciennes des mines de Durfort, datant des années 1800.*

Là l'exploitation était en surface. A la Grande Vernissière ils sortaient de l'alquifoux pour vernir les poteries. Mais à l'époque c'était des gisements de surface, ils ne descendaient pas sous terre.

**Donc il n'y avait pas de galerie, c'était essentiellement à la surface ?**

Y en avait mais elles devaient faire dix mètres. Ça rentrait un peu dans la montagne mais ça allait pas loin, ils avaient pas les moyens de descendre à qu'80 ou 100 mètres comme ça s'est fait par la suite.

**A Saint-Felix, elles étaient de quelle profondeur les galeries ?**

Le puits (n°1) faisait 190 mètres. Les 1<sup>ers</sup> travaux sont anciens sur Durfort, parce qu'il s'est fait un puits ici après il faisait 80 mètres.

**Vous travailliez essentiellement dans le fond des mines ?**

Oui oui j'étais mineur comme les autres. J'ai commencé à 24 ans. Des fois c'était dans des galeries donc c'était plat, des fois c'était en cheminée alors là c'était 60, 70 mètres, c'était pas évident hein ! Quand je le faisais ce n'était pas moi qui était mineur mais enfin je montais le matériel juste pour voir comment ça marchait. Parce que monter des marteaux par des échelles... Avant de faire péter le tir il fallait redescendre le matériel. Alors quand elle faisait 4 ou 5 mètres (la galerie) ça allait, mais comme on avait souvent des galeries de 25, 40, 50 mètres... Quand on se coltinait tout ça... Parce que le mineur à ce moment-là sur l'échelle il commençait à faire les trous pour pouvoir arracher la roche.

*Discussion à propos de mineurs qu'il connaissait.*

Marcel il était au roulage, il amenait les berlines au fond du puits, c'était des rames attelées l'une à l'autre. Ça je l'ai fait à Durfort mais jamais à la Croix de Pallières. Albin Roumajeon lui il était en surface il faisait les forages sur les données du géologue.

**L'extraction se faisait essentiellement à l'explosif ?**

Oui, oui. Le marteau marchait à air, il y avait une arrivée d'eau qui arrivait au contact de la roche, en tournant l'eau atténuait la poussière. Vers la fin je ne pouvais plus être mineur, il m'avait mis boutefeu, c'est-à-dire je transportais l'explosif au fond et je bourrais les mines. Ça aussi c'était pas quand même...

**Vous avez eu des accidents ?**

Je suis passé près, ici j'ai manqué y laisser la peau avec un collègue, qui est décédé maintenant, c'était la veille de mai 1968 et on nous avait interdit de sortir par le puits, c'était toujours interdit mais là spécialement pour la bonne raison qu'EDF risquait de faire des coupures. Comme d'habitude nous on a fait péter les tirs, les autres quand ils ont entendu qu'on faisait péter, il faisait péter mais eux ils sortaient par les échelles, et le collègue me dit nous on va sortir par le puits... Bon... La cage arrive on

monte à peine on avait pas fait 20 mètres une coupure. Je dis à Molina, mon collègue, je crois qu'on a fait une connerie, on va y laisser des os ici. Surtout que les fumées sortaient par le puits, y avait une ventilation de l'autre côté par la sortie de secours, quand les tirs étaient pétés la ventilation faisait sortir les fumées par le puits, là où on se trouvait. A un moment donné, ça revient, on monte, on monte... Mon collègue me dit « il s'agit qu'on arrive à 10 mètres et après on se débrouillera pour sortir », on était pas bien d'accord... On arrive à, je sais pas, 30 mètres de la surface une autre coupure. Là j'ai dit : « je crois qu'on est fait », les fumées arrivaient, c'est nocif ça hein ! Il arrive le machiniste : « hé y a plus de courant. » Alors mon collègue a dit « arrête les compresseurs », car c'était des compresseurs électriques, « arrête les pompes » car il y avait trois pompes qui pompaient de l'eau en pagaille, « arrête la ventilation ». C'était un vieux de la vieille lui. « Et pourquoi faire » répond le machiniste, mon collègue s'énerve et lui répond « Va tout arrêter fais ce que je te dis ! ». Il est allé arrêter, cinq minutes après on repartait. On l'a échappé belle.

Une fois à Saint-Laurent, j'étais à l'avancement, j'avais mon marteau, il me restait un trou à faire et il tombe en panne alors je vais en chercher un autre mais là de nouveau il faut porter le marteau sur le dos et c'était très lourd. Je croise un chef de poste, il me dit « mais où tu vas Cazaly ? » Car ils étaient raides les chefs de postes, enfin certains. Je lui dis je suis en panne de mon marteau je vais en chercher un autre au cabanon. Le cabanon c'était au fond de la mine mais y avait du matériel. Je prends mon marteau, je remonte il m'attendait mais assez loin du chantier où je travaillais, on arrive à mon poste il me dit « où c'est que tu travaillais ? Tu te fous de moi ». C'était bien le bon endroit où je travaillais mais tout s'était effondré, le marteau qui était en panne on ne le voyait plus. Il m'a dit « tu as une brave chance, tu descends au cabanon tu fais ce que tu veux mais je veux pas te voir là », il a fait tout déblayer, j'ai eu ma journée, il avait reconnu que j'y étais passé près. Ça s'est joué à 5 minutes. Si je reste 5 minutes de plus à bricoler quelque chose je me retrouvais sous peut-être 15, 20 tonnes de roche.

Et puis c'était grand Saint-Laurent-le-Minier je crois qu'il y avait 500 km de galeries. Alors je veux dire que je les ai toutes connues, parce qu'on y rentrait en véhicule là-bas.

### Il y avait des inondations aussi, non ?

C'est arrivé oui, c'est arrivé que les pompes tombent en panne. Y avait beaucoup d'eau c'était incroyable. Y avait trois pompes qui fonctionnaient, elles se relayaient, c'est-à-dire qu'une marchait et les deux autres étaient arrêtées. La première tournait une heure, elle s'arrêtait puis c'était la seconde qui se mettait en train puis c'était le tour de la troisième et ça repartait sur la première. C'était continu. Sinon on n'aurait pas pu travailler.

### Comment se répartissait vos journées de travail ? Il y avait un roulement ?

On faisait deux postes : 7h-14h et puis le soir 15h-23h. De 14h à 15h c'était le temps que les fumées s'arrêtent. Chaque semaine ça changeait. Vers la fin disons janvier, février, mars 1971 alors là on faisait trois postes. On travaillait la nuit pour sortir le plus de minerai possible. La direction avait décidé ça pour qu'on extrait le plus de minerai. A Saint-Félix y avait trois puits (n°1, 2 et 3), ils sont tous remblayés sauf le 1<sup>er</sup> qui est mal bouché. Saint-Laurent-le-minier et Largentière c'est pareil, tout est remblayé. Y a que Durfort que le puits a seulement une dalle en ciment sur le dessus. Y a encore un gisement là, je sais où il est, il est évalué à 500 000 tonnes. Avant de fermer y a une entreprise venue d'Alès qui a fait

une galerie pour passer sous le gisement et chaque fois ils ont rencontré les forages du jour, ils ont été en bout au moment où ça a fermé.

### Vous avez déjà vu comment ça se passait dans les usines de traitement ?

Non ça c'est quelque chose que je n'ai jamais vu. Quand j'avais fini ma journée (A St Felix et St Laurent le Minier) je me barrais. Car j'avais des kilomètres à faire. On était 4 ou 5 à St Felix de Durfort donc on s'arrangeait.

### En surface est-ce qu'il y avait un tri qui était effectué ?

Non non pas à mon époque, dans le temps ils triaient à la main. Tout partait à la laverie, ça se triait par les produits. C'était concassé et les produits d'arsenic et autres servaient à séparer. Pour peu qu'il y ait un gros bloc il passait au concasseur, il était broyé et envoyé à la laverie. Rien ne se faisait à la main.

### Les mines avaient quel impact sur la commune, sur son économie ?

A Durfort avant il y avait beaucoup de commerce. A un moment donné il y avait trois épiceries, un boucher, un boulanger... Sur l'économie ça s'est ressenti. Avant à l'entrée du village, il y avait en même temps une usine de textile avec 25 femmes qui y travaillaient, plus le salaire de mineur, c'était bien.

### Vous étiez combien à travailler à Durfort ? D'où venait les mineurs à Durfort ?

A Durfort on était une quinzaine, surtout vers la fin. Les autres ils venaient d'Alès, de Monoblet. Il y avait Gérard Klaas, il était allemand, il est arrivé à la débarque allemande, il s'est sauvé de son régiment, ils avaient déserté à deux. Je crois que ça s'est produit dans le Var, ils ne savaient pas où ils allaient, ils cherchaient surtout à avoir autre chose que la tenue allemande, c'est ce qu'il m'avait raconté. Après il est arrivé dans une ferme, le gars a compris que c'était des déserteurs il leur a donné deux bleus de travail. Ça n'empêche pas qu'il s'est marié à Anduze. Je me demande s'il est retourné en Allemagne, car il avait sa famille.

Il y a eu quelques rapatriés d'Algérie. A Saint-Laurent-le-Minier, il y avait beaucoup d'Algériens. Il n'y a pas une maison d'Algériens que je n'ai pas vu, ils me proposaient de boire un coup à chaque fois. Il y avait quelques espagnols et italiens aussi.

### Quelle étaient vos relations avec la direction ? Il y a eu des mouvements de grèves ?

Non ça allait, on a fait des grèves mais de manière générale ça se passait bien (A la Croix de Pallières). Des grèves il y en a eu en 1968, comme partout, pendant une quinzaine de jours.

A Saint-Laurent-le-Minier, huit jours après mon arrivée, des ouvriers votaient pour la grève, on a voté à main levée, je leur ai dit « je suis avec vous ». Mon frère était délégué mineur, après le vote il est arrivé avec le secrétaire du syndicat et il m'a dit « toi tu te changes, tu prends ton casque et ta lampe ». Moi je lui ai dit « comment ça, les copains font grève ». J'étais là que depuis 6 mois alors il m'a dit « ils attendent que ça (la direction), ils attendent que tu refuses de travailler pour te faire licencier ». A 6

mois on était pas titulaire, il disposait de la personne. Du coup j'y suis allé. Mais bon quand les copains sont en lutte... C'est difficile d'être en retrait.

Après à Saint-Laurent-le-Minier, il y avait certains cadres qui étaient très proches des mineurs, je repense à Mr Verraes c'était un géologue mais il se mettait à la portée des mineurs, on était libre de donner notre point de vue, il avait compris que s'il ne faisait pas ça en face il y a des gens qui se butaient. Parce qu'il y en a certains des cadres, toutes choses que disaient les mineurs c'était une connerie pour eux. Ils se sentaient supérieurs. Et puis rien qu'un cadre qui fait la loi anormalement, ça se dit de l'un à l'autre et ça arrive qu'il soit mal reçu.

Enfin à la Croix de Pallières c'était pas vraiment ça, celui qui était le chef, le maître mineur on jouait au ballon le dimanche ensemble. Y avait les chefs de poste, les maîtres mineurs et les ingénieurs au-dessus de nous. Mais c'était une petite mine tout le monde se connaissait bien.

### Il y avait une forte solidarité entre vous ?

Ah oui ! S'il y avait un problème en fin de poste, si on était en retard ou quoi... à l'heure ils étaient prêts, on y allait à la place de la personne. Oui il y avait une forte solidarité.

### Vous faisiez des activités en dehors du travail ensemble ?

A Anduze il y avait une étape de cyclisme organisée je me rappelle plus où ça passait. Il y avait une fête des mineurs à la gare d'Anduze chaque année. Oui on était proche.

### Il reste des choses des anciennes mines de Durfort ?

Oui il reste un four qui existe encore, là où il y avait l'ancienne cheminée il reste encore le socle qui est grand et arrondi. Mais là je sais pas à quoi ça servait, c'est très loin ça. Il faisait surement chauffer le minerai, ça le faisait éclater. Je crois qu'ici le plomb c'est une roche où au milieu il y a de la calcite, baryte et tout ça et au milieu il y a un petit bout qui est tendre et ça je crois que c'est du plomb argentifère d'où ils en extrayaient de l'argent.

## Visite ruines de Durfort

Lors d'une visite de terrain, nous avons pu observer les différentes ruines des mines de Durfort, il s'agit de la concession de La Coste. Le premier arrêt que nous avons effectué était au niveau d'un ancien puits (Figure 1). Sur l'image on distingue bien la dalle en béton qui a été coulée pour obturer l'ancien puits. Mr CAZALY m'expliqua qu'à cet endroit se trouvait un chevalement. Sur l'image n°3 on aperçoit effectivement une base béton qui devait correspondre à celle du chevalement.

« Les mineurs qu'il y avait ici au début c'est-à-dire au moment de la guerre des Camisards c'étaient des paysans, alors l'hiver quand il faisait mauvais, ils venaient travailler à la mine. Mais là, on s'est aperçu que les explosifs disparaissaient. Les Camisards le volait pour aller faire péter les églises. »



*Figure 1 Un des puits de Durfort*



*Figure 2 Le puits recouvert par une dalle en béton*



*Figure 3 Dalle béton située en contrebas du puits*

Le deuxième arrêt s'est fait au niveau de l'ancienne usine, laverie de la concession de La Coste. Il reste tout un mur ainsi que deux bases circulaires.



*Figure 4 Ruines de la laverie de La Coste*



*Figure 5 Bases circulaires situées à la laverie*

Juste à côté, se trouve un ancien bassin.



*Figure 6 Ruines d'un ancien bassin*

Ainsi que des anciens bâtiments : écurie et certainement anciennes habitations.



*Figure 7 Ancien bâtiment et écuries (en bas)*



*Figure 8 Intérieur des écuries*



*Figure 9 Ancien bâtiment (habitations ?)*

En face de ces ruines d'anciens bâtiments miniers, se trouvent les déchets et stériles accumulés sur le versant.

## Témoignage n°7

Témoignage de la famille KLAAS et RICHARD  
Entretien réalisé par Anaïs Grasset en 2017

*Mme Richard me parle des souvenirs de son père, Mr KLAAS ancien prisonnier allemand et mineur à la Croix de Pallières. Mr KLAAS resta toute sa vie à Anduze.*

« Malheureusement c'est vrai que c'est une mine qui est tombée dans l'oubli et contrairement à d'autres mines où il y a des choses qui sont faites, des expos, des visites et tout, c'est une mine qui est complètement tombée dans l'oubli.

**Est-ce que vous avez des souvenirs de cette époque et du métier de votre père ?**

Ah oui ! Il y a ça, un cahier « la journée du mineur »<sup>34</sup>. Alors je vous explique, mon fils avait fait un travail à l'école sur le travail en général. Et en fait, il avait pris des informations auprès de son grand-père pour pouvoir parler de la journée d'un mineur. Papa gardait beaucoup, il était en fait... Très curieux de tout, il s'intéressait à la minéralogie. Papa était allemand donc il a appris le français sur place, il a appris le patois qu'il parlait mieux que moi d'ailleurs. Puis, il vivait... On vivait avec le grand-père et la grand-mère, mon grand-père était mineur. Voilà et on vivait tous les 6 ensemble là-bas dans trois pièces. Mais bon on vivait bien, fin, moi si vous voulez je n'ai pas de mauvais souvenirs, si ce n'est quand ils arrivaient blessés évidemment ou qu'ils étaient malades et qu'il fallait aller travailler quand même. Parce que les journées étaient pas payées et que le rendement était là et qu'il fallait l'assurer. Alors après y'a pleins d'anecdotes et papa avait un surnom c'était le « pharmacien » et « grésil », parce qu'en fait quand ils allaient aux toilettes, ils y allaient dans la mine donc il avait toujours du grésil, on l'appelait comme ça parce qu'il avait toujours son matériel de secours lorsqu'il arrivait un accident. Une fois, il a quand même sorti un copain de sous un éboulement, heureusement qu'il était là, mais bon il était gravement blessé et bon c'est lui qui l'a sorti avec ses mains, quand il racontait ça... En fait, il y avait une entraide terrible entre les mineurs, je sais pas si on vous la racontez ça... C'était toute une vie là mine ! Malgré les difficultés financières, la dangerosité... Tous les jours on se demandait s'il allait remonter.

**Oui, ça devait être très stressant pour la famille...**

Alors oui c'était source de stress et c'était... Après bon... Il fallait aussi évacuer momentanément parce qu'on ne pouvait pas penser à ça tous les jours. Y'avait des jours, quand il parlait d'un accident, le lendemain ou le surlendemain pendant 15 jours, on se disait « Mon Dieu mais est-ce qu'il va remonter demain ? ». Parce que bon, à l'époque, il travaillait avec la pioche, la pelle y'avait pas le matériel qu'il y'a maintenant. De Saint-Félix il a travaillé aussi à Durfort et à la mine Joseph, qui sont trois mines pas loin d'ici, et donc après il est parti sur [...] il fallait qu'il finisse son temps de mine ! Quand la mine de St Félix a fermé en 1970, le grand-père lui a dit : « Fous le camp » en patois et « va finir ton temps de

---

<sup>34</sup> Extrait disponible à la fin du document (témoignage n°9).

mine ». Parce qu'il faisait beaucoup de fond et quand les mineurs ont fait 30 ans de fond, ils ont la retraite à 50 ans. Et par chance, il a profité de sa retraite 15 ans, parce qu'il est mort à 66 ans, brusquement. Ils étaient pas soignés, ils étaient pas suivis. Je me souviens, Dany qui travaillait à l'hôpital avait tapé du poing sur la table pour qu'on l'amène voir un cardiologue à Nîmes parce que si vous voulez, la sécurité minière les faisait soigner par un médecin, qui leur imposait, et bon je pense que le médecin avait certainement ordre de limiter les frais. La poussière du fait qu'il tapait, après plus tard ils avaient le marteau-piqueur, et donc tout ça ils l'inhalait parce que les trois quarts du temps ils avaient pas le matériel qu'il y a maintenant : les gants, les masques, bon les casques ils les avaient. Je me souviens quand il est parti travailler à Baterre, il est arrivé dans un endroit extrêmement dangereux et il a demandé le nécessaire et on lui a dit « Mais il faut le payer », alors papa a dit « Bon ben d'accord je vais le payer, mes bottes, mes gants, mon casque » et puis quand ses copains ont appris comment il travaillait là-bas, il avait des copains qui étaient partis à Fréjus, ils lui ont dit « Mais tu es malade, viens avec nous c'est trop dangereux ! ». Alors il est parti et l'ingénieur des mines ou je sais plus qui, lui a dit « Mais il faut rendre le matériel », il lui a dit « Je l'ai payé de ma poche et vous me demandez de le rendre ! ». Mais ces sociétés minières elles ont un culot.

Quand papa arrivait de la mine, ou le grand-père, ils avaient dans leur musette une pomme ou un fruit à chacun et il nous la gardait cette pomme parce que maman allait faire ses courses et vous savez c'était difficile des fois, elle disait j'ai acheté deux pommes c'est pour les mineurs il faut la laisser. Les mineurs nous la ramenaient. Et on croquait dedans, à pleine dent et elle avait passé la journée dans la mine.

*Elle me montre des photographies de son père.*

C'était lui avec son grand sourire et sa joie de vivre, il aimait ce travail, il l'aimait énormément ! Ça c'était des copains à lui qu'il avait retrouvé quand il était... Il a été fait prisonnier à Marseille et donc il est parti travailler aux mines de [... ?] Deuze.

**D'accord, donc il avait déjà travaillé dans d'autres mines avant d'arriver à Saint-Félix.  
Comment est-il arrivé ici ?**

Absolument. Eh ben comment il est arrivé ici, tout simplement parce qu'on l'envoyait à Saint-Félix-de-Pallières et on lui a demandé et il était très content d'aller là. Et après il est resté parce qu'il a rencontré maman et voilà. Il ne serait pas retourné à Berlin, il voulait pas y retourner.

**Il n'est jamais retourné en Allemagne ?**

Si, il est allé voir mes grands-parents, il y est retourné plusieurs fois. Mais si vous voulez il avait tellement souffert de cette... C'était sous Hitler donc... Puis il adorait les Cévennes, aller chercher des champignons et des minéraux. Donc il y avait tout ça.

**Il n'avait jamais été mineur en Allemagne ?**

Non, il était relieur de métier et quand la guerre est arrivée tout était perdu. On est venu le chercher, l'armée hitlérienne et on a pas demandé l'avis de mes grands-parents. Il est parti, c'était comme ça ils

étaient enrôlés de force. Il me disait que son meilleur temps dans l'armée c'était quand il était prisonnier en France, il était mieux traité que par l'armée allemande.

*Ils me montrent les documents d'archives dont ils disposent, on tombe sur des affiches CGT de l'époque.*

Elle y était la CGT à Saint-Félix c'était Mr ROUS qui s'en occupait, et quand ils se battaient ils se battaient, ça a duré 1 mois une fois, pour les salaires, les conditions de travail... Il y en a eu des mouvements sociaux je peux vous le dire, même nous une fois on a mangé du pain trempé dans du lait et oui quand ça rentrait pas parce qu'ils étaient pas payés, comme quand nous ont fait grève.

C'était pas 39 heures à l'époque, c'était 48 heures. Quand il arrivait, il mangeait un morceau et puis après il partait faire ces vignes, ces oliviers... Mon Dieu, *peuchère* ils ont travaillé ! Et quand ils partaient avec leurs *rabastes* comme on dit en patois, leurs repas... Des fois s'il y avait eu un peu de viande c'était pour eux, mais c'était pas méchant. On n'était pas malheureux, à part quand c'étaient les mouvements de grève là c'était... on tirait un peu... Mais bon y'avait le jardin, les confitures. Je vous assure que la blouse (pour l'école), quand on l'achetait sur le marché au mois de septembre, fallait qu'elle dure 3 ans et les chaussures ressemelées...

*Notes prises lors de l'interview :*

Son père était boiseur dans les mines, il avait donc une grande responsabilité. La sécurité de ses coéquipiers dépendait de lui.

Mme Richard m'explique qu'il y avait beaucoup de mouvements de grève, elle se souvient d'un en particulier qui aurait duré 1 mois. Lors de cette période, sa famille a eu des difficultés pour se nourrir. Il s'agissait de revendications liées aux salaires et aux conditions de travail.

Mme Richard insiste tout le long de l'entretien sur le fait que les mineurs étaient extrêmement solidaires entre eux, la dureté du métier créait ce lien très fort. Lorsque son père est arrivé en France, il travaillait dans une première mine située dans un autre département puis il fut muté à la Croix de Pallières. Le début de sa vie ici a été difficile, mais par la suite il a été très bien intégré à l'équipe et a développé des liens d'amitié très forts avec ses coéquipiers. Mme Richard m'explique que c'était assez difficile pour elle en tant qu'enfant mais elle finit par me dire que « cela forge le caractère ».

Elle me détaille les tâches quotidiennes que sa famille devait réaliser pour boire, manger, laver le linge. Il s'agissait d'une période difficile mais ils n'étaient pas pour autant malheureux car ils avaient toujours « du pain sur la table ». Et ce, grâce au métier de mineur de son père. Toutefois, même si le métier de mineur était considéré comme bien payé, elle m'explique que les familles avaient des difficultés. Pour elle, ils n'étaient pas payés à leur juste valeur et par rapport aux risques qu'ils prenaient. Lorsqu'ils avaient fini la mine, ils faisaient tout le temps autre chose, quelques travaux chez les voisins par-ci par-là pour compléter leurs revenus, souvent ils aidaient à labourer les champs, refaire des clôtures, chercher des truffes etc... Ils ne sont pas réellement pluriactifs mais il s'agit d'appoints importants.

Les mineurs venaient beaucoup d'Anduze et aussi de Lasalle, Monoblet, Saint-Félix-de-Pallières, Saint-Hippolyte-du-Fort, Durfort.

Mme Richard me détaille les différentes fêtes et activités qui existaient autour de leur métier. Comme la Sainte-Barbe qu'ils fêtent tous les ans le 4 décembre. Il s'agissait d'une grande fête où ils faisaient un repas entre mineurs, que leur payait l'entreprise. Elle se rappelle beaucoup de « l'arbre de Noël des

mineurs », il s'agissait d'un grand rassemblement, une fête de Noël où toutes les familles étaient conviées, les mineurs et l'entreprise demandaient aux enfants de l'école de faire des spectacles de danse, de chant... Il s'agissait, pour la grande majorité, d'enfants de mineurs, car ils étaient nombreux à l'époque sur Anduze. Il y avait un grand repas avec une distribution, par l'entreprise, de cadeau pour les enfants et la famille des mineurs. Elle m'explique qu'il s'agissait de cadeau relativement cher. Au-delà de ces évènements, il y avait beaucoup d'activités organisées comme des concours de boules, des lotos, etc... Elle ajoute que les mineurs étaient respectés dans les villages et beaucoup d'activités se faisaient autour d'eux.

## Témoignage n°8

Entretien réalisé par Anaïs Grasset en mai 2017

*Il s'agit de notes prises lors de l'interview du mineur.*

Ce mineur, originaire de Durfort, a travaillé à la Croix de Pallières pendant 20 ans. A 16 ans, il décide d'aller travailler à la mine et de s'installer sur Anduze. Lors de l'interview, il me parle de ce travail comme quelque chose qui l'a beaucoup marqué. Il est très ému d'en parler. Il m'explique que s'il avait vingt-ans et qu'il pouvait retravailler dans cette mine aujourd'hui, il le referait sans hésiter. Pour lui, ce travail a laissé de très bons souvenirs. Notamment parce qu'il y avait une forte solidarité entre eux, une très bonne ambiance avec l'équipe mais aussi avec les chefs.

Sa femme et lui me détaillent la fête des mineurs organisée tous les ans, en juin, à la gare d'Anduze. Cette fête faisait venir beaucoup de monde. Elle permettait aux mineurs de se retrouver autour d'une ambiance festive mais aussi de faire connaître leur métier à la population. Cette fête était organisée par le Comité d'Organisation des Mineurs de la Croix de Pallières. Le même comité que j'ai trouvé mentionné dans les délibérations municipales de Tornac.

Lorsqu'il travaillait à la Croix de Pallières (années 50, 60), il y avait deux roulements : de 4h à midi et de 15h à 22h. Lui travaillait uniquement au fond. Il m'explique que c'était un travail basique, il faisait souvent les mêmes gestes. D'abord, il transportait le bois sur le chantier pour boiser, stabiliser les galeries. Et ensuite, soit il creusait les galeries à la dynamite ou au perforateur, soit il extrayait la roche. Lorsqu'ils extrayaient la roche, ils la chargeaient dans des bennes qui ressortaient au jour, elles étaient acheminées vers la surface. Quand elles remontaient en haut, la roche n'était pas triée, tout était mélangé. A la surface, il y avait un système de trémie qui amenait la roche à la laverie pour qu'elle soit triée, concassée et ensuite traitée, enrichie. Les mineurs descendaient par les cages pour rejoindre les galeries ou alors par des échelles pour celles les plus proches de la surface. Comme l'étage n°66 situé proche de la surface où il faisait très chaud.

Dans les galeries, les berlines allaient dans des cages qui remontaient à la surface avec un système de treuil. Les galeries mesuraient environ 1m60 à 1m80 de large et de haut. Lorsque le minerai était traité à la laverie, il descendait en camion à la gare d'Anduze. Il partait d'Anduze pour être transformé, fusionné dans l'Aveyron, le Nord-Pas-de-Calais et le Gard.

Il me parle d'une grosse inondation en 1966. Il ne connaît pas l'origine de l'inondation mais il se rappelle que toutes les galeries avaient été inondées et que l'entreprise avait fait venir une pompe de l'étranger pour évacuer l'eau. L'inondation aurait bloqué le travail pendant un long moment.

Il m'explique qu'il y avait de « bonnes » conditions de travail, que c'était sécurisé et qu'il n'y a pas eu d'accidents. C'était pour lui un travail intéressant, car il n'avait pas de « patron derrière lui », qu'ils s'entendaient tous très bien. Il me parle de Monsieur SIMON, un des directeurs de la Vieille Montagne sur le site de la Croix de Pallières. Il m'explique qu'il voyait peu les « grands patrons », il côtoyait surtout le maître mineur et l'ingénieur qui descendaient le matin pour contrôler. La hiérarchie était

celle-ci : mineur, chef de poste, maître mineur, ingénieurs/géomètres. Les ouvriers venaient essentiellement des villages de la région, il y avait très peu d'ouvriers étrangers et pas de femmes.

Il m'explique qu'à l'époque le travail de mineur était avantageux, car la paye était bonne et régulière et qu'il bénéficiait d'un régime spécial, notamment d'une sécurité sociale des mineurs. Il y aurait eu un mouvement de grève en 1968 en réaction aux grèves de l'époque mais selon lui, à part ça pas de grands mouvements sociaux.

Sa femme et lui me parle de l'impact de la fermeture des mines sur l'économie locale et notamment l'économie d'Anduze. Sa femme m'explique qu'Anduze était devenue une ville « morte » après la fermeture de la Croix de Pallières et des mines d'Alès. A cette époque, les mineurs qui le voulaient pouvaient être envoyés dans d'autres exploitations notamment vers Fréjus.

## Témoignage n°9

*Il s'agit d'un texte rédigé par Mr KLAAS, expliquant le quotidien des ouvriers à la Croix de Pallières.*

« On arrive sur le carreau de la mine : on va aux vestiaires se changer et prendre sa lampe à la lampisterie. Ensuite rassemblement devant le bureau du porion (dans le monde de la mine appellation familière du maître mineur) qui par l'intermédiaire du chef de poste nous fait connaître le travail à faire pour la journée dans les différents chantiers. Par équipe de deux ou trois hommes selon les chantiers. Tout le monde rejoint son travail au fond de la mine, soit par les échelles pour ceux qui sont aux niveaux les plus hauts et par la cage, par groupes de 6 ou 8 pour les chantiers plus bas (La descente s'effectue à 30km/h).

Nous mettons notre repas en sécurité (musette dans le midi et briquet dans le nord) car les rats viennent souvent la visiter.

Le chef de chantier, le mineur responsable pratique une rapide inspection de la galerie qui mène au chantier et au chantier même pour voir si aucun incident en s'est produit la nuit (éboulement par la pression du toit etc...). En cas de dégâts importants, le chef de poste doit être immédiatement averti et décidera ce qu'il faut faire. Si tout va bien, le mineur et son manœuvre se mettent au travail. Le mineur purge, c'est-à-dire fait tomber les blocs ou plaques qui sont restés pendus au plafond après le tir de la veille, pendant que le manœuvre va chercher les wagons et tous les deux se mettent à charger la pelle (à main). A peu près, 15 ou 20 wagons de 600 litres chacun, soit 3 ou 4 heures de travail.

Lorsqu'il reste que deux ou trois wagons à charger, le manœuvre va chercher les bois (rondins et planches) pour boiser, c'est-à-dire, placer le futur cadre, qui après garnissage, maintiendra le toit et les parois. Les cadres sont espacés d'environ 80 cm à 1 mètre et éloigner de l'avancement (front de taille) de 50 cm pour être protégés du prochain tir. Mineur et manœuvre installent ensuite, les flexibles d'eau et d'air qui seront sur le perforateur et le poussoir qui serviront au minage. Nous préparons environ, selon la dureté de la roche, 20 ou 25 mines de 1m50 de profondeur chacune. On souffle les trous pour sortir les impuretés et on remet le matériel en place, à l'abri du tir. C'est le moment de penser au repas, qui va être pris assez rapidement, en une demi-heure.

Après avoir dîné, nous prenons le sac à dos pour la poudre et la boîte pour les détonateurs. Le tout doit être porté séparément. Le chef de poste qui se trouve à la poudrière nous distribue la poudre et les détonateurs et inscrit le nombre prélevé sur son cahier des charges. Rapidement, retournés au chantier, les mineurs vérifient les trous avec le bourroir de 2 mètres, en bois, ou plastique, pour voir s'il ne reste rien qui pourrait gêner l'introduction des cartouches. Le mineur place les cartouches amorcées, avec le détonateur par le manœuvre, au fond du trou et complète ensuite par 5 ou 6 cartouches derrière. Après avoir introduit les 5 ou 6 cartouches amorcées, le mineur complète la charge de chaque trou de mine, selon la longueur. A la fin, tous les trous seront obstrués par un bouchon de terre glaise, pour empêcher que le trou fasse canon. Au mineur maintenant de procéder au raccordement des fils électriques qui seront ensuite raccordés à la ligne du tir, dont le branchement est vérifié et mis en court-circuit à l'emplacement du poste de tir qui se trouve à une centaine de mètres de l'avancement selon les chantiers.

Vingt minutes avant la sortie, les ouvriers partent du chantier qu'ils ont gardé jusqu'à présent, une fois le tir chargé. Ils vont vers le poste de tir et pratiquent une ultime révision du tir raccordé avec 1 mètre pour déceler un détonateur éventuellement défectueux. Si tout va bien, la ligne de tir sera branchée sur l'exploseur sur lequel se trouve la poignée pour faire exploser le tir.

Après, c'est la remontée, tout le monde quitte le fond. Les ventilateurs se mettent en route pour faire partir les gaz nocifs.

La journée commence sur le carreau de la mine à 7h et se termine à 15h à la remontée. Ce qui nous faisait une semaine de 48h et actuellement 40h. Au début en 1948, on faisait 48h par semaine et en fin de carrière en 1978 40h par semaine. Les premières années, nous avions 2 jours de congé par mois, ce qui nous faisait 3 semaines. Ensuite, 5 semaines de congé (selon la loi en vigueur).

J'ai commencé à travailler au fond de la mine à l'âge de 21 ans. C'est un travail dur. Il faut un temps d'adaptation qui varie selon les sujets. Nous sommes souvent exposés aux risques ; les éboulements ; les cheminées donnant accès aux différents niveaux, servant également à évacuer le minerai où nous pourrions chuter dangereusement. Les grosses pièces de bois que nous devons mettre en place pour tenir « le toit » étaient très lourdes (longueur : 6 mètres, 25 à 40 cm de diamètre). Nous risquions souvent de faire coincer contre les parois par un wagonnet mal freiné. Dans un avancement nous pourrions creuser la paroi et tomber sur une nappe d'eau souterraine. Ce qui s'est produit une fois, en cours de carrière. Les pompes qui marchaient en permanence ne pouvaient plus remonter l'eau qui arrivait et la grande partie basse de la mine est restée noyée durant 6 mois par plus de 30 000 mètres cube d'eau. Par sécurité, nous avions une fois par mois la visite du service des mines, accompagnés par le maître mineur, le délégué mineur et bien souvent par l'ingénieur. En plus, la visite du délégué mineur une fois par semaine dans tous les chantiers.

Quelques accidents arrivaient de temps en temps, plus ou moins graves. Nous étions à peu près une quarantaine d'ouvriers par poste au fond de la mine (1<sup>er</sup> poste : 7h à 15h ; 2<sup>ème</sup> poste : 15h à 23h et 3<sup>ème</sup> poste : 23h à 7h). Le plus grave accident, auquel j'ai assisté c'est celui d'un ouvrier pris sous un éboulement. Ils étaient ensevelis complètement sous 80cm « de fines » de résidu stérile de la laverie fin comme du sable de la mer mais humide, qui nous servait à remblayer hydrauliquement. Nous étions juste assis pour prendre sous le remblai, on s'est précipité, un camarade qui était heureusement au chantier à côté avait pu dégager sa tête pour qu'il respire. Nous l'avons dégagé prudemment, sans gants. Au bout d'un moment, nos mains étaient ensanglantées. C'était vers les années 1960 et la direction ne nous donnait pas de gants qui sont maintenant obligatoires. On creusait un trou au milieu d'une butte et le risque d'être nous-même ensevelis nous guettait. Une fois, le corps dégagé à moitié on mettait une « servante » (gros rondin de 3m, assez fort), sur lequel nous mettions des planches en ... pour protéger le corps et nous-mêmes. On travaillait à deux et à plat ventre (50 cm de hauteur), des copains autour tiraient en arrière ce que nous dégagions, pour nous faire de la place. Le corps dégagé à 3 nous nous sommes aperçus que ses jambes étaient prises derrière par une poutrelle à la hauteur des tibias qui étaient brisés tous les deux. Quand nous nous sommes aperçus de cela nous avons téléphoné au jour, à la maîtrise, qui faisait venir immédiatement le docteur du village le plus proche. Il est venu nous rejoindre et il a fait deux piqûres, une de solucamphre et une de morphine. Ce qui nous a permis de respirer un peu (nous avions de cette terre fine dans les yeux, les oreilles et la bouche). Puis, nous avons fini de dégager le corps. Nous l'avons mis sur un brancard et avons dû à 4 ou 6 le porter à la galerie principale pour le poser sur un wagonnet et le rouler jusqu'au puits d'extraction où se trouvaient les cages. C'était pas facile de l'allonger dans la cage et j'ai dû le prendre

sur mes genoux pour le remonter. Les secousses de la cage faisaient crisser ses membres brisés (j'ai encore aujourd'hui le bruit dans mes oreilles). Arrivée au jour, l'ambulance était là pour l'emporter à l'hôpital des mineurs à Rochebelle, pour lui donner les soins nécessaires.

Quand j'emploie le mot « jour » je pense aux nombreuses journées d'hiver où nous descendions dans la mine, qu'il faisait encore nuit et nous remontions à 15h et le soleil se couchait 1 heure après.

J'ai commencé à travailler dans les mines en 1948 et j'ai pris ma retraite en 1978, ce qui fait 30 années passées au fond. Notre niveau de vie était celui d'un ouvrier moyen. Subvenir à nos besoins les plus nécessaires, vivre sans s'endetter. Je rencontre souvent quelques camarades de travail, en faisant les commissions chez le docteur, dans la salle d'attente, au même comme voisin. »